Vol. 23 - 1905-1906


**Avis de l'administration**

**Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.**

**Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.**

Le Monde Illustré

# Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

**Prix de la revue**

**Par abonnements: $3.00 par année, $1.50 pour 6 mois, $1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.**

**Au numéro: 10 cents.**

**Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $4.00 par année, ou 21 francs.**


## A nos lecteurs

Ce numéro de la revue, que nous avons annoncé à nos lecteurs et amis, comme devant paraître sous un nouvel aspect, les surprend un peu, sans doute ? Puisse-t-il leur plaire.

Texte, illustrations, format, tout dans l'Album Universel a, on le voit, été soumis à une nouvelle mise au point. Et, nous sommes heureux de le dire, cette métamorphose s'est accomplie sans à coup, tout naturellement, comme s'accomplissent les bonnes choses sagement mûries. Aussi, nous plaisons-nous à croire que l'élément de langue française de ce pays voudra bien le reconnaître, et qu'il nous le prouvera, en s'attachant de plus en plus à la lecture de l'Album Universel. Ce sera la récompense des peines et des sacrifices que nous nous imposons, pour satisfaire le bon goût du public, et pour respecter les lois du progrès social.

Car, il ne devrait pas être dit que: la plus ancienne des revues françaises illustrées de ce continent, se confinerait indéfiniment dans la pratique d'une routine surannée.

Tout progresse en ce siècle. Plus que jamais, le savoir (fruit de la lecture) devient une des conditions primordiales de la vie. L'Album Universel n'ignore pas cette grande vérité; aussi, est-ce avec plaisir qu'il suit le mouvement général; qu'il s'efforce de conserver sa bonne réputation.

C'est, on le devine aisément, une tâche de vulgarisation de la pensée, en ce qu'elle a de plus sain et de plus beau, que nous nous imposons. Nous ferons notre possible pour n'y point faillir. La raison d'être de cette publication étant de distraire et d'instruire le public, pour le plus grand bien de notre communauté, nous ferons de notre mieux pour atteindre ce double but.

Nul n'en ignore, notre jeune pays s'avance sans relâche vers la place qui lui revient sous le soleil, qui éclaire les peuples et fait grandes les nations. Avec l'aide de Dieu, espérons qu'il l'atteindra, cette place, et, pour en être plus sûrs, allons-y tous de notre coup d'épaule, travaillons intelligemment, suivons cette voie superbe. Le jour où la rude étape sera franchie, l'élément français de l'Amérique du Nord aura lieu de se féliciter de son oeuvre. En un seul faisceau, il honorera les forces nationales qui l'auront parachevée, qui lui auront donné bonheur, gloire et richesse.

Alors, aux bords du Saint-Laurent, naîtra quelque barde inspiré, qui chantera aux générations de demain: et les luttes amères d'antan et les joies si douces de la désormais brillante et prospère famille canadienne-française. Dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre économique, l'évolution préparée de longue date sera, sinon parfaite, du moins presque complète. Les arts prospéreront sous notre ciel, eux qui ne sont en somme que le corollaire d'une fortune bien assise, et d'un travail ininterrompu.

Déjà notre jeune littérature fait parler d'elle par des qualités qui lui sont propres; c'est dire que l'heure a sonné de la répandre au sein de nos populations qui l'ignorent encore trop, qui lui refusent une aide à laquelle elle a droit.

Pour sa part, l'Album Universel s'efforcera de contribuer à cette oeuvre sociale et patriotique. Il vulgarisera les bonnes lectures illustrées, aidera à développer le goût des bonnes choses. Et, afin de faire oeuvre locale efficace, désormais, l'Album Universel met ses colonnes à la disposition de tous ceux qui, ayant quelques loisirs, soit comme amateurs, soit comme professionnels, nous honoreront d'une collaboration que le public jugera en dernier ressort. D'ores et déjà, nous remercions donc les amis de l'art et du bien public, qui voudront bien répondre à cet appel.

Détaillerons-nous ici notre programme de travail?

Nous pensons que ce n'est pas nécessaire. L'évidence ne se démontre pas. Qu'il nous suffise d'ajouter que: nous imposant des sacrifices pour plaire au public, nous espérons qu'il en tiendra compte, et favorisera de sa clientèle une revue canadienne-française, qu'inspirent les plus nobles aspirations de l'âme française transplantée en Amérique.

LA REDACTION

## L'opinion de nos grands journaux

Pour des fins administratives, ce numéro de l'Album Universel ayant été tiré à quelques centaines d'exemplaires et gracieusement offert à nos confrères, ces derniers ont eu l'amabilité de l'accueillir par des commentaires flatteurs et avant la lettre.

Le numéro "spécimen" dont nous parlons, ne représente certes pas à nos yeux le mieux que nous puissions faire dans cette revue. Nos lecteurs constateront bientôt, nous l'espérons, que le travail étant devenu moins hâtif, nous nous surpasserons sans difficulté.

Cependant, afin que tous sachent comment l'Album est jugé par les hommes les plus compétents en la matière, tout en remerciant chaleureusement nos confrères de leurs aimables éloges, avec quelque fierté, nous soumettons leurs vues à nos lecteurs.

L. R.

### UN EVENEMENT DANS LE MONDE DU JOURNALISME

Tous connaissent l'Album Universel depuis longtemps; mais personne encore ne sait l'étonnante transformation par laquelle il vient de passer. L'Hon. M. Berthiaume, dégagé des soucis de la lutte pour l'existence, puisqu'il est arrivé à la richesse par son talent, a décidé de faire un grand hebdomadaire.

Le numéro nouveau de l'Album actuellement sous nos yeux, est de toute beauté. Nous l'avons comparé avec les plus belles publications de luxe qui font l'orgueil des Etats-Unis, et il nous a été impossible d'y trouver la moindre différence.

Le papier, fabriqué spécialement pour l'Album par la maison Rolland, est d'une qualité rarement vue dans ce pays.

L'impression dépasse de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à présent en Canada. De fait, le travail de presses choisies, ordonnées par un maître dans l'art, nous livre des échantillons d'une forme exquise, qui est à cent coudées au-dessus de tout ce que nous avons connu.

Ceux qui s'attendent à trouver dans l'Album Universel la continuation d'une vieille routine passablement ennuyeuse, seront agréablement trompés. Tout y est neuf, et l'impression des gravures y est faite avec un art exquis. Le "Ladies Home Journal", des Etats-Unis, est une publication d'élite. Il est impossible de distinguer un numéro de l'Album de son sosie le "Ladies Home".

La chose arrive à point pour couvrir une situation qui n'était pas bien pourvue, vu l'indifférence du peuple pour les efforts intellectuels.

Nous ne parlons pas de la partie éditoriale, qui fait le charme du journal. L'Hon. M. Berthiaume a su grouper de beaux talents autour de son oeuvre, et sa publication dépasse en intérêt tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour.

"La Presse", de Montréal, du 22 avril 1905.

### L'ALBUM UNIVERSEL

Le premier numéro du nouvel Album Universel, que nous recevions hier, nous a fort agréablement surpris.

Comme on sait, l'Album est passé, dans la 22ème année de son âge, sous la direction de MM. T. Berthiaume et Fils, qui viennent d'en faire une revue illustrée de premier ordre. C'est plus qu'une renaissance, c'est une métamorphose.

Sur la couverture, grand format, sourit une petite demoiselle, rose et blonde, qui doit être la déesse du printemps et du bon goût en même temps que la "Reine des Fleurs".

Puis ce sont trente-deux pages de littérature panachée canadienne et française. Il y a là de quoi intéresser les lecteurs de tout âge et de tout sexe: chroniques, échos de la semaine, causerie musicale, propos du docteur, art et chiffons, agriculture et sport.

Avez-vous huit ans? L'histoire de Barbe Bleue et la page des jeux et concours vous enchanteront.

Etes-vous coquette? Voici des chapeaux, des corsages, une chronique mondaine.

Etes-vous pianiste? Vous ferez vos délices des "Ramiers" d'Alexandre Georges, et de la "Valse Oubliée" de Widor.

Etes-vous "gendelettres"? Vous apprécierez une excellente traduction de "l'Evangéline" de Longfellow.

Etes-vous friand d'émotions saines et fortes? Le "Serment du Corsaire" et les "Aventures de Marguerite de Roberval" vous captiveront dès les premières lignes.

Aimez-vous les illustrations, enfin? On en a mis partout, et d'excellentes. Tout cela et bien d'autres encore sur papier de luxe.

Décidément, ce premier numéro est un petit chef-d'oeuvre. Tous nos compliments aux éditeurs et à la rédaction.

"Le Canada", de Montréal, du 20 avril 1905.

### L'ALBUM UNIVERSEL

Tout pimpant dans sa toilette neuve, vient de nous arriver l'Album Universel, plus joli, plus intéressant que ne nous l'avait fait espérer son propriétaire, M. Trefflé Berthiaume.

Il y a de tout dans les 32 pages grand format qui composent ce journal: une revue universelle, choses scientifiques, excursions à l'étranger, nouvelles, hippisme, modes, morceaux de musique, roman choisi, conte pour les enfants, historiette canadienne, agriculture, économie domestique, prix d'enfants, causerie municipale, récréations, médecine, excellente traduction de l'"Evangéline" de Longfellow, etc. Et le tout est copieusement et artistement illustré. La couverture, ornée en très belle gravure en couleurs, est d'un fini, d'une délicatesse remarquables. Bref, l'Album Universel est, sous sa nouvelle forme, l'égal des meilleurs magazines américains.

Tous nos voeux de succès au confrère.

"La Patrie", de Montréal, du 20 avril 1905.

### BIBLIOGRAPHIE

L'Album Universel, dont la transformation en magazine de luxe était attendue de tous côtés avec tant d'impatience, est aujourd'hui entre nos mains. Tout le monde connaît le prodigieux succès remporté par l'honorable T. Berthiaume dans le journalisme franco-canadien.

Ayant contribué ainsi pour une très large part à donner le goût de la lecture à ses compatriotes, M. Berthiaume veut maintenant faire un effort sérieux, persévérant et énergique pour relever de plus en plus le niveau de l'instruction dans tous les foyers ou groupements franco-canadiens du Canada et des Etats-Unis. L'Album Universel, sous sa toilette artistique, doit remplir cette généreuse mission.

Le programme du nouveau journal sera d'être avant tout et toujours joli et pratique. La partie littéraire sera autant instructive que récréative. Les sujets traités seront toujours un cachet d'actualité, car ils seront pour la plupart le reflet fidèle et sincère de la vie mondaine et sociale dans toutes ses manifestations.

La fonction de L'Album Universel est confiée à un personnel nombreux et éprouvé. La rédaction comporte un appoint considérable de collaboration comme il n'y en a jamais eu dans le pays. La partie typographique et d'impression est confiée aux meilleurs ouvriers de la métropole. Les presses qui serviront à imprimer le journal sont les plus modernes, les plus parfaites.

Avec le concours d'un atelier d'art photographique et d'artistes chargés de la préparation des dessins et clichés qui doivent servir de parure exclusive et originale au journal, tout fait prévoir que nous allons enfin avoir un organe absolument digne de notre race. La nomenclature des sujets traités dans le numéro que nous avons sous les yeux est fort bien comprise. Les éditeurs ont cherché à faire une revue qui, tout en plaisant particulièrement aux femmes, ne manquera pas de virilité.

Une chronique, au fil de la plume, des échos et des faits, de la légende dans notre histoire, de la science, des modes, du sport, des choses du foyer, des jeux, des récréations, de la musique, des recettes, des conseils, des études, des contes, bref tout ce qui peut intéresser tout le monde, grands et petits, dans toutes les sphères et dans toutes les classes, voilà ce que le nouveau journal nous offre largement et généreusement.

Ajoutons à tous ces attraits celui des deux feuilletons-romans, dont un sur l'Acadie, racontant dans une prose délicatement poétique la douloureuse histoire d'Evangéline, et nous aurons donné une faible idée de l'effort réel vers la perfection que représente le nouveau journal.

A titre de renseignement, ajoutons que le nouvel Album Universel paraîtra chaque semaine, et contiendra de 36 à 40 pages sous couverture en papier de luxe broché, coupé de façon à le rendre facile à lire, agréable à conserver et pratique à consulter. Malgré toutes ces transformations, le prix de l'abonnement à L'Album Universel restera le même, c'est-à-dire $3 par année.

L'Album Universel est établi dans ses propres bureaux, au No 1961 rue Sainte-Catherine, coin de la rue Saint-Urbain, Montréal.

Le "Progrès de l'Est".

Sherbrooke, 25 avril 1905.

## Quelques-uns des sujets que contient notre revue

**Quelques vues** concernant le monde ouvrier, un rapide aperçu de la guerre russo-japonaise, et enfin un mot final sur l'imbroglio marocain, tels sont les sujets que notre chroniqueur a traité dans ce numéro de l'Album Universel.

**A travers le monde,** est une rapide revue des principaux événements de la semaine. D'alerte façon notre rédacteur TOUCHE A TOUT, fidèle au pseudonyme qu'il a choisi, signale les faits par ordre chronologique, en y mêlant parfois une note humoristique de circonstance. Nous croyons que nos lecteurs apprécieront ce genre de travail, qui, par sa lecture, les tiendra au courant de choses qu'on ne trouve qu'avec peine dans nos grands confrères quotidiens.

**Les personnes aimant les aventures,** ne liront pas, croyons-nous, d'indifférente façon, la page où un de nos collaborateurs a décrit, en s'inspirant de l'histoire, les malheurs qui jadis accablèrent l'infortunée Marguerite de Roberval. Ces tragiques aventures, survenues en 1542, se passaient sur les côtes de notre Canada, et à ce titre, bien que peu connues, elles semblent devoir posséder un intérêt tout spécial.

**Au pays du Matin Calme** est le titre d'une page de notre correspondant sympathique en Extrême-Orient, M. A. Dufresne. Tout le monde appréciera les sages vues de notre ami, qui, sur place, est à même de juger, comme il faut, de l'avenir de la Corée.

**Le premier numéro** de notre Album, saluant le mois de mai, le mois des fleurs, le mois consacré à Marie, Mère du Sauveur, nous avons tout naturellement consacré une page religieuse à la Reine du ciel.

**Les Canadiens-Français** que le goût des voyages a entraîné loin du pays, trouveront dans ce numéro une page qui les intéressera tout spécialement.

**Le Niagara et l'électricité,** est l'étude fouillée d'une des plus grandes entreprises canadiennes de notre époque. En présence de tels travaux, une nation a lieu d'être fière, et c'est avec plaisir qu'elle s'intéresse à leurs détails.

**Nos paroisses.** — L'Album Universel offre aujourd'hui à ses lecteurs quelques notes inédites sur Plessis-Ville de Sommerset, dans le comté Mégantic.

**Concours.** — Notre page consacrée aux concours, ne sera certainement pas pour plusieurs de nos lecteurs la moins intéressante, la moins suivie de cette superbe, utile et unique Revue canadienne.

**Valse Oubliée de Widor!** Le charme que l'on éprouvera en l'interprétant vaudra bien la peine de surmonter les petites difficultés que l'on y rencontrera au premier abord, etc., etc.....

## Toilette de promenade

Cette très élégante toilette de promenade est en taffetas "vert noix", l'une des plus jolies nuances de cette saison, où il s'en voit tant de nouvelles. La jupe droite, à plis groupés et piqués jusqu'au bas des hanches, est très simple dans son élégance. Un large pli cercle la jupe à hauteur des genoux. Le corsage est en forme de boléro s'ouvrant sur une veste de chiffon plissé. Une fine crête de taffetas contourne le boléro ainsi que les parements des manches. Celles-ci se terminent un peu plus bas que le coude sur une engageante de fine dentelle d'Irlande.

Chapeau de paille crème orné d'une draperie de tulle de même nuance, et d'une touffe de violettes pâles. Plumes d'autruche beige sous le retroussis de la passe du côté gauche.

(Modèle inédit photographié pour l'Album Universel)

XXIIme ANNEE No 1098

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

Montréal, 6 mai 1905

## Chronique

On trouve parfois dans les journaux étrangers des entrefilets qu'il fait plaisir de reproduire. Il vient de m'en tomber un sous la main, dont je vais vous signaler la teneur en quelques mots. Elle fait honneur au corps de la police à cheval du Nord-Ouest Canadien et, à cet égard, je cite quelques faits avec d'autant plus de satisfaction que l'acte accompli est méritoire, et que, trop souvent, on blague nos agents de la force publique. Par ce qui suit, on verra qu'au Canada tous les "policemen" ne sont pas des élèves des légendaires carabiniers d'Offenbach.

Donc, s'il faut en croire la "Justice", organe américain, le récent rapport envoyé par la police à cheval du Nord-Ouest, contient le récit d'un voyage unique de 1,300 milles, fait par le caporal Field, du fort Chipeyan, en la seule compagnie d'un fou.

Le 2 février dernier, au moment des plus grandes neiges et des froids polaires, Field, reçu l'ordre de se rendre au nord, avec deux traîneaux à chiens, pour en ramener un fou furieux et redoutable, qui avait perdu la raison en accomplissant une oeuvre de mission. Pendant quatorze jours le policier lutta contre l'inclémence du climat et arriva enfin à destination. Après 3 jours de repos, avec son triste compagnon, il revint sur ses pas. Le fou fut pris d'une crise effrayante dans la solitude d'un désert de glace, et le policier, tout seul à lui faire face, dût le maîtriser. Il le fit avec patience et si bien, qu'il ramena dans les meilleures conditions possibles son prisonnier peu commun. Voilà à n'en pas douter un "policeman" qui mérite des éloges, et de la part de ses chefs et de celle du public.

* * *

L'Angleterre, nul n'en ignore, est malgré son aristocratie, malgré sa haute finance, le pays, où par excellence, prospèrent les idées les plus démocratiques. Il était donc naturel que dans la patrie des Stephenson, des Watt et de tant d'autres artisans célèbres, le simple ouvrier jouît tout d'abord de la considération qui lui revient. C'est précisément ce qui s'est produit de la Manche au nord de l'Ecosse. Partout, dans le Royaume-Uni, depuis quelques années, les patrons, conscients de ce qu'ils doivent à leurs employés, s'ingénient à améliorer le sort de ces derniers. Ainsi, naguère, et je cite cet exemple avec complaisance, parce qu'il a une haute portée morale, plusieurs industriels londoniens ont fait passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique, ce que les fils d'Albion appellent des "boîtes à suggestions". Essentiellement, voilà en quoi elles consistent, et le motif qui les a fait employer.

Au cours des opérations de fabrication, on s'était aperçu que, fréquemment, l'ouvrier à force de s'occuper d'une machine et de sa production, en arrivait à améliorer certains "processus". Même, des additions ou des soustractions faites à des machineries, le furent de par les conseils d'ouvriers habiles ; et non sans avantages pour les patrons. Donc, un beau jour, qui fait autant honneur aux ouvriers qu'aux patrons, ceux-ci, mirent à la disposition de ceux-là le moyen d'aider à l'expansion manufacturière du pays, tout en étant rémunérés de leurs louables efforts.

Des boîtes très semblables à nos urnes électorales, furent donc mises dans les ateliers, avec prière aux ouvriers de leur confier par écrit toutes explications, qui, selon eux, pourraient contribuer au perfectionnement du matériel ou de l'administration de l'établissement auquel ils étaient attachés.

Or, le résultat obtenu de ce chef fut déplorable. Malgré les fortes primes que les patrons offraient à leurs collaborateurs, ces derniers exprimèrent des vues tellement saugrenues, tellement peu pratiques, que le fameux concours de suggestions d'atelier, se convertit en un colossal fiasco.

Les Américains, toujours sur le qui-vive, lorsqu'il s'agit de nouveautés de ce genre, refirent chez eux la même expérience. Hélas ! si chez nos voisins les résultats furent meilleurs, ils laissèrent encore beaucoup à désirer. On en conclut, très logiquement du reste, que l'ouvrier ne peut résoudre des problèmes importants. Il fallait s'y attendre, puisque les connaissances l'ordre supérieur requises dans ce mode de travail, lui font quasi totalement défaut.

De longues années s'écouleront, fort probablement, avant que les modestes travailleurs satisfaits de leur sort, puissent aborder les grandes abstractions.

Doivent-ils s'en plaindre ? Non, sans doute, s'ils pensent à tous les ennuis et aux multiples soucis qui accablent leurs employeurs. Que, s'ils ne me croient pas, qu'ils veuillent bien relire la fable : "Le financier et le savetier" de l'immortel bonhomme LaFontaine, lequel n'était pas seul à avoir les idées qu'il exprime si bien. N'est-ce pas son contemporain Boileau qui a dit :

> Heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
> Vit content de soi-même en un coin retiré.

Tout comme à l'époque où les génies du grand siècle les écrivaient, ces pensées morales conviennent encore à l'humble enfant des masses.

Et, maintenant, chers lecteurs, si, après vous avoir entretenu du travail pacifique, je vous disais quelques mots de l'horrible et sanglante besogne des armées en campagne, m'en voudriez-vous ?

Oui, et non, n'est-ce pas ? C'est que, voyez-vous, je vous connais de longue date, bien que le nom mis au bas de ces lignes ne vous dise pas grand chose.

* * *

Dans un de ses moments d'emportement qui, chez lui, se répétaient fréquemment, Bismarck, le Bismarck de la dépêche d'Ems, le chancelier de fer, de l'empire allemand, dit un jour : "Quand mon ennemi est en mon pouvoir, je considère qu'il est de mon devoir de l'anéantir". Ces paroles, lorsque je me les rappelle, me donnent toujours la vision d'un champ de bataille. Le coup d'oeil est atroce : chevaux éventrés, hommes déchiquetés, canons démolis, villages en feu à l'horizon, et du sang partout, voilà ce que je vois en évoquant ces vilaines scènes indignes de l'humanité.

Parfois, un grand diable d'homme, botté, moustachu, le casque prussien sur le crâne, un vrai tigre du monde des primates, passe au milieu du carnage un sabre rouge en main, et, quand un pauvre blessé lui tend les bras, froidement, le monstre le transperce et le cloue au sol. Ainsi se matérialise, aux yeux de votre serviteur la phrase de Bismarck ; de Bismarck, dont le fantôme abhorré traversera les âges, en accomplissant son oeuvre inqualifiable. Et dire qu'il a fait école, l'ancien interlocuteur tragique du brave petit Thiers. Oui, il a fait de bons élèves jaunes. Qu'on le demande plutôt au maréchal Oyama, commandant en chef en Mandchourie, des armées de sa majesté Nipponne ?

Moukden, l'autre jour ; sept cent mille hommes s'entr'égorgeant ; Kouropatkine battu ; Liniévitch le remplaçant et la retraite russe sur Kharbine se continuant en débandade ; tel est brièvement l'état des choses sur le coin éloigné du globe où l'on se tue. Quand on pense que des optimistes, (il y en a toujours) prédisaient une durée de six mois au plus, à la guerre russo-japonaise ! En voilà quinze qu'elle dure ; et des rivières de sang ne cessent pas de couler vers les grands fleuves boueux de là-bas; sous des pruniers fleuris, ou parmi les neiges homicides, et cela continue...

* * *

A prendre connaissance des hétacombes qui se multiplient en Extrême-Orient, on serait tenté de croire, qu'enfin, écoeuré, l'homme renoncera à la guerre. Il n'en est rien.

"La guerre périra par la guerre", a dit quelqu'un, l'histoire répond : peut-être ! Car, il faut en convenir, cette phrase menue a quelque chose de sibyllique qui ne dit rien de bon. Certes, la guerre pourra périr par la guerre, mais, probablement, quand il n'y aura plus d'hommes. C'est désolant, à en faire croire que toute notre civilisation, toutes nos hautes conceptions morales, ne sont qu'un mythe ; puisque, sur un signe, lâches que nous sommes, nous jetons loin de nous l'outil-gagne-pain et prenons un fusil de guerre.

Ce que j'avance ici, est tellement vrai que, parce que l'Orient est à feu et à sang, l'Europe frémit et commence à avoir le prurit morbide des luttes à outrance, des saignées dont chaque page de son histoire est teinte.

* * *

Pour nous qui vivons dans le pays le plus tranquille de l'univers, bien des événements diplomatiques importants passent sans que nous nous en souciions. Nous sommes, il faut le reconnaître, une nation de commerçants; mais de commerçants d'autant plus favorisés, que nous n'avons pas à nous occuper de défendre notre coffre-fort ; l'Angleterre s'étant, jusqu'à ce jour, chargée de ce soin. Autant que possible, profitons de cette bonne fortune. Elle pourrait ne pas être éternelle.

Je disais il y a un moment, que l'Europe est inquiétée par certains froissements de chancelleries; il y a peut-être de quoi.

Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'est une querelle d'Allemand. Eh bien ! un Allemand, le grand chef de l'Empire Germanique, Guillaume II, fait montre de ce temps-ci, "pro populo", de l'état d'esprit qui a valu à son peuple la renommée universelle, et peu enviable, que l'on sait. Comme il a accoutumé de le faire depuis son avènement, le moderne Lohengrin, joue son rôle appuyé sur un glaive et les moustaches en croc. Fort heureusement, ses attitudes à la Don Quichotte, n'effrayent personne.

Voilà trois-quarts de siècle, pour le bien de l'Europe, la France commença à verser des flots de sang et d'or, à sacrifier ses plus nobles enfants pour détruire le repaire de pirates qu'était Alger. Peu à peu, l'Algérie devint (au prix de quels sacrifices ?) une colonie française policée, d'où les pillards de caravanes disparurent à jamais. Or, à côté de ce territoire bien administré, le Maroc demeure réfractaire à tout progrès, menace sans cesse la tranquillité générale ; bref, fait tâche en face de Gilbraltar. Naguère, c'était presque hier, l'Angleterre et la France, les deux principales intéressées à la politique chériffienne signèrent une entente. Enfin, comme le sultan de Fez aime les emprunts et que la République française est riche et forte, tout semblait aller pour le mieux. Avec quelque douceur, l'Angleterre y consentant, MM. Delcassé et Cie allaient faire oeuvre humanitaire et intelligente ; en un mot, allaient relever le Maroc aux yeux du monde. Un incident tout récent, semble, paraît-il, nuire à cette combinaison.

En effet, ces jours derniers, Guillaume en visite à Tanger (il se ballade peut-être trop ce monarque convalescent à perpétuité) a déclaré qu'il ne veut rien savoir de l'accord franco-anglais, et que sa majesté Moulaï-Abdul-Aziz n'agira que sur des ordres venus de Berlin.

On avouera que c'est raide, et que la paix du monde pourrait bien être compromise par le langage outré du monarque teuton.

Comme réponse à ces airs de matamore, le roi Edouard VII vient de passer une heure à Paris avec le président Loubet. Quant aux Etats-Unis, tout porte à croire qu'ils déclineront poliment de s'associer à la politique gloutonne de l'Allemagne.

Pendant que les monarques du vieux continent villégiaturent, et mettent en émoi leurs sujets ; aux Etats-Unis, le président Roosevelt, père de famille sensé et honnête citoyen, dédaigne nos voies ferrées du nord, et, sans apparât, s'en va vers l'ouest chasser pendant deux mois dans les montagnes Rocheuses.

* * *

J'ai dit un mot de la chasse présidentielle américaine, j'achèverai cette chronique par une anecdote de chasseur oriental. Je la tiens d'un Syrien de mes amis. La voici en peu de mots : Certain jour au désert d'Arabie, un corbeau, (le père des corbeaux sans doute) vulgaire et noir comme la nuit, vit une perdrix qui, gracieusement, se promenait sur le sable brûlant. L'oiseau des Pârques marchait assez bien à cette époque reculée, dit l'histoire. Cependant, comme il s'était amouraché de la gentille allure du gallinacée qui, de nos jours, finit parfois sur un lit de choux ; notre corbeau se mit à imiter tant et si mal la marche de son modèle, que... depuis, tous les corbeaux se promènent abominablement comme l'on sait.

Moralité, soyons naturels avant tout.

PAUL D'ESMORIN.

# A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

**20 Avril** — ETRANGER — Le Japon trouve qu'il n'a pas assez de fers au feu. D'après les dernières dépêches, il menacerait la France parce que, celle-ci, n'aurait pas scrupuleusement observé les lois de la neutralité. Les Nippons prétendent que la flotte russe qu'ils vont avoir à combattre se ravitaille dans les eaux de Camranh, Cochinchine française.

—L'Allemagne et les Etats-Unis discutent de nouveau leur tarif douanier. Ça ne va pas comme sur des roulettes, prétendent les allemands.

—Sans doute, après son grand effort diplomatique le Kaiser se sent épuisé, c'est pourquoi les journaux annoncent qu'il est fort malade. Entre temps, notre roi Edouard VII continue de se promener et de visiter la République Française.

Le President Loubet

—En Russie la révolution intérieure prend des proportions de plus en plus inquiétantes. L'assassin du grand-duc Serge vient d'être condamné à mort.

—Les Américains surveillent les eaux asiatiques, pour que les belligérants ne viennent pas rappeler sur place les exploits d'antan de l'amiral Dewey.

—A New-York, l'affaire financière de la compagnie d'assurance l'Equitable, entre dans une phase très grave. On s'attend à des arrestations sensationnelles pour détournement de fonds.

—A St Pétersbourg les nihilistes terrorisent l'aristocratie. Même, quelques jeunes filles de la plus haute société, des aristocrates, se sont jointes à eux et sont devenues des adeptes de la propagande par le fait. C'est ainsi que Mlle Trépoff, nièce du gouverneur général de St Pétersbourg a, dans un but politique, essayé de tuer son oncle.

INTERIEUR — Le lieutenant-gouverneur de notre province est actuellement malade, il est probable qu'il ne pourra occuper son siège à la réouverture du parlement le 25 avril prochain.

—Notre conseil de ville s'occupe avec beaucoup de sagesse du numérotage convenable des immeubles de Montréal. Ce n'est vraiment pas trop tôt, on commençait à ne plus rien comprendre à notre arithmétique urbaine.

—A son tour, Québec veut banqueter l'honorable M. Gouin premier ministre de cette province. Une nouvelle gerbe de beaux discours est en préparation à cet effet.

—Un nouveau cas d'infidélité vient d'être découvert à l'hôtel des Postes de Montréal. Comme toujours, c'est une lettre contenant de l'argent qui cause la perte d'un malheureux. Il est peut-être temps que notre législature empêche tout envoi de fonds sous pli non recommandé.

—Nos fabricants de beurre feront bien de prendre note que : sur les marchés anglais, les produits des beurreries néo-zélandaises sont plus appréciés que ceux du Canada.

—A St Anselme, comté de Dorchester, vient de mourir l'honorable M. Audet, conseiller législatif, et ancien député. La fin de cet homme de bien cause d'unanimes regrets dans la région qu'il habitait.

—On a abandonné le projet d'une ligne canadienne, subventionnée, qui devait faire le service entre l'Ouest Canadien et le Mexique.

**21 Avril** — ETRANGER — M. Motono, ambassadeur du Japon à Paris, proteste officiellement auprès du gouvernement français contre la violation des eaux de la Cochinchine française par la flotte de l'amiral Rojestvensky. D'après les lois françaises, M. Delcassé prétend que son pays est dans son droit et, à cet effet, il donne des explications qui semblent devoir éviter toutes complications. Pendant que, d'un moment à l'autre on s'attend à un combat naval entre Japonais et Russes, en Mandchourie, les Nippons toujours plus actifs, essaient une fois de plus d'envelopper l'armée en retraite du général Liniévitch.

S. M. Edouard VII

—On ne sait plus à l'heure qu'il est, si oui, ou non, la flotte russe est mouillée au large de la baie de Camranh. C'est étonnant comme les dépêches finissent par embrouiller les situations les plus simples.

—Dans les Balkans, il se produit une effervescence qui n'est pas sans donner des inquiétudes au monde diplomatique européen.

—Telle un point d'interrogation, la question du Maroc demeure pleine d'imprévu quant aux relations futures entre la France et l'Allemagne.

—A la suite d'ennuis administratifs survenus dans le monde militaire des Indes, lord Kitchener est à la veille d'offrir au gouvernement sa démission de commandant en chef des forces indoues.

INTERIEUR — La saison de la navigation doit s'ouvrir d'un moment à l'autre sur le St Laurent. A Carouge la débâcle a commencé. Le brise-glace "Montcalm" est en parfait état et demain terminera sa croisière en arrivant à Québec.

—Le vapeur "Neptune" du gouvernement canadien a reçu l'ordre de partir vers le nord, avec une nouvelle expédition qui se rendra à la baie d'Hudson.

—Cette année le nombre des passagers qui, à l'occasion de Pâques ont été transportés par nos chemins de fer est de beaucoup plus considérable que de coutume.

Les funerailles de feu le Chevalier François A. M. A. Larocque.

—Les rues de Montréal ont été tellement calomniées au sujet de leur malpropreté, que le maire de notre métropole est obligé de déclarer qu'elles sont aussi propres que celles de New-York et de Philadelphie.

—Tandis que j'écris, il neige comme en décembre ; c'est à croire que le printemps se repent de nous avoir souri trop tôt. Fort heureusement le bon soleil de mai viendra bientôt nous réchauffer.

**22 Avril** — ETRANGER — Dans les Balkans les massacres recommencent. Avec appréhension l'Europe s'attend à la sempiternelle guerre de printemps en ces parages.

—A New-York on déclare contagieuse l'épidémie de méningite cerebro-spinale.

—Grand émoi à Salt Lake, Utah ! Le grand chef de l'église Mormonne est accusé de ne pas vivre selon les règles de la pureté morale la plus scrupuleuse.

—Au parlement français, M. Delcassé, fait en ce moment ressortir les récentes et déloyales visées de l'empereur d'Allemagne.

Le couvent de Ste-Genevieve, avant l'incendie.

—La question du sucre vient de rentrer dans une nouvelle phase aux Etats-Unis. L'impôt perçu par le gouvernement américain sur cette denrée alimentaire est apparemment trop élevé.

—De ce temps-ci, dans l'Indiana, les adeptes du tabac n'ont pas beau jeu. A Indianapolis, on arrête les personnes qui fument dans la rue. Plusieurs d'entre elles ont été condamnées de $25.00 à $40.00 pour avoir enfreint la récente loi concernant l'usage du tabac. Heureusement que l'Amérique est un pays libre ! Il y a peut-être chance de voir mieux bientôt.

INTERIEUR — Il est dit que les désastres font série. Notre population n'avait pas encore cessé de parler de la catastrophe survenue ces jours derniers, à Ste Anne de la Pocatière, qu'un nouveau malheur frappe un autre de nos districts ruraux. Hier, le couvent de Ste Geneviève a été complètement détruit par le feu. Une religieuse, huit enfants et quatre vieilles femmes ont été brûlées dans cet incendie. La consternation est générale.

—Hier aussi, mourait en notre ville le chevalier Larocque. Né à Montréal en 1845, le défunt jouissait de l'estime et du respect général. Ancien zouave pontifical, jadis, il fit héroïquement le coup de feu pour la bonne cause. Des funérailles imposantes lui seront faites, auxquelles assisteront un détachement de notre milice, et de nombreux amis de la famille du chevalier qui disparaît de la scène de ce monde.

**24 Avril** — ETRANGER — Rome prétend que le successeur du révérend père Martin, général des Jésuites, sera ou un Américain ou un Allemand.

S. M. Guillaume II

—M. Delcassé qui réellement avait offert sa démission, la retire dans l'intérêt de la paix mondiale.

—De Saïgon, on annonce une bataille navale entre les deux flottes des belligérants. Hier, de la colonie française, on aurait entendu au large des côtes la grande voix du canon.

INTERIEUR — La saison de la navigation canadienne est définitivement ouverte, et le premier paquebot transatlantique de cette année est attendu dans notre port.

—Les vétérans canadiens des campagne de 1866 et 1870 demandent au gouvernement des concessions de terre, comme récompense des services qu'ils ont rendus. Samedi, l'honorable M. Gouin la reçu en audience ces anciens militaires.

—Au Manitoba l'agitation politique se continue, et on parle couramment de la crise concernant la question des écoles de cette région.

—C'est à cette date que M. Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec sera fêté dans sa capitale.

**25 Avril** — ETRANGER — La flotte russe a quitté les côtes de la Cochinchine et se dirige vers le nord.

—Malgré les crises marocaine et franco-japonaise, le parlement français a levé ses séances jusqu'au 15 mai.

—Le monde artistique est flatté de ce que le gouvernement français vient de décorer de la Légoin d'Honneur la célèbre cantatrice Adelina Patti. A cette occasion, il est à noter: que depuis fort longtemps, cette artiste hors ligne a prodigué son talent en faveur d'oeuvres de charité.

—A Milwaukee, Etats-Unis, est actuellement sous verrous, Frank Buzelow, président de la Banque Nationale de cette ville. Ce pauvre homme a eu la faiblesse de détourner un million et demi de dollars sur les fonds de l'institution qu'il contrôlait.

—La Cour Suprême des Etats-Unis vient de détruire par une décision les prétentions des associations ouvrières américaines. Ce jugement fera sensation car il déclare comme non constitutionnelle la loi ouvrière de l'état de New-York.

INTERIEUR — Hier soir au Monument National de Montréal, Paderewski a remporté un succès énorme devant des milliers de personnes. Ce grand virtuose a tiré de son piano des effets merveilleux, bien faits pour enthousiasmer l'assistance qui a eu le rare bonheur de les entendre.

—A Ste Geneviève, une école sera construite à la place du couvent qu'a détruit le terrible incendie que nous avons signalé. Les cours seront repris prochainement.

—Le 24 s'éteignait à Québec, entouré de sa famille, M. J. P. Tardivel, directeur-propriétaire de la "Vérité". La mort de ce publiciste, homme de bien très connu, cause de vifs et unanimes regrets dans notre monde canadien-français.

Le Prés. Roosevelt

**26 Avril** — ETRANGER — Il appert des manoeuvres du Kaiser Allemand que celui-ci ne chercherait ni plus ni moins qu'une guerre européenne. A son avis, et sur ses conseils, la Russie se serait tellement affaiblie, que l'Allemagne aurait maintenant toutes les chances d'écraser la France.

—Une fois de plus, on annonce que le moment approche de la décisive bataille navale asiatique.

—La grande duchesse Serge implore la clémence du tsar en faveur de l'assassin de son mari. Il est douteux que ses démarches parviennent à sauver la tête du condamné.

—A Paris, il se fait beaucoup de bruit au sujet d'un tout petit complot contre la République.

TOUCHE A TOUT.

# Au pays du Matin calme

NOS lecteurs se souviennent peut-être des pages que cette revue a publiées au sujet de la guerre russo-japonaise, et, dont les notes prises sur les lieux mêmes, nous étaient adressées à intervalles assez réguliers, par Monsieur A. Dufresne. Ce montréalais, est, nous l'avons dit, depuis de longs mois, le correspondant attitré de l'Album Universel en Extrême-Orient.

Une séance de blanchissage en Corée

Très documenté sur les gens et les choses de cette lointaine contrée notre correspondant vient de nous faire parvenir des photographies et des impressions personnelles concernant la Corée. Nous nous faisons un plaisir de les offrir à nos lecteurs:

Jusqu'au début de la présente grande guerre, rares étaient les personnes qui se faisaient une idée, même relativement exacte, de ce qu'est la Corée, autrement dit : Le pays du Matin calme.

On savait que la Corée était un empire indépendant de l'Asie orientale, au nord-est de l'empire chinois, séparé par le fleuve Ya-lou, de sa source à son embouchure, des provinces mandchoues de Ghirin et du Liao-Toung. Au nord la Corée, on ne l'ignorait pas non plus, était limitrophe de la province sibérienne de Vladivostock. En somme, on connaissait l'existence de cette péninsule qui depuis un peu plus d'un an, fait tant parler d'elle. Mais, de sa population il n'était guère question. Les géographes la disaient adonnée à l'agriculture, lui accordaient des moeurs bizarres et c'était tout. Seuls quelques missionnaires ou des explorateurs s'y étaient aventurés. D'eux, les européens tenaient des descriptions fidèles mais hélas ! trop courtes, où il était question de pratiques exotiques fort surprenantes.

Or, depuis le début de la présente guerre les portes de la Corée se sont ouvertes devant les étrangers. Car, si, virtuellement, l'empire Coréen n'existe plus que de nom, les Japonais s'en étant emparés dès la bataille mémorable de la Ya-lou ; c'est précisément cette invasion nipponne qui a ouvert au commerce mondial un nouveau débouché dans la péninsule dont il est question. Il ne pouvait, du reste en être autrement, étant données les exigences de la guerre, très moderne, qu'ont entreprise les sujets du Mikado.

Dire que la Corée s'est révoltée contre le joug qui lui imposent ses puissants voisins, serait inexact. Au début de l'occupation armée japonaise, Séoul a montré quelque inquiétude, mais bientôt le calme s'est rétabli. Aussi bien, comment eût-il pu en être autrement ? Qu'aurait pu faire l'empereur du pays du Matin-calme, avec son corps d'archers maladroits et apathiques, contre les superbes divisions de son puissant cousin du Japon? La passivité officielle la plus absolue a donc suivi de près les victoires remportées par les petits jaunes contre les Russes.

A l'heure où l'auteur de ces lignes les écrit, on ne se douterait pas, en Corée, qu'une lutte terrible est engagée à quelques cents milles de là. Lutte dont la Corée même, et une grande partie de la Mandchourie sont l'enjeu.

A Séoul, et dans ses environs, où ont été prises les photographies ci-jointes, le peuple vaque à ses occupations journalières avec le même calme asiatique dont les populations de ce pays jouissaient il y a cinq cents ans. Cependant, il serait inexact de dire que la quiétude dans les districts ruraux est parfaite. Nul n'en ignore, les Japonais sillonnent la Corée de nouvelles voies ferrées stratégiques. Ce qui, on en conviendra, ne laisse pas que de causer quelques soucis aux généraux du tsar.

De là, une foule d'espions indigènes, qui pour gagner une prime d'information, n'hésitent pas à risquer leur tête, tout à fait à l'orientale. Que, si l'on en doutait, les photographies qui accompagnent le texte de ces brèves notes, prises sur place, pourraient en faire foi.

Les unes (des pacifiques) représentent une chapellerie de Séoul, où de patients ouvriers confectionnent les immenses couvre-chefs en paille, que l'on sait ; et une séance de blanchissage dans un ruisseau de la banlieue de la capitale. On ne s'étonnera pas de ce blanchissage en masse, quand on apprendra (si on ne le sait déjà) que les Coréens en deuil s'habillent en blanc !

Chapellerie coréenne

Les autres (les belliqueuses) représentent la fusillade de quelques Coréens, exécutés par les Japonais pour avoir voulu trahir ces derniers.

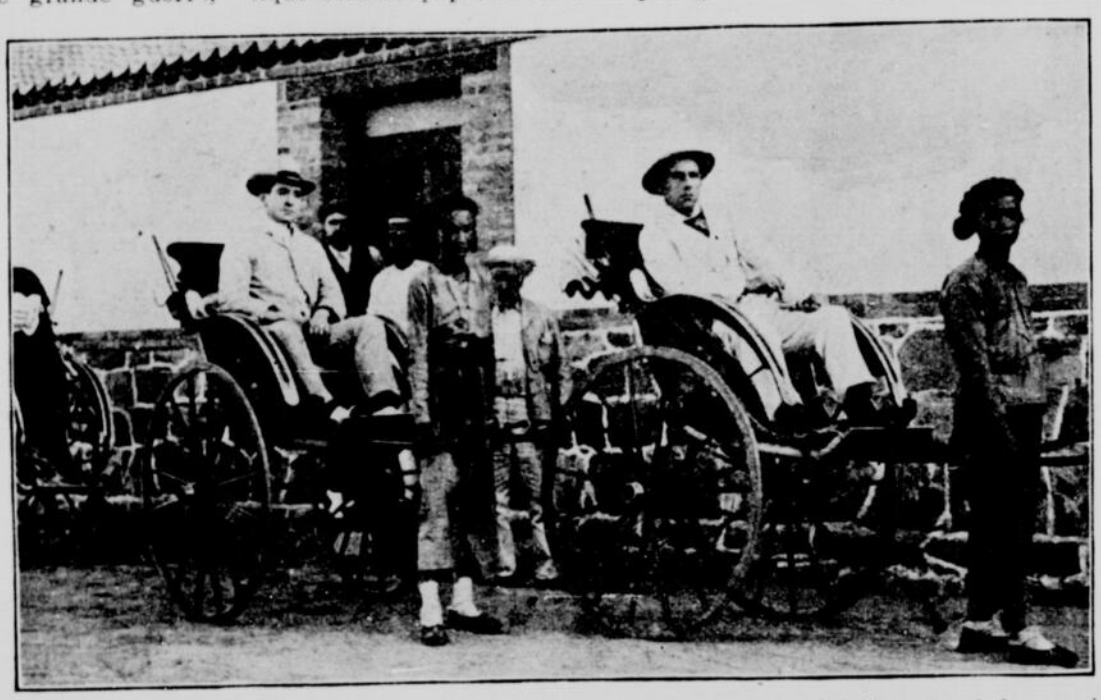
N'empêche, qu'aux premiers jours du printemps, parmi les vergers qui bourgeonnent, au long des rues étranges, des blancs, font parfois de délicieuses promenades en "pousse-pousse". C'est beau de vivre quand tant d'autres meurent !

Ceci suppose que les bruits de la guerre entre Occidentaux et Orientaux, parviennent jusque dans ce calme pays. Rien n'est plus vrai. Depuis que les généraux russes se sont fait battre à qui mieux mieux, les Japonais dont la nature est tout d'expansion (sans jeu de mot) et de vantardise, ne se lassent pas de clamer leurs succès aux oreilles de qui peut les entendre.

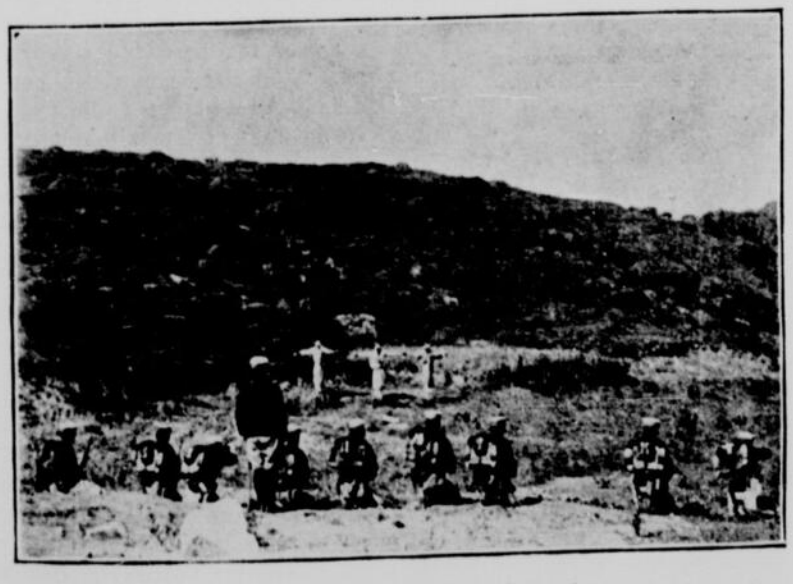
C'est, on en conviendra, de bonne politique. Et, si, comtout le monde le pense ici, les Russes perdent cette guerre. les travaux de conquête et de pacification des pays qui vont passer sous le drapeau du Soleil Levant, seront terminés presque simultanément.

Déja les Nippons, avec une célérité surprenante, établissent des voies ferrées importantes en Corée et en Mandchourie, et y installent les télégraphes avec et sans fil, ainsi que le téléphone. Les indigènes sont bien un peu surpris de ce chambardement fait par les ordres de l'autorité militaire des vainqueurs, mais il es facile de voir que les Orientaux se plient facilement aux innovations apportées par la civilisation, qand elles le sont par des fils de l'Extrême-Orient, dont la puissance ne fait plus de doute pour personne.

Une particularité qui montre bien l'esprit pratique d'entreprise, d'audace et de détermination de Nippons, c'est l'installation de maîtres d'école japonais en Corée. Ce faisant, ils veulent sans doute montrer que leur conquête de la péninsule coréenne est définitive. Dans l'avenir, le souverain de Séoul, ne serait donc ni plus ni moins qu'un vassal du Mikado. Et, l'histoire le dira quand cette guerre très meurtrière aura pris fin.



A Séoul, M. A. Dufresne se promène en pousse-pousse. Notre dessin le représente confortablement assis dans une de ces voiturettes, vis-a-vis de la porte de son habitation. Le promeneur qui, dans la même posture, se trouve devant lui, est son ami Henry Fuller, le distingué correspondant militaire américain. M. Fuller est le premier correspondant qui ait assisté aux opérations de la guerre russo-japonaise.



Espions coréens fusillés par les Japonais

Les Nippons constatent la mort des indigènes qu'ils viennent de passer par les armes

# Marguerite de Roberval

(Nouvelle historique canadienne)

TOUS, quand nous étions enfants, nous avons lu avec intérêt le récit des aventures extraordinaires du marin anglais, Alexandre Selkirk, alias Robinson Crusoë, qu'a immortalisé Daniel de Foë.

Grande était alors notre sympathie pour le pauvre exilé, qu'accablait l'adversité. Nous avions hâte de savoir comment il pourrait vivre sur son île, comment il pourrait lutter victorieusement contre les éléments, les bêtes sauvages et les cannibales. Mais, comme Robinson était un homme courageux, qu'il avait déjà été soumis à de rudes épreuves, dans son métier de marin, nous avions confiance en son ingéniosité.

Or, combien plus émus n'aurions-nous pas été, si l'habile et génial auteur anglais eût remplacé son héros par une héroïne ? A jamais nous nous serions demandé si celle-ci aurait eu le courage de faire face à d'aussi terribles malheurs.

A une telle question l'histoire répond par l'affirmative, puisque, sur les côtes de notre Canada, il y aura bientôt quatre cents ans, une Française a surmonté tous les obstacles d'une situation analogue à celle de Robinson Crusoë.

Si vous le voulez bien, je vais transcrire quelques pages de son histoire, telles qu'un mien oncle, de Sorel, avait accoutumé de la raconter, quand j'étais gamin. Je ne garantis pas que tous les détails en soient d'une exactitude absolue, la mémoire me faisant défaut, et mon parent ayant souvent remarqué que les documents où il avait puisé le thème de sa narration étaient, il l'avouait, tant soit peu vagues.

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que Marguerite Roberval a vécu sur une île inhabitée, et qu'elle y a souffert, très approximativement de la façon dont va nous le dire mon vieil oncle, à qui je cède la parole:

En 1540, l'Europe commençait à s'habituer au bruit du canon. François 1er et Charles-Quint étaient en guerre: ils se disputaient le Milanais. Et, comme le monarque français aimait à guerroyer, on comprend qu'il ne donnât que peu d'attention aux besoins de ses nouvelles colonies d'Amérique.

En vain, le capitaine malouin Jacques Cartier faisait-il appel à la sollicitude de son souverain, en faveur du jeune établissement d'Hochelaga. Fort occupé à rompre des lances, le plus grand des Valois ne l'écoutait guère.

Ce ne fut qu'après la trêve de Nice, que le roi de France daigna écouter son illustre sujet, et lui confier une nouvelle expédition de découvertes. En même temps, il nommait François de la Roque, Sieur de Roberval, Vice-roi des terres françaises de l'Amérique du Nord.

Ce gentilhomme, ayant apporté quelque retard à terminer ses préparatifs de départ, Cartier ne crut pas devoir l'attendre. Il quitta la France au printemps de 1541. Quant au vice-roi, il fit voile de La Rochelle, le 16 avril 1542. La flottille qu'il commandait se composait de trois grandes Caraques, à bord desquelles il avait embarqué deux cents et quelques passagers, hommes et femmes. Pour la plupart, ces futurs colons avaient été retirés des prisons de Sa Majesté de France; ce qui n'était guère louable, si réellement on comptait aider à la prospérité de la colonie d'Hochelaga, où on les menait.

Fort heureusement, l'insuccès que ces gens rencontrèrent à Charles-Bourg-Royal, décida Cartier à les rapatrier à son quatrième voyage.

Parmi ceux des siens qui le suivaient en Amérique, Roberval avait une nièce du nom de Marguerite. C'était alors une jeune femme charmante, âgée d'une vingtaine d'années, et que son père, mort à la bataille de Pavie, avait confiée au futur vice-roi. Le 7 juin, les navires de l'expédition arrivèrent à Terre-Neuve. Ils y trouvèrent ceux de Cartier, qui, peu satisfait de son voyage, retournait en France.

C'est à ce moment, que se produisit l'événement tragique qui perpétuera la mémoire de la courageuse Marguerite de Roberval.

Un soir, comme on approchait de terre, Marguerite, qui était d'une nature honnête et franche, livra à son oncle un secret qu'elle se sentait incapable de garder plus longtemps. En peu de mots, elle lui apprit qu'aimant un gentilhomme de valeur, elle l'avait épousé clandestinement avant de quitter La Rochelle, et que son époux n'était autre que Raoul D'Ermonville, avec qui Roberval aimait à deviser dès le début de la traversée.

Sans vouloir se rendre à la raison, la colère du vice-roi ne connut plus de bornes, quand il eut entendu la fin de cette naïve et touchante confession.

Un des exploits cynégétiques de Marguerite de Roberval

Malgré les plus grandes supplications, malgré son appel à la clémence vice-royale, Marguerite dut se soumettre à la volonté despotique de son oncle, non sans de pénibles appréhensions.

Des ordres inflexibles ayant été donnés, une embarcation fut mise à la mer, au point du jour suivant. Elle emportait vers une île déserte, sise à trente lieues du continent, Marguerite, son époux et Bastienne, la vieille et fidèle gouvernante de la marquise d'Ermonville. Car, ces deux personnes qui depuis des mois n'avaient cessé de témoigner la plus grande affection à la jeune femme, eurent la magnanimité de ne point la quitter au moment d'un châtiment provoqué en commun.

Grâce à la bienveillance des marins, que tant d'infortune attendrissait, les abandonnés atterrirent avec quelques provisions et quelques armes.

Par la suite, ces loups de mer ne parlèrent de leur pénible mission qu'en termes touchants, donnant à l'île tragique des côtes d'Amérique, le nom d'île à la Demoiselle. D'une assez grande superficie, cette île était, à l'époque, des plus inhospitalières.

Nombreux furent les malheurs, les privations et les dangers que Marguerite connut sur son nouveau "domaine", comme l'avait appelé Roberval, en lui faisant de la main un dernier et cynique geste d'adieu.

Débarquée en juillet 1542 sur l'île à la Demoiselle, pendant quelque temps, malgré la dureté de la vie matérielle qu'elle y menait, Marguerite connut le bonheur. L'amour donnait de l'espérance aux époux exilés, et, le soir venu, sous une tente enfumée, (les maringouins étaient très communs en ces lieux), Bastienne consolait ses jeunes amis et leur donnait de sages conseils. Hélas! l'automne venu, le malheur accabla la pauvre Marguerite de Roberval. Comme, par une froide matinée de novembre, la neige commençait à tomber, Raoul d'Ermonville se sentit défaillir. Un mal subit le terrassait. Trois jours après, il rendait l'âme, dans les bras de son épouse éplorée. Peu de jours après, l'infortunée Bastienne, que l'âge et les fatigues avaient accablée, mourait aussi, et Marguerite se trouvait désormais seule, sur l'île fatale, où toutes sortes de fauves mirent chaque jour sa vie en danger.

Alors commença pour la nièce de Roberval une existence peut-être unique dans les annales de l'histoire.

Minée par le chagrin, la jeune femme priait sur la tombe qu'elle avait creusée aux chers morts, et chassait ou pêchait pour s'alimenter. Etant sur un perpétuel qui-vive, c'est à peine si elle dormait, de crainte des bêtes sauvages, qui, depuis qu'elle était seule, s'enhardissaient au point de l'attaquer en plein jour.

Cependant, Marguerite était devenue très habile à se servir d'une arquebuse à mèche, et tuait avec cette arme les ours énormes, qui étaient nombreux sur son île. Un jour, elle en tua deux presque coup sur coup, et se servit de leur peau pour s'en vêtir, car l'hiver était venu dans toute sa rigueur, et les habits de notre héroïne étaient en loques.

Plus de deux ans s'étaient ainsi écoulés. L'exilée était devenue méconnaissable. Toujours belle, elle donnait l'illusion d'une de ces divinités scandinaves, que les naïfs enfants des fjords évoquent et que leur imagination drape des plus riches pelleteries.

Déjà la provision de silex et d'amadou de l'infortunée maîtresse de l'île à la Demoiselle commençait à s'épuiser. Triste, elle voyait venir le jour où il ne lui serait plus possible de faire du feu ; car elle ignorait le procédé des indiens, n'ayant pas vécu sur le nouveau continent. Mais, la Providence veillait. Les épreuves de la noble veuve allaient prendre fin.

Un jour, qu'après avoir allumé un feu dans l'espoir d'attirer un navire vers la côte, elle allait se livrer à la chasse, elle vit une barque de pêcheurs de "bacallaïo" qui se dirigeait vers son île.

Quelques moments après, Marguerite était entourée de compatriotes, pêcheurs Terre-Neuviens, qui n'en croyaient pas leurs yeux.

Sur la demande de madame d'Ermonville, ceux-ci emportèrent en France les restes mortels du marquis et ceux de la fidèle Bastienne.

De retour dans sa patrie, Marguerite, tout aussi digne d'admiration, sinon plus, que le Robinson anglais, alla vivre en retraite au fond du Périgord.

Sa vie fut désormais des plus paisibles. Elle redoutait encore le ressentiment de son oncle, qui, étant retourné en France, guerroyait auprès du roi. Attristée par les vicissitudes de sa carrière malheureuse, Marguerite vécut jusqu'à un âge avancé ; narrant parfois son horrible déportation dans l'île à la Demoiselle, où étaient morts les deux êtres qu'elle aima le plus au monde.

L. CHATEAU.

# Le Mois de la Sainte Vierge

TOUT est dans la joie, c'est le retour du printemps: les prés verdissent, les arbres reprennent leur parure ; les petits oiseaux chantent dans les buissons ; mille fleurs s'épanouissent et embaument l'air de leur parfum, et, d'accord avec la nature, l'Eglise, enivrée des gloires de la Résurrection de son céleste Epoux qu'elle vient de célébrer, semble ne plus avoir qu'un mot sur les lèvres, un mot du Ciel plus encore que de la terre : Alleluia !

* * *

Nous aussi, enfants de l'Eglise, laissons notre coeur s'ouvrir au bonheur; que la joie soit notre hymne de reconnaissance pour tous les bienfaits de Dieu.

Comme ces oiseaux infatigables qui gazouillent nuit et jour et bénissent à leur façon, sans jamais se lasser, Celui qui les a créés, louons, bénissons notre créateur.

Durant les quarante jours qui s'écoulent entre la Résurrection et l'Ascension, partageons la joie qu'éprouvèrent les apôtres et les premiers disciples, en revoyant leur divin Maître apparaître si souvent au milieu d'eux, victorieux de la mort du tombeau.

C'est le mois de Marie... Quel sujet de bonheur pour nous, catholiques, à cette époque de l'année, que de consacrer le beau mois de mai à la Reine du Ciel ! Il était juste de choisir parmi tous les mois, le plus idéal, le plus frais, le plus virginal dans sa parure printanière, pour l'offrir à la Vierge Immaculée.

Rivalisons de zèle pour témoigner notre amour et notre dévotion à la Reine des anges, durant tous les jours de ce mois. Ornons sa statue et son autel de bouquets, de guirlandes, car toutes ces marques d'affection envers la Mère de Dieu nous attireront les bénédictions du Ciel en abondance.

Parmi les dons que nous offrirons à la Vierge Immaculée, soyons persuadés qu'il n'y en a pas qui lui soit plus agréable que la prière, et surtout la prière bien faite.

Dans la nature, nous remarquons des centaines de fleurs différentes: il y en a de grandes, il y en a de petites; les unes sont sans parfum, les autres, au contraire, exhalent une odeur suave.

Ces fleurs, si différentes les unes des autres, sont l'image des prières que nous offrons à Marie.

Les unes sont toutes petites et cependant pleines de charme; ce sont nos prières d'un instant: un mot, une phrase, un regard, ce qu'on appelle des oraisons jaculatoires.

D'autres fleurs sont plus grandes, ce sont nos prières plus longues et plus importantes : l'assistance à la sainte Messe, le Rosaire, qui sont autant de roses disposées aux pieds de la Reine du Ciel.

* * *

" Marie! nom béni que j'aime et que je vénère du plus intime de mon être! Je l'atteste par mon expérience des âmes, — écrivait un célèbre prédicateur, le P. de Ravignan, — quand un coeur a reçu du ciel le don précieux de recourir à Marie dans ses peines, ses épreuves et ses dangers, ce coeur est toujours pacifié, reposé, béni. "

Qui ne l'a pas éprouvé? Qui n'a pas senti que la semaine pendant laquelle le chapelet a été affectueusement récité a été une semaine bien calme " au dedans ". Il y a eu des secousses au dehors, des craintes, des appréhensions, mais " le dedans " est resté à l'abri. Les fenêtres par où la crainte aurait pu pénétrer étaient fermées. Cette semaine, on s'est réellement trouvé plus libre, plus paisible, plus simple.

Marie, enfant de Joachim et de sainte Anne, consacrée à Dieu par ses pieux parents, fut conduite au temple à l'âge de quatre ans. Onze ans plus tard, l'archange Gabriel annonçait à la sainte Vierge qu'Elle serait la Mère de Dieu.

Modèle des enfants, modèle parfait des mères, Marie Immaculée, après l'Ascension du Sauveur, son divin Fils, vécut encore une douzaine d'années. Elle expira à Jérusalem, à l'âge d'environ soixante ans. Dieu permit que les apôtres, dispersés dans les différentes parties du monde, pour annoncer l'Evangile, se trouvassent réunis à Jérusalem, à l'exception de Thomas.

Jésus-Christ, son divin Fils, y vint aussi, et il porta l'âme de sa sainte Mère dans le ciel. Les anges descendirent sur la terre et ils l'accompagnèrent, avec le Seigneur, au séjour des bienheureux, en célébrant ses louanges. Les apôtres virent les envoyés célestes, et furent ravis de leurs chants harmonieux.

Lors donc que Marie eut cessé de vivre, les apôtres prirent ses saintes dépouilles et les apportèrent dans le jardin de Gethsemani, où le Christ avait eu une sueur de sang; ils y entrèrent avec un saint respect et une profonde vénération.

L'EPOUSE MYSTIQUE — d'après un tableau de Catherine Weakes.

Saint Thomas arriva trois jours après; il voulut contempler et vénérer le corps de la Mère de son Seigneur. Pour satisfaire à ce pieux désir, les apôtres ouvrirent le tombeau. Mais ils n'y trouvèrent plus les saintes dépouilles. Le suaire dans lequel on les avait enveloppées y était encore, et un parfum délicieux s'exhalait de la tombe. Ils crurent que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait voulu épargner la corruption au corps si saint et si pur de sa Mère, et qu'Il l'avait réuni à son âme, pour le faire entrer triomphalement dans le ciel.

Dans les premiers siècles du christianisme, on bâtit une église sur l'emplacement du tombeau. Aujourd'hui encore on y voit une belle basilique. Le tombeau est creusé sous terre dans des rochers. Pour y arriver, on descend quarante-sept marches de marbre blanc d'une grande largeur; huit lampes y brûlent continuellement.

* * *

Dans toutes les parties du monde, de nombreux et magnifiques sanctuaires, élevés par la piété des fidèles, proclament bien haut et proclameront jusqu'à la consommation des siècles, les vertus, les gloires et la puissance de la Très-Sainte Vierge, Mère Immaculée du Sauveur. Mais en aucun temps, peut-être, la dévotion à Marie ne fut plus touchante qu'au Moyen-Age. Ecoutez cette légende:



C'est une fleur mystique, éclose dans le parterre de Marie, si brillant et si beau. Elle a pour titre : Les petits souliers d'or de la Madone.

Au siècle de saint François d'Assise et de saint Louis, vivait dans la partie des vieilles Gaules qui s'est appelée l'Alsace, un bon et doux chrétien que l'on avait surnommé le Ménétrier de la Vierge. La foule, quand il sortait de l'église, lui faisait cortège pour l'entendre. Or, il arriva qu'en devenant vieux, le ménétrier fut réduit à un entier dénûment. Un jour qu'il cheminait vers Strasbourg, il rencontra sur sa route une petite église: il y entra selon sa coutume, et voyant sur l'autel une statue de Marie richement couronnée, il lui adressa une prière fervente; puis, s'accompagnant de son rebec, qu'il portait toujours avec lui, il se mit à chanter des vers improvisés dans lesquels il la conjurait de prendre en pitié sa misère... Tout était silence et solitude dans le lieu saint; et il allait se lever pour continuer sa course, lorsque la sainte Image lui jeta un de ses " petits souliers d'or ".

Le bon ménétrier, le ramassant pieusement, le couvrit de baisers, remercia longuement sa bienfaitrice, et, pressé par la faim, il se hâta d'entrer dans la ville. Une grande épreuve l'y attendait. Comme il n'avait pour payer son modeste repas que le " petit soulier d'or ", on le prit pour un voleur, et sans vouloir écouter ses protestations d'innocence, on le conduisit aux juges de la cité, qui le condamnèrent à être pendu.

Comme on menait au supplice le malheureux ménétrier, on passa devant l'église de la Madone. A force d'instances, il obtint d'aller y faire une dernière prière. En se retrouvant dans le sanctuaire où la Vierge sainte l'avait secouru, le pauvre homme sentit son coeur se briser: " O Vierge divine! s'écria-t-il, vous avez souffert de bien grandes douleurs, voici votre pauvre ménétrier dans l'angoisse, ne lui refusez pas votre appui. "

Après cette invocation désolée, il demanda aux archers qui le conduisaient de le laisser jouer encore un air, sur son vieux rebec, " à la sainte Vierge qu'il avait chantée toute sa vie ". Le peuple qui l'entourait appuyant sa demande, les archers lui accordèrent ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Sa pieuse tenue, ses accents et son rebec tirèrent les larmes de tous les yeux, et pourtant, lorsqu'il eut fini, les archers se disposèrent à l'emmener, quand tout à coup la sainte Image lui jeta son autre " petit soulier d'or ".

A ce second miracle, qui eut lieu devant cinq cents témoins, tous s'écrièrent: "—La bonté de Marie sauve son ménétrier, les deux souliers d'or sont bien à lui! " Les juges révoquèrent aussitôt leur sentence, en demandant pardon à la Madone d'avoir condamné un innocent. Le bon vieillard fut reconduit en triomphe à Strasbourg, où il vécut longtemps encore: et la chapelle au miracle grandit et, restaurée, devint un pèlerinage plus fréquenté que jamais. Que de " petits souliers d'or " ne recevons-nous pas chaque jour des mains maternelles de Marie, sous mille formes diverses !

LUCINDE PELLETIER.

# La vie mondaine

LE code du savoir-vivre se modernise, il quitte petit à petit son allure vieillotte et guindée pour prendre un peu de cette commode liberté d'allure qui s'introduit partout et qui est la mode de notre temps. Dans nos salons modernes, on cause, on babille, on marche, on se déplace. Deux connaissances se rapprochent puis se séparent, allant à d'autres ; on accepte sans minauderie les gâteaux offerts, on n'en mange que si l'on en a envie, et la politesse actuelle ne nous oblige plus à manger sans faim, à boire sans soif, à demeurer près du feu qui vous grille, à garder un vêtement fermé qui vous étouffe ou à recevoir sans bouger un courant d'air dans le dos.

Il en est ainsi, du moins, dans un bon nombre de salons, les meilleurs et, à coup sûr, ceux où l'on s'ennuie le moins.

" Les visites ici ", écrivait une dame d'une petite ville de la province, " deviennent de plus en plus ennuyeuses, par suite du manque d'entrain des visiteurs de la gêne qu'ils semblent éprouver. Ils sont guindés, paraissent vissés sur leurs chaises, qu'ils n'oseraient jamais quitter pour admirer un bibelot, regarder un album, feuilleter une partition, sans craindre d'être considérés comme des gens manquant d'éducation... La malheureuse maîtresse de maison est condamnée à faire, quatre heures durant, les frais d'une conversation presque toujours dénuée d'intérêt, la majorité de son auditoire n'étant au courant d'aucune actualité ni scientifique, ni théâtrale, ni littéraire. "

Si poussé au noir qu'il soit, ce tableau ne manque pas d'exactitude. Et la même personne conclut en demandant qui lui enseignera le moyen de donner un peu plus d'aisance, un peu plus d'aplomb à ses visiteuses, afin que ses jours de réception ne soient plus une corvée, mais un plaisir pour toutes.

Le moyen de mettre un peu d'animation dans votre salon, madame, c'est de donner vous-même courageusement l'exemple. Le vrai chic, la vraie élégance, en toute chose, c'est d'être simple dans ses manières, de rester soi-même. Si les visiteuses n'osent pas bouger, c'est souvent parce que la maîtresse de maison n'ose pas les mettre à leur aise, en se plaçant vis-à-vis d'elles sur un pied de familiarité enjouée; et cela me paraît surtout plus nécessaire dans les salons où, comme vous le faites remarquer, les conversations sont plus difficiles à soutenir, par suite de l'absence de sujets intéressants.

Donc, n'hésitez pas. On ne risque jamais de paraître manquer d'éducation tant qu'on ne heurte pas les bienséances. L'aisance, la simplicité des manières sont toujours appréciées, même de ceux qui ne les possèdent pas. Donnez le signal de l'entrain, en rompant avec toutes les traditions surannées de monotonie, et vos amies ne tarderont pas à vous approuver. Peut-être auront-elles un moment d'hésitation, mais enfin, elles y viendront peu à peu; et vous aurez pris l'initiative d'une très heureuse réforme.

Et puis, si l'on a l'air de s'en offusquer, dites bien que c'est la mode de la ville, et que c'est écrit dans les livres; ça, voyez-vous, c'est un argument toujours décisif.

## Le choix d'un mari

Voici bientôt venir le temps des épousailles, jour heureux qui fait rêver longtemps d'avance tant de jeunes filles.

Sera-t-il blond? se dit la brune; jouera-t-il au tennis? se demande l'autre; serai-je heureuse avec lui? devraient-elles toutes se demander.

Car, le bon choix d'un mari dépend de bien des choses.

Ce qui égare le plus souvent le jugement des jeunes filles dans le choix d'un époux, c'est le manque de prévoyance. Elles ne se préoccupent que des avantages extérieurs de celui qui les recherche: fortune, situation sociale, élégance, etc. Le résultat d'un choix basé sur des considérations aussi mesquines ne peut véritablement être heureux.

Ce qu'il faut à une femme pour être foncièrement heureuse, c'est le mari courageux et actif, capable de gagner le pain de la famille, c'est l'homme intègre qui lui donnera l'honorabilité, c'est l'homme bon et affectueux qui l'aimera toujours aussi bien dans la décrépitude de sa vieillesse que dans la gloire triomphale de sa jeunesse.

Celui qui est capable de lutter vaillamment pour elle, celui qui lui restera attaché sans caprice et sans tyrannie n'est peut-être ni élégant, ni riche, ni puissant: il est pourtant le soutien sur lequel la femme peut appuyer sa faiblesse et poser les fondements de son véritable bonheur.

Il faut entre les deux conjoints une aimable harmonie de caractère, une entente parfaite sur les points de morale et d'honneur, sur l'éducation des enfants. Toute divergence de vue à cet égard amènerait à la longue de profondes scissions.

Voici quelques observations de physionomie humaine qui pourront guider les jeunes filles dans l'étude des caractères, et leur faciliter ainsi le choix d'un époux idéal.

### LE FRONT

Le front carré, élargi à la base, est l'indice d'une volonté ferme, positive et d'un esprit pratique.

Une présentation dans le monde.

Le front carré mais élargi vers le haut indique le calme, la prudence, un esprit logique et patient.

Le front grand, sans élargissement à la base ou au sommet, indique la réflexion, les pensées philosophiques.

Le front proéminent vers le haut appartient à l'esprit profond, replié sur lui-même.

Le front anguleux, fuyant en arrière, appartient à l'homme agité, brusque, souvent illogique.

Le front court et plat est celui de l'homme peu intelligent, matériel.

### LE NEZ

Le nez court, carré, persévérance et entêtement.

Le nez bien droit, sans bosse, large aux ailes, est signe d'un esprit méticuleux, attentif, économe.

Le nez long, droit, mince à la base, indique un coeur résolu, brave, fier, plein de dignité.

Le nez large, aux contours nets, dénote un coeur aimable, léger, infidèle.

Le nez sec, à la courbe heurtée, en bec d'oiseau, dénote l'outrecuidance, la témérité et l'autoritarisme.

Le nez dont l'arête est saillante et la base élargie révèle l'originalité, un mélange d'insolence et de mélancolie.

### LES YEUX

Les yeux à fleur de tête, animés, sans profondeur, indiquent l'esprit léger et vaniteux.

Les yeux un peu enfoncés, au regard froid, dénotent l'esprit sérieux, calme, sans emballement.

Les yeux ouverts avec fixité, au regard droit, précis, fixe, sont l'indice d'un esprit fraudeur, insolent, batailleur.

Les yeux enfoncés, au regard perdu, dénotent un coeur rêveur, chagrin, soupçonneux.

Les yeux peu enfoncés, au regard droit, sans fixité, sont le signe d'un coeur sérieux, bon, sans faiblesse.

Les yeux petits, très enfoncés, au regard calme, dénotent l'homme maître de lui, sans vantardise.

* * *

Allons, mesdemoiselles, retenez bien ces indications, et qu'elles vous servent à découvrir sur la physionomie de vos prétendants les défauts que cette classe intéressante d'individus est si apte à dissimuler à vos yeux sous un monceau de trop apparentes qualités. Et si ces messieurs sont bien gentils, ils mériteront à leur tour que je leur révèle une prochaine fois les signes physiologiques qui distinguent la femme idéale. JACQUELINE

## Mondanités

La liste des événements mondains est peu chargée, en cette saison. Le carême vient à peine de se terminer, et les fêtes de Pâques, trop tardives, n'ont pas provoqué l'animation habituelle dans les salons canadiens.

Beaucoup de Montréalais sont à Ottawa, où la vie mondaine semble s'être réfugiée dans toute son intensité. Bals, danses, brillantes séances de cartes se succèdent en effet presque sans interruption dans la capitale fédérale. Au dîner donné le 30 mars par le gouverneur général et Lady Grey, assistaient entre autres personnalités distinguées, Sir et Lady Borden, l'honorable J. I. Tarte et madame Tarte, le sénateur et madame Kerr, le sénateur et madame Choquette, le colonel et madame Rivers, Mlle Borden, Mlle Kerr, etc. La veille, madame Borden, épouse du ministre du Revenu, conviait à une élégante bien que toute intime partie de cartes, Lady Laurier, l'hon. Charles et Mme Hyman, l'hon. Raoul et Mme Dandurand, M. et Mme Armand Lavergne, colonel et Mme Vidal, M. et Mlle Doutre, Mme Bédard, M. Côté, M. Caron, le Dr et Mme Chevrier.

Le même jour, Mlle Chapleau donnait une charmante réception en l'honneur des jeunes Montréalaises en visite à Ottawa.

Chez nous, la conférence que Mlle Milhau, chargée de cours à McGill, a donné à la salle Karn sur les jeunes poètes canadiens, a réuni la fleur de la société montréalaise. Cette fête littéraire était, comme on le sait, offerte par la branche canadienne de l'Alliance Française. De même la conférence de M. Funck Brentano, au Monument National, le 11 avril. Celle-ci donna lieu à un rare déploiement d'élégance.

Parmi les fêtes de charité dernières, citons le " euchre " de l'Assistance Publique et le concert des aveugles de Nazareth, qui ont fourni à la société montréalaise l'occasion de passer deux agréables soirées, tout en faisant acte de bienfaisance.

A propos de concert, ne passons pas sous silence celui que le Conservatoire de Musique du McGill donnait, le 5 avril, dans la belle salle du Royal Victoria. Si au point de vue artistique il n'a rien présenté d'absolument extraordinaire, au point de vue mondain ce fut une des plus élégantes manifestations de la saison.

# Les modes nouvelles

## Chapeaux de printemps

LE voile l'adorable voile que tant nous aimons parce qu'il nous rend l'inappréciable service de constituer tout à la fois une toilette élégante, peu dispendieuse et facile à mettre, revivra encore cet été, mais rajeunie en une étamine de soie très fine, d'une légèreté et d'une élégance incomparable.

On trouvera, mariées dans ce tissu, les qualités du voile, de la mousseline de soie, du lainage, avec je ne sais quoi de plus frais, de plus printanier. Malgré sa légèreté aérienne, ce tissu se prête très bien aux incrustations lourdes en guipure-filet ou Cluny.

### LES COULEURS

Le grisaille, le brun aux reflets dorés, le beige et le blanc, telle seront les nuances favorites de la saison. Les taffetas glacés de nuances combinées feront revivre les tons anciens, des verts passés, des roses éteints, des vieux rouge et vieux bleu. Dans cette dernière teinte surtout, on fait des résurrections adorables. Ces nuances anciennes inspireront aussi le choix des broderies, des galons, des diverses garnitures qui ressortiront sur nos robes de nuances claires et rappelleront les broderies du XVIIIe siècle. Le ruban comète jouera un grand rôle dans la composition de ces broderies; on l'emploie ombré ou uni, et le mélange de ces deux fantaisies produit des effets ravissants ; aux guirlandes de fleurs faites en ruban comète se mélangent également de toutes nuances la frangettes en soie nuancée hautes de quelques lignes qui donnent à l'ensemble de la garniture plus de relief et de grâce.

### MANTEAUX ET MANTES

La vogue si constante des boléros, des jaquettes Louis XV a rendu beaucoup moins utile qu'il ne l'était, le vêtement de sortie. Cette année encore, le carrick aura nos préférences, carrick mi-ajusté derrière, vague devant à moitié recouvert par les manches formant collet ; ces manches le plus souvent découpées en pointe forment fichu

Chapeau "Charlotte" en paille noire ornés de têtes de plume noires. Lien de velours noir sous la passe et guirlande de boutons de roses jaune. Brides de velours

tombant jusqu'au bas du vêtement. La longueur des carrick est moyenne, arrêtée au-dessous des hanches ou tombant aux genoux. Les teintes beige et grisaille en drap ou en lainage seront les plus demandées. Pour dames âgées, on fait le carrick en taffetas ou en soie brochée avec passementerie.

Peu de paletots trois-quarts, mais beaucoup de petits vêtements droits et courts descendant juste au-dessous de la taille ; les jeunes filles adopteront cette forme de préférence aux carricks lourds et engonçants. Grand succès aussi pour les amples vêtements en alpaga, en tussor, en taffetas blanc, beige champagne ou gris enveloppant entièrement la toilette et dont les manches amples et vagues glissent facilement.

Beaucoup de ces vêtements sont imperméabilisés et remplissent ainsi le double rôle de cache-poussière et de manteau de pluie. Ils sont d'une utilité incontestable pour les femmes qui sortent à pied ou en tramway. C'est la seule façon de conserver

Chapeau de paille bleu-foncé orné de choux de velours de même teinte et de plumes de coq bleu-pâle

à une toilette claire toute sa fraîcheur et sa netteté ; plus que jamais, en la chaude saison, nous aurons besoin de leur aide, car plus que jamais nous nous habillons de blanc, d'étoffes légères et fragiles.

### LES CHAPEAUX

On dirait que la mode se plaît aux contrastes. Alors qu'elle préconise l'allongement des jaquettes, elle diminue les chapeaux. On en voit de petits, petits, même pour la rue. Comme entrée de saison en attendant les formes de paille, de crin, de dentelle nous aurons le chapeau de tulle coulissé, ou de mousseline de soie en toutes teintes, surtout en noir.

Ce seront des formes mêmes d'une grâce exquise, gentiment posées sur les cheveux très bouffants aux tempes et garnies de roses minuscules, tantôt en petites touffes, tantôt en couronnes Louis XVI piquées d'une aigrette qui donne un air de charmante crânerie.

### LA COIFFURE

On a bien essayé de faire prédominer la coiffure basse, mais la tentative ne donna pas de résultats concluants. La coiffure basse, en effet, n'est seyante qu'au petit nombre, aux visages très jeunes et de traits réguliers. Les personnes sérieuses ou qui s'efforcent de le paraître, reviennent toutes à la coiffure haute ; au chignon très relevé, aux bandeaux ondulés et élargis au-dessus de l'oreille avec de légère bouclettes postiches sur le front. Sur cet édifice se place le petit chapeau dernier cri qui en est le ravissant complément. Le marquis, la toque, réduits à ces proportions minuscules auront une grande vogue ; pour les dames jeunes ou près de ne plus l'être, la mignonne capote revient en faveur.

Elle était fort délaissée et à tort, car elle coiffe à ravir, et c'est bien la forme la plus seyante aux cheveux qui commencent à se poudrer d'argent jadis, — comme ce jadis nous paraît loin — la capote faisait la démarcation entre la toilette de la jeune fille et celle de la "dame". Le lendemain de son mariage, la nouvelle épouse se coiffait de la capote. Sauf à la campagne, à la mer, elle n'arborait plus jamais le chapeau rond. C'était la caractéristique des femmes comme il faut. Aujourd'hui, les grand'mères se coiffent comme leurs petites filles. Beaucoup ont des cheveux aussi blonds, aussi noirs.

Et c'est peut-être parce que, dans la famille, les âges et les distances sont confondus parce qu'il n'y a plus de cheveux blancs, que le respect s'en va Pourquoi l'enfant, dont la compréhension s'arrête à la superficie des choses, aurait-il plus de déférence pour sa mère que pour sa grande soeur, toutes deux habillées de même, coiffées pareillement.

Pourquoi son culte pieux irait-il à l'aïeule si peu loin de lui, grâce à ses cheveux habilement teints, à son visage sans rides, paré d'une jeunesse et d'une fraîcheur factice ? Il ne raisonne pas, il agit d'instinct.

### DEJEUNERS EN CHAPEAUX

Cette mode, qui nous vient d'Angleterre, est plus pratique qu'élégante. Elle permet aux femmes pressées, de liquider sans rentrer chez elles les courses ou visites de l'après-midi ; mais elle supprime aussi toutes les jolies recherches d'une toilette plus cérémonieuse et la douce flânerie après le café. N'est-on pas un peu connue à l'hôtel, et le train n'a-t-il pas l'air de nous attendre ?

A ce genre de réunion, les hommes portent indifféremment la jaquette ou la redingotte.

Quant aux femmes, elles apparaissent le plus tard possible ; c'est ainsi qu'elles sont toutes, vers une heure moins deux minutes à peu près, en jolie toilette d'après-midi. Elles entrent dans le salon avec manchon, étole et chapeau, tout comme si elles venaient en visite, c'est seulement au moment de passer à table qu'elles abandonnent négligemment leurs fourrures sur une chaise, en conservant leur chapeau, bien entendu.

Dans le très grand monde, on a proscrit pour le déjeuner, l'habitude d'offrir le bras pour passer des salons à la salle à manger.

Beaucoup de bonnes maisons, dans lesquelles on reçoit à merveilles, n'emploient plus les façons

Grand Chapeau de pailles mélangées blanche et écrue. Guirlande de glands et de feuilles vertes. Touffe de roses roses

dont nous parlons et qui deviennent tout à fait inutiles, car les invités ne dépassent jamais le nombre de huit.

La table, merveilleusement décorée de fleurs les plus rares, est blanche entièrement. En dehors de sa parure fleurie, la nappe glacée miroite, les cristaux se nacrent à peine au reflet des pétales ardents et l'argenterie accroche seule la lumière dans les fines ciselures de son métal précieux.

# La prospérité des notres aux Etats-Unis

L'EMIGRATION canadienne-française dans les Etats de l'Est des Etats-Unis remonte à peine à quelques vingt-cinq ans. Les troubles politiques de 1837 avaient bien, il est vrai, jeté un certain nombre de Canadiens sur les bords du Lac Champlain, dans les montagnes du Vermont et le nord de l'Etat de New-York, mais leurs groupes avaient peu de consistance.

L'émigration en masse commença seulement après la guerre civile de 1860. L'industrie prit alors dans les Etats de l'Est un essor prodigieux. Partout l'on se mit à construire des manufactures et les Canadiens vinrent en grand nombre y demander du travail.

Alarmé par cet exode qui menaçait de dépeupler les campagnes, le gouvernement canadien, d'accord avec l'épiscopat, tâcha par tous les moyens possibles d'arrêter le mouvement et de le tourner vers la colonisation à l'intérieur. Ce fut en vain. Le flot de l'émigration renversa tous les obstacles, franchit toutes les digues, et, poussé par une force irrésistible, continua d'envahir les villes et les villages de la Nouvelle-Angleterre.

On s'est appliqué à rechercher les causes d'un mouvement si extraordinaire, et l'on en a assigné plusieurs. L'amour des aventures, inné chez le Canadien, le luxe, l'inconduite, qui forcent à vendre le patrimoine paternel et à chercher un asile à l'étranger, le mac que d'industrie en Canada, l'appât de salaires relativement élevés : tout cela, sans aucun doute, a dû pousser nombre de nationaux à émigrer aux Etats-Unis. Pourtant ces causes n'ont aucune proportion avec les résultats que nous avons sous les yeux. Elles n'expliquent d'une manière satisfaisante ni la position qu'ont acquise les Canadiens émigrés ni surtout la résolution arrêtée chez la plupart d'entre eux de se fixer dans leur nouvelle patrie. Il faut, croyons-nous, regarder plus haut pour comprendre cette migration étrange. La rapidité avec laquelle elle s'est accomplie, la facilité avec laquelle les Canadiens, transplantés sur une terre étrangère, ont immédiatement reformé le moule catholique de la paroisse qui les fit si forts au Canada ; l'énergie qu'ils ont déployée pour bâtir des églises, élever des couvents, se grouper ensemble et s'organiser en congrégations florissantes, soutenues au dedans par tout ce qui peut alimenter la piété chrétienne, défendues contre les influences pernicieuses du dehors par la force de l'association et d'une presse généralement bien dirigée ; tous ces éléments de vie catholique organisés en un quart de siècle, au sein même de la citadelle du vieux puritanisme, semblent indiquer, comme nous l'avons déjà dit, une action aussi bien qu'une mission providentielle dont l'avenir seul nous révèlera l'importance.

* * *

Comme un énorme coin l'Etat du Maine pénètre dans l'extrême-Est du Canada, en défigurant curieusement la carte géographique de notre territoire. C'est là que l'enveloppement progressif, constant du Yankee par le Canadien-français s'est exercé avec le plus de ténacité.

Partout des villes et des cités canadiennes dont Waterville, Lewiston, Biddeford, Fairfield et Auburn forment les principales, se sont créées.

Arrêtons-nous à cette dernière ville, qui se trouve tellement enclavée dans celle de Lewiston qu'elle en est pour bien dire sa jumelle et parlons un peu de ses principaux citoyens.

Elle est desservie par le Rév. Eugène Gauthier, qui prit possession de la cure d'Auburn le 2 octobre 1902. Il est aidé dans sa tâche par M. l'abbé L. E. Z. Huot qui, depuis son arrivée, n'a épargné ni son temps, ni son zèle, ni sa santé pour assister M. le curé et travailler de concert avec lui pour assurer le succès de la paroisse.

**Au nombre des citoyens les plus populaires d'Auburn nommons M. Pierre P. Thibault, échevin du quartier 5, qui est le secrétaire d'Etat des Forestiers Catholiques.**

**M. Thibault est le président de l'Union Musicale** de New Auburn. Cette société fondée en juillet 1902, a pour but de réunir les jeunes gens de New Auburn. Elle leur fait mettre à l'étude des sujets de polémique et, sous forme de discussions parlementaires, elle donne des joutes littéraires. Elle leur offre en outre différents amusements où l'utile est mêlé à l'agréable. Ses premiers officiers furent MM. Alph. Côté, P. P. Thibault et J. A. Reny. Elle compte actuellement soixante membres. M. P. Thibault, comme nous le disons, en est l'énergique et zélé président actuel. Les autres officiers sont MM. Albert Bernard, vice-président ; Hector Lafayette, sec.-archiviste ; Joseph Bernard, sec.-financier ; J. B. Lacroix, trésorier ; Alphonse Côté, directeur musical. MM. J. A. Reny, Ed. Parent, O. Vincent, E. Couillard et J. B. Nadeau en sont les administrateurs.

Groupe de Canadiens bien connus à Lewiston et à Auburn, Maine

| | | |
|---|---|---|
| F. X. Marcotte | A. A. Letourneau | T. Nadeau |
| P. Provost | Le Rev. E. Gauthier | P. P. Thibault |
| P. Dupont | Elie Roy | Alp. Auger |

Le Rév. Eug. Gauthier en est le président honoraire et le Rév. L. E. Z. Huot, le directeur.

Le nom de M. Alphonse Auger est identifié avec New Auburn. Il a vu la jeune ville à ses débuts, s'est associé à ses progrès, à son commerce et à toutes ses industries. Doué d'un rare talent pour les affaires et d'un jugement solide, il a su, par un travail ardent et des épargnes nées du sacrifice, s'amasser l'ample nécessaire pour pourvoir largement à sa nombreuse famille qui fait sa gloire. Universellement connu dans Lewiston et Auburn, il commande le respect et l'estime qui lui sont dus à plus d'un titre.

A Lewiston, nul ne possède la considération et l'estime du public à un plus haut degré que M. E. Roy, l'habile contracteur qui depuis 24 ans fait la gloire de nos Canadiens. Tous se plaisent à reconnaître tant son intégrité dans les affaires que son habileté qui depuis longtemps l'a fait passer maître dans l'art de construire. La confiance que le public a mise en lui fait honneur en même temps à ses talents.

Les nombreux édifices dont s'honore Lewiston et qui parlent en faveur de M. Roy, sont le monastère des Dominicains, le magnifique édifice Peck, les grandes additions faites aux manufactures Bates et Androscoggin, sans parler de la belle église St-Joseph des Canadiens de Biddeford, et grand nombre d'autres. Membre de l'Institut Jacques-Cartier, des Artisans, de l'Union St-Joseph et des Forestiers Catholiques, M. Roy fait honneur à toutes les sociétés autant qu'il est lui-même honoré.

M. F. X. Marcotte est un des citoyens influents de Lewiston. Né à Wotton, P. Q., en 185-, M. Marcotte vint à Lewiston en 1878. Après avoir travaillé ardûment dans les manufactures pendant six ans, il alla augmenter le fruit de ses épargnes à St-Georges de Windsor où il resta dans le commerce pendant quatre ans. Revenu à Lewiston en 1888 il acheta le magasin qu'il occupe aujourd'hui au numéro 132 rue Lincoln où son commerce de meubles et de poêles n'a fait qu'augmenter. Il ouvrit un peu plus tard son établissement du numéro 24 rue Chestnut, où il est entrepreneur de pompes funèbres. L'énergie, l'esprit d'entreprise unis à l'économie ont fait M. Marcotte ce qu'il est aujourd'hui.

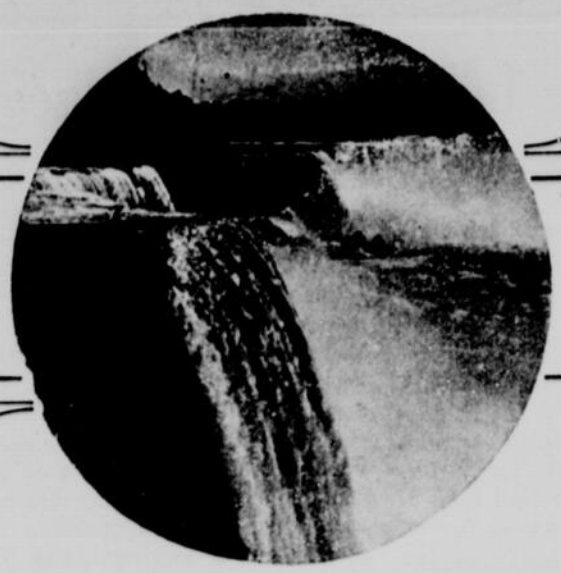
La sympathique figure du Dr Létourneau est familière à tous les gens de Lewiston et d'Auburn. Etabli à Auburn depuis 1892, après avoir pratiqué deux ans à Burlington, Vermont, où il fut médecin de la ville, il sut se faire ici une réputation et une clientèle enviables. Le docteur Létourneau fut pendant douze ans le seul médecin canadien à New Auburn. Gradué de l'Université Victoria de Montréal il sut mettre ses talents à profit en prouvant, dès ses premières années de pratique, qu'il avait acquis l'expérience en même temps que la science. Il fut un des fondateurs de la Cour des Forestiers Catholiques dans l'Etat du Maine et un des bienfaiteurs insignes de la Cour St-Pierre de Lewiston. La société a su lui être reconnaissant en le conservant depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui. La Cour St-Paul de New Auburn lui a fait le même honneur. L'hôpital canadien de Lewiston a toujours joui des lumières de son expérience et pourrait mieux que tout autre dire ce dont il lui est redevable. New Auburn possède en lui un homme de bien et tous s'accordent à proclamer ses mérites.

Bien que n'étant établi à Auburn que depuis bientôt dix ans, M. Pierre Provost n'en est pas moins un de ses citoyens canadiens les plus en vue. Faisant partie de la maison Provost et fils depuis 1885, il en est devenu l'âme dirigeante. Tout le public de Lewiston et d'Auburn connaît la grande maison de commerce qui s'ouvrit sur la rue Lincoln le 7 mai 1877 sous le nom de Chaput et Provost et qui aujourd'hui est une des plus considérables de Lewiston.

M. Provost est membre des Artisans et de l'Institut Jacques-Cartier.

M. Théodore Nadeau, marchand, est établi à Auburn depuis quinze ans. M. Nadeau a fait sa marque dans le public comme homme d'affaires et citoyen éminent. Le commerce de glace qu'il introduisit en 1901 sous le nom de "Lake Auburn Ice" lui a valu de grandes ressources et a rendu de grands services en même temps à ces deux villes.

M. Philippe Dupont est établi depuis dix ans à Auburn où, par son attention assidue aux affaires et sa réputation de citoyen intègre, il a su s'acquérir avec une clientèle considérable, des biens-fonds qui font honneur aux Canadiens et à la ville d'Auburn.



# Le Niagara et l'électricité

DANS le parc Victoria, côté canadien des chutes du Niagara, on met actuellement à exécution trois projets ; lesquels ont pour but de capter une grande partie de la force hydraulique des fameuses catarractes. Le total de la force ainsi recueillie s'élèverait à 415,000 chevaux électriques. De cette énorme quantité d'énergie électrique, la "Ontario Powers Company" développerait 180,000 chevaux ; ce qui est la quantité la plus considérable de force qu'une seule installation ait encore essayé de manipuler à Niagara. C'est un total de 75,000 chevaux plus élevé que celui des deux grandes usines de la "Niagara Falls Company", côté américain des chutes.

Dans le développement de la "Ontario Power Company" on remarque trois particularités tout à fait nouvelles dans la région de Niagara. En cette localité, aucun travail entrepris pour transformer de l'énergie électrique n'a été jusqu'ici plus intéressant que celui fait par cette compagnie.

La "Ontario Power Company" a été la première compagnie incorporée en (1887) pour l'exploitation des forces du Niagara, du côté canadien, mais ce n'est qu'en 1902 qu'elle choisit son site actuel et ses méthodes de développement.

Tranchée de canalisation

Les premiers plans comportaient une prise d'eau dans la rivière Chippewa, d'où un canal à ciel ouvert, devait mener cette eau jusque dans le voisinage des chutes. Mais, à cause des conditions géologiques rencontrées, la construction requise par ce premier projet de canal, fut jugée impraticable ; aussi, actuellement, la prise d'eau a-t-elle lieu dans la rivière Niagara, près des îles Dufferin. Pour arriver à cette fin, on a construit de grandes digues, qui ont mis à sec une vaste surface du lit de la rivière.

Les plans de cette compagnie demandaient la construction d'un bief extérieur et celle d'un bief intérieur en amont des îles susnommées, le point choisi se trouvant à environ un mille au-dessus du vieux rocher de la Table. Du bief intérieur, on a l'intention d'établir trois conduites en acier, qui iront jusqu'au rocher de la Table. L'eau de ces conduites se déversera dans des tuyaux verticaux qui la déverseront dans les turbines sises dans l'usine, laquelle, est au bord de l'eau dans la gorge connue, tout près du pied de la chute "Fer à cheval".

Pour développer les 180,000 chevaux-force dont nous avons parlé, la "Ontario Power Company" distraira de la rivière environ 12,000 pieds cubes d'eau, par seconde, et cela au-dessus de la chute "Fer à cheval" ou chute canadienne.. Cette prise aura lieu à un point sis à l'origine des premiers rapides. En passant du courant principal au bief extérieur, l'eau rencontrera un brise glace ou rideau, destiné à empêcher qu'une grande quantité de la glace qui flotte du lac Erié dans le Niagara supérieur, ne rentre dans le bief de tête. Le brise-glace s'étendra jusqu'à quelques pieds du lit proprement dit de la rivière et on s'attend à ce que le puissant courant qui existe à cet endroit chasse les glaçons de devant la porte du rideau dont nous parlons. La profondeur de l'eau à la prise intérieure sera d'environ 13 pieds. Quant à la surface de l'arrière bief elle est d'environ huit acres, tandis que celle du bief intérieur est d'environ deux acres, ce qui donne une surface de dix acres pour les deux biefs pris sur le lit normal de la rivière. Ce fond a été miné, afin de pouvoir avoir assez d'eau. Pour établir les biefs dont il s'agit, il a été employé une grande quantité de beton, dont on a fait des jetées et des fondations.

Au moment des grandes eaux, le mur de l'arrière bief servira de barrage à l'extérieur. A la partie en aval du bief de tête, les murs sont réunis par une construction "écran" de 320 pieds de longs, et à la partie en aval du bief intérieur, se trouve une construction d'écluses de 120 pieds de long. Où est l'écran, l'eau aura 20 pieds de profondeur aux écluses. S'il arrivait donc que des morceaux de glace ou des débris parvinssent aux écluses du bief intérieur, ils seraient expulsés par un passage de cinq pieds de large, fait dans ce but.

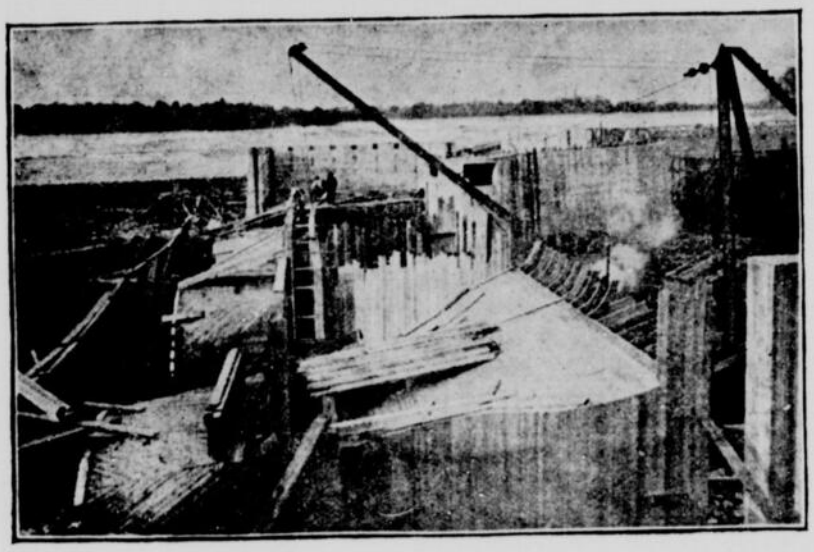
Les trois conduites en acier prendront l'eau aux écluses, et la quantité d'eau sera réglée au moyen de grandes écluses en acier tournant sur des gonds à rouleaux.

Une de ces conduites est déjà placée. Elle est faite en plaques d'acier de 1-2 pouces, et son diamètre intérieur est de 18 pieds. Tous les 4 pieds les plaques sont renforcées par des frettes en acier de 7 pouces, rivées à la partie supérieure.

Afin que la présence de grands tuyaux d'acier ne gâte pas l'effet du paysage du parc, les commissaires du parc Victoria, ont donné des instructions pour que les tuyaux soient mis dans une tranchée de la longueur totale de la conduite, c'est-à-dire de 6,000 pieds. Avant d'être recouverte de terre, cette canalisation a été munie d'un conducteur, qui dispersera le courant électrique qui pourrait l'électriser. En outre la partie supérieure de cette conduite a été recouverte de ciment pour qu'on n'ait pas à redouter les pressions possibles et inégales du sol.

On s'attend à ce que chaque tuyau de 18 pieds fournisse environ 4,000 pieds cubes d'eau par seconde. Cette eau sera reçue par huit autres tuyaux et menée à la station électrique, ce qui fera en tout 24 tuyaux, lesquels partiront du sommet de la falaise à travers des tunnels percés dans les parois du rocher.

Ainsi l'eau se rendra jusqu'à l'usine où l'on captera la force hydraulique. Six des tuyaux en communication avec chaque conduite auront neuf pieds de diamètre, tandis que deux autres auront chacun un diamètre de 30 pouces. Les grands tuyaux alimenteront des séries de générateurs et



Les travaux industriels dans le parc Victoria

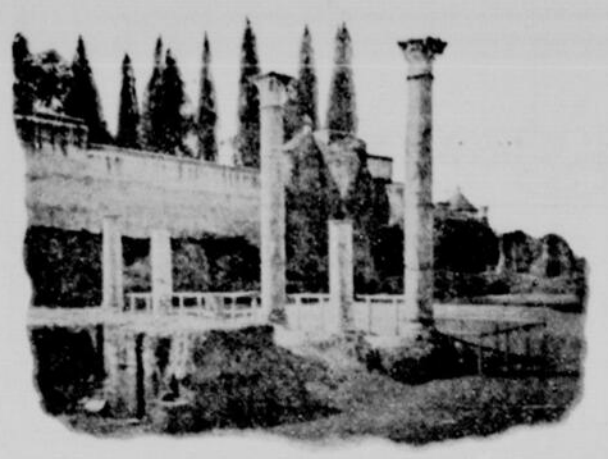
les petits actionneront les roues des excitateurs.

A l'usine productrice de force, les tuyaux de 9 pieds se dédoubleront pour alimenter d'eau les turbines jumelles qui seront employées. Ces turbines feront environ 187 révolutions par minute et seront en communication directe avec des générateurs d'une force de 10,000 chevaux.

Les générateurs donneront un courant à trois phases de 25 cycles et 12,000 volts. Ils seront contrôlés par des appareils installés dans une station transformatrice et distributrice, sise sur la colline à l'arrière du parc Victoria, à 255 pieds au-dessus et à 500 pieds en arrière de l'usine productrice de force. Il a été convenu avec les commissiares du parc, que toute la force devra être employée en dehors des limites du parc ; cependant si on la demande, la moitié de la force produite devra être livrée à des consommateurs canadiens. La "Ontario Power Company" a fait un contrat avec la compagnie "Niagara, Lockport and Ontario Company" par lequel elle s'engage à lui livrer le 1er juillet 1905, 30,000 force de chevaux électrique.

Pour ces droits la Compagnie paye une rente annuelle de $30,000, plus une taxe de $1 par cheval, pour toute force vendue au-dessus de 20,000 et jusqu'à 30,000 chevaux et ainsi de suite, d'après une proportion décroissant en raison inverse de la somme de force servie à l'industrie.

La conduite monstre de la "Ontario Power Company"



# A travers L'Italie — Le Colisée

L'ITALIE, cette terre des rêves, des vieilles légendes et de la grande histoire, semble posséder un attrait magique aux yeux des chrétiens. Tous voudraient la connaître. Hélas! elle est loin de nos rives canadiennes, et seuls les fortunés de ce monde peuvent y égarer un moment leurs pas, parmi les orangers fleuris poussés sous un ciel d'azur, au bord de l'incomparable Méditerranée.

Aussi, croyons-nous faire plaisir à la grande masse de nos lecteurs en publiant ici quelques belles pages illustrées, qui leur donneront l'illusion de vivre un instant sur la terre classique des Latins. Aujourd'hui, c'est le Colisée que nous visiterons ensemble, prenant pour cicerone Mr Jules Gourdault, dont la magistrate plume évoque si bien les moindres recoins de la Ville Eternelle.

La nuit s'est faite tandis que de verbe facile il parle du Colisée. Suivons-le et écoutons:

A mesure que l'astre, sorti des brumes de la mer Tyrrhénienne, verse ses clartés frissonnantes par les moindres recoins du vallon situé entre le Forum et le Caelius, les contours des objets se détachent, et de tous côtés, le paysage revêt des aspects fantastiques. De quelle poésie s'emplit alors ce carrefour, si solitaire et si morne aujourd'hui, qui fut autrefois le bruyant point de jonction des quartiers les plus peuplés de Rome! On croirait, à cette heure silencieuse, voir une scène machinée tout exprès pour mille sortes d'évocations magiques. Et ce n'est pas là une simple illusion. Le passé y reprend corps réellement sous la forme de spectres de pierre aux ossatures gigantesques et bizarres, et le roi de ces nocturnes fantômes, c'est le colosse, haut de 52 mètres sur plus d'un demi-kilomètre de tour, qui emplit le creux de l'étroite dépression, dont il semble même avoir fait fléchir le sol sous son poids.

Nul entassement de blocs, en effet, ne rivalise avec celui-là. Ni la riante Hellade ni la sombre Egypte n'ont enfanté rien d'aussi grandiose que cet amphithéâtre flavien, où s'associent triomphalement deux choses si malaisées à unir, l'harmonie et l'énormité.

La vaste enceinte paraît d'abord ronde; puis, à la mieux regarder, elle se transforme en une ellipse, la plus belle et la mieux réussie qui existe. Elle monte majestueusement vers le ciel en quatre étages, dont le dernier, percé de lucarnes, se termine par une magnifique corniche, tandis que les trois inférieurs sont allégés de quatre-vingts arcades servant de portes. Frappons à l'huis de bois qui se trouve près du Palatin, et prions le custode préposé à la garde du monstre de nous guider, une lampe à la main, jusqu'au sommet de cette montagne de pierre. Quel ovale puissant s'il en fut! Avec quelle sûreté magistrale l'immense courbe est décrite et lancée! Comme elle revient majestueusement sur elle-même, tandis que les rangs de gradins et de galeries se superposent en terrasses concentriques! Souvenez-vous que plus de cent mille spectateurs trouvaient place sur le pourtour de la prodigieuse arène.

Nous voici sur la dernière plate-forme: admirez d'ici comme les colossales murailles circulaires plongent à pic tout au fond du gouffre; puis relevez la tête, et regardez les plans que vous présente l'horizon. Près de vous, et en quelque sorte à portée de la main, vous voyez, d'un côté, le Caelius avec ses couvents enchevêtrés de ruines; de l'autre, le Palatin, à l'aire toute bouleversée par les fouilles; plus loin, à droite, par delà le Tibre, vous apparaissent les reliefs dentelés du mont Janicule; puis derechef, à gauche, Saint-Jean de Latran et les rues désertes qui s'entre-croisent vers cette grande basilique; enfin, tout là-bas, de l'est à l'ouest, le Monte Cavo, le plateau d'Albe la Longue, les plaines du Latium par échappées de vue, de la verdure roussâtre et des collines bleues... le territoire d'Ardée et la mer.

LE COLISEE — Bâti sous Vespasien et Titus, le Colisée fut achevé en 80 après J.-C. Il contenait 100,000 spectateurs et fut inauguré par des jeux où combattirent 5,000 bêtes féroces. Il mesure environ 1000 pieds de circonférence; son grand axe est de 600 pieds et le petit de 480 environ; l'arène mesure 285 sur 170 pieds.

Les amphithéâtres, différents des cirques, servaient particulièrement aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Quintus Scaevola fut le premier Romain qui, à l'occasion de son édilité curule, produisit des lions dans l'arène. Après lui, Sylla, devenu dictateur, montra aux Quirites cent lions à crinière, et Pompée leur donna des jeux où furent tués cinq cents de ces animaux. De même, ce fut Decius Brutus qui, en l'honneur des funérailles de son père, fit combattre sur le Marché aux Boeufs les trois premiers couples de gladiateurs. On était en l'an 261 avant Jésus-Christ. Un demi-siècle plus tard, Aemilius Lépide, dans une occurrence semblable, rassembla vingt-deux couples sur le terrain: trois jours durant, le peuple ne quitta pas le Forum.

Rome possédait déjà une douzaine au moins de ces amphithéâtres, — seulement ils étaient tous en bois, — lorsque Vespasien commença de construire, à l'est du Forum, l'enceinte gigantesque que les deux autres empereurs flaviens, Titus et Domitien, terminèrent. Les juifs, dispersés après le sac de Jérusalem, y travaillèrent par milliers, comme leurs pères, les Ibris ou "Beni-Israël" (fils d'Israël), avaient, sous les Pharaons Ramessides, travaillé aux fameuses pyramides d'Egypte. Et, avant même que le Colisée ne fût achevé, Titus l'inaugura par des fêtes qui durèrent cent jours pleins et où périrent, dit-on, cinq mille bêtes et dix mille captifs: baptême bien digne de ce monument de meurtre destiné à voir tant de rouges mêlées, et où les victimes, avant de mourir, devaient encore saluer leur bourreau: "Ave, Caesar! morituri te salutant!"

* * *

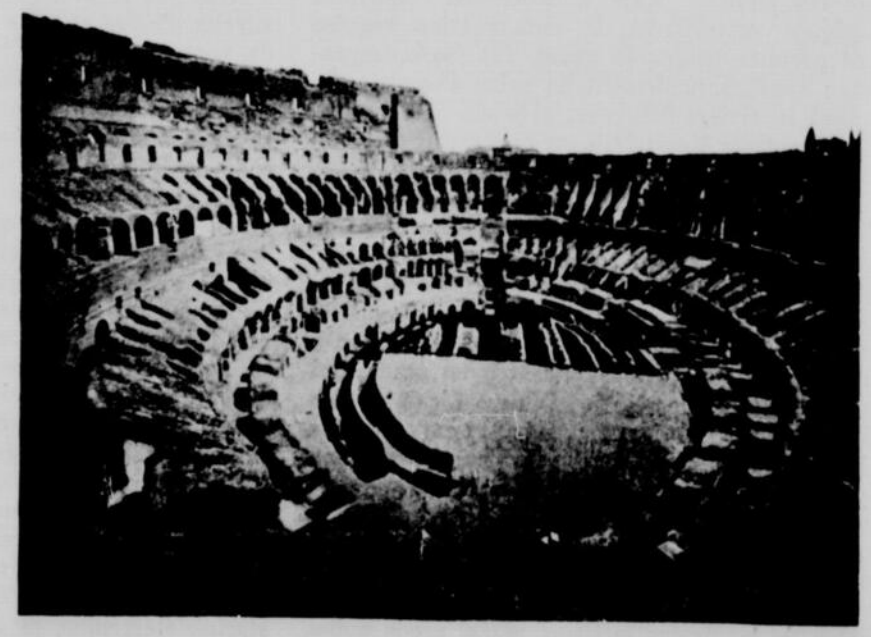
La galerie supérieure du Colisée, posée sous Domitien seulement fut détruite une première fois dès le commencement du IIIe siècle; mais les deux successeurs de Macrin, Hélagabal et Alexandre Sévère (217-235), réparèrent l'injure subie par le monstre, de sorte que l'Arabe Philippe, à quelque temps de là, put y fêter magnifiquement le millième anniversaire de la fondation de Rome. Jusqu'à l'année 523, on donna dans le Colisée des combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Il est très probable qu'au VIIIe siècle il était encore à peu près intact, et que Charlemagne, lorsqu'il vint à Rome, put le voir dans toute sa splendeur.

On pense que ce fut Robert Guiscard qui commença de mutiler ses flancs gigantesques. Plus tart (1381) un tremblement de terre amena l'écroulement d'une partie de sa masse. Nous savons qu'il a été entre-temps le théâtre d'un combat de taureaux où avaient péri dix-huit matadors, et auquel les dames de Rome avaient assisté sous le costume des matrones antiques. Nous savons aussi que, dans les querelles féodales, il servit de donjon aux Frangipani, aux Anibaldi et autres barons. Puis, quand les chevaliers en sortirent, les malandrins y entrèrent à leur tour, et l'amphithéâtre des Flaviens ne fut plus qu'un repaire de voleurs.

Ce furent les frères de la Chapelle Sainte qui le purgèrent de cette gent malfaisante; en récompense de ce service, la confrérie, dont on voit encore aujourd'hui l'écusson, — une image du Christ entre deux flambeaux, — sur une des arcades inférieures, reçut de la municipalité la jouissance d'un tiers du monument. Elle y installa un hôpital. Le pis, je l'ai déjà dit, ce furent les rapts de pierres dont le vieil édifice fut victime au profit de constructions nouvelles. Plusieurs des plus beaux palais de Rome lui ont pris littéralement leur substance, sont faits de sa chair et de ses os. On arracha jusqu'aux crampons de fer qui maintenaient les blocs de travertin dont était composée l'ossature maîtresse du géant. Cette exploitation systématique autant que sacrilège dura des centaines d'années; au siècle dernier seulement, le pape Benoît XIV y mit fin.

A cette époque, et depuis longtemps, l'intérieur même du Colisée était devenu un théâtre: on y jouait le mystère de la Passion; témoin cette vue de Jérusalem qui y est encore peinte. Il paraît aussi que des nonnes et des repenties s'y étaient fait "emmurer". Benoît XIV, lui, le transforma en un véritable chemin de la Croix avec ses stations échelonnées, et chaque vendredi, du haut d'une chaire, un capucin fit un sermon à la foule. Ce n'est que depuis 1874 que les processions et prédications ont cessé dans l'arène païenne, désormais dépouillée de son calvaire et de ses stations.

La période de restauration de l'édifice date de Napoléon 1er et de Pie VII. Depuis lors quelques grands contreforts, ainsi que des pilastres et des voûtes, ont été tour à tour reconstruits. Le sol lui-même a été déblayé à plusieurs reprises, et les substructions inférieures ont vu le jour. Par malheur, l'eau qui y afflue et la difficulté de l'épuiser font toujours craindre un nouveau comblement, à moins que le déchaussement des murailles ne refasse tout bonnement de la vaste enceinte ce qu'elle a été avant les Flaviens, c'est-à-dire un lac, — l'étang néronien.

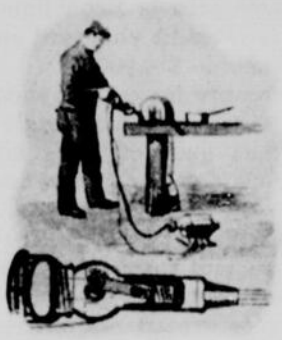


L'intérieur du Colisée montrant l'amphithéâtre où prenaient place plus de 100,000 spectateurs.

# Notes scientifiques

Les électriciens ne chôment pas. Ils viennent récemment de combiner le plus enragé marteau qui se puisse imaginer. On avait déjà dans l'arsenal mécanique les marteaux pneumatiques, c'est-à dire à air comprimé, qui frappent des centaines de coups par minute, pour river, mater et buriner. Mais, ils exigent, naturellement, des installations spéciales pour la compression de l'air et pour l'emmagasinement de l'air comprimé.

Le marteau électrique, empruntant son mouvement à un circuit d'éclairage électrique quelconque, est beaucoup plus simple.



Marteau électrique

Ainsi que le montre notre dessin, il est actionné par un petit moteur électrique que l'on place n'importe où par terre, auprès de l'établi: deux fils le relient à la distribution générale de courant: "spiritus flat ubi vult".

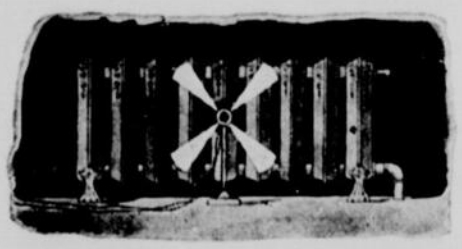
Le moteur transmet, par un arbre flexible, le mouvement à un arbre coudé, lequel, par l'intermédiaire d'une bielle, actionne le marteau. Des ressorts élastiques ramènent le burin en arrière et réduisent au minimum les vibrations: un petit volant extérieur, protégé par une enveloppe, régularise le mouvement de la bielle.

Finalement, on a un appareil très maniable, fort docile, et qui permet de marteler avec une activité prodigieuse. Nos anciens disaient qu'il ne fait pas bon d'être entre l'enclume et le marteau: s'ils avaient connu le marteau électrique, qu'eussent-ils dit ?

### RADIATEUR DE CHALEUR ET VENTILATEUR

Dans notre Canada, où le climat est parfois rigoureux, il existe un grand nombre d'appartements dont les radiateurs de chauffage sont ou trop petits ou mal chargés d'une vapeur à la pression trop basse. Ces appartements sont mal chauffés.

Aussi, n'hésitons-nous pas à signaler l'ingénieux procédé suivant, que nous empruntons à "Electric City". Il montre comment, sans multiplier la chaleur d'un radiateur, on en peut tirer un plus grand bien, en la dispersant convenablement dans le local à chauffer: Si donc, le locataire, propriétaire d'un radiateur peu actif, dispose de l'énergie d'une station électrique centrale, rien n'est, paraît-il, plus facile que de donner plus de chaleur aux différentes parties de l'appartement. Pour cela, on prend le ventilateur-éventail, qui donne de la fraîcheur pendant l'été, et on le place de façon à ce qu'il puisse ventiler une grande partie de la surface du radiateur. Alors, on fait tourner l'éventail à petite vitesse ou à grande vitesse, et bientôt la chambre froide sera intégralement chauffée. Pour expliquer



Ventilateur et radiateur

ce résultat apparemment paradoxal, qu'il suffise de dire que la vapeur à basse pression fournit beaucoup moins de chaleur latente que la vapeur à haute pression. Conséquemment, elle chauffe si peu le radiateur que seul un petit courant d'air chaud s'élève autour des tuyaux, la condensation se faisant très lentement. Or, lorsque l'éventail est en opération, il se produit un courant d'air forcé contre la paroi du radiateur, et ce courant d'air disperse la chaleur dans l'appartement, chaleur qui provient du métal du radiateur. Mais alors, celui-ci se refroidit, et favorise une plus grande condensation de vapeur à l'intérieur de ses tuyaux. Et, c'est ainsi que la chaleur, enlevée de force au radiateur paresseux, est maintenue en circulation dans l'atmosphère ambiante. De la sorte, un appartement froid est converti en appartement chaud, et cela, au coût insignifiant d'un peu d'énergie électrique.

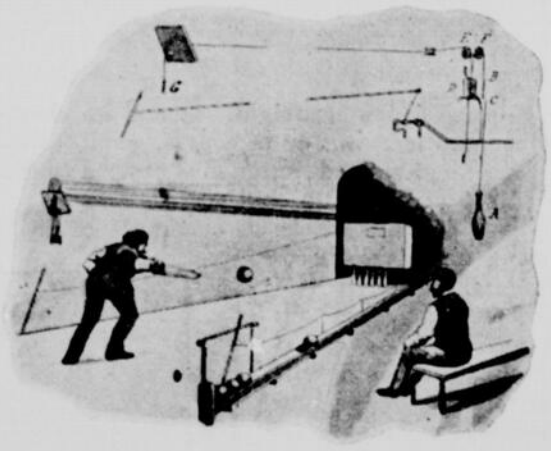
### LE JEU DE QUILLE ET LA MECANIQUE

Bien qu'un peu démodé, le jeu de quilles a conservé ses adeptes: il a même repris une certaine allure à notre époque de sports et de jeux sportifs. La preuve en est qu'à Montréal d'aucuns de nos clubs chic ont fait bâtir de riches et luxueux locaux, où on se délasse des labeurs du jour, le soir venu, en abattant des quilles.

Même, ce passe-temps revient assez cher; car il faut payer de jeunes employés chargés de remettre en place les quilles abattues. Généralement, la boule est lancée d'une main sûre; la quille est culbutée et reste lamentablement par terre, ce qui apporte une gêne dans la continuation du jeu.

Or, un inventeur allemand, grand snob du jeu de quilles, a combiné un dispositif mécanique pour remédier à ces divers inconvénients. Ainsi que le montre notre dessin, lorsqu'une quille est touchée, au lieu de tomber sur le sol, elle s'élève dans les airs. Puis, lorsque la partie est terminée, d'un coup de levier les joueurs remettent sur pied toutes les quilles et font revenir toutes les boules.

De plus, quand une quille est touchée et s'élève en l'air, une petite quille qui lui correspond s'élève sur une sorte de tableau indicateur placé à côté des joueurs et marque le coup: il n'y a pas de discussion



Les quilles et la mécanique

possible. C'est une variante, toutes choses égales d'ailleurs, des tableaux indicateurs que l'on voit à côté du tireur dans les cibles électriques, et dans lesquels une petite silhouette de bonhomme enregistre les coups reçus par son homologue servant de cible à l'extrémité du stand.

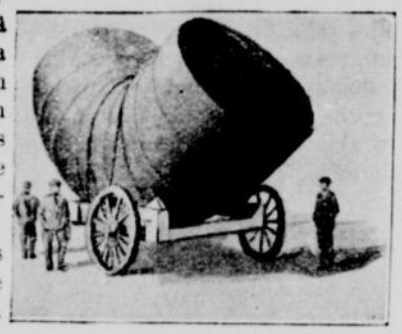
Le mécanisme est indiqué par notre croquis. La grosse quille A sur laquelle on jette la boule est suspendue par un fil B muni d'un cône C. Un contrepoids D suspendu aux fils qui passent sur les poulies E et F repose sur le bord de ce cône, de telle sorte que lorsque la quille A, touchée par une boule est déplacée de la verticale, elle entraîne le cône et déclenche le contre-poids, lequel, en descendant, fait remonter simultanément la grosse quille A et la petite quille G.

Quant au retour des boules, il a lieu grâce à un plan incliné à bascule, que l'on manoeuvre à distance à l'aide d'un levier et qui rejette les boules dans un couloir latéral en pente vers les joueurs.

### LA HOUILLE BLANCHE

Dans les pays industriels, on organise actuellement la précieuse ressource de force motrice de la "houille blanche", c'est-à-dire des chutes d'eau. Les ingénieurs de tous les pays rivalisent d'ingéniosité et d'audace dans cette utilisation, et les ingénieurs français s'y distinguent. Déjà plus de 500,000 chevaux de force fournis par des chutes d'eau sont utilisés en France, et ce n'est que le début. Un des problèmes qui se posent à la sagacité des ingénieurs, c'est de constituer les conduites d'eau "forcées", à haute pression de 20 à 300 pieds d'eau et même davantage, qui n'éclatent pas comme de gigantesques chaudières. On les fait en fonte, en acier, ou en ciment armé: on leur ménage des soupapes de sûreté, on les renforce par des frettes: c'est tout un art.

Notre dessin montre le coude d'une conduite d'eau de ce genre de 10 pieds de diamètre, en acier rivé, établie par MM. J. Joya, constructeurs à Grenoble. On peut s'imaginer quel fougueux torrent de force motrice, quels escadrons de chevaux-hydrauliques se meut dans un tuyau de ce genre: un homme qui y tomberait serait avalé comme un fétu de paille. C'est aux Etats-Unis, pour le moment, que les progrès les plus étonnants ont été réalisés avec la transmission électrique de la puissance fournie par les chutes d'eau: des centaines de mille chevaux de force y transmettent l'énergie mécanique à une distance totale de 2,000 milles, sous un voltage qui varie entre 10,000 à 50,000 volts. La distance maximum de transmission est de 300 milles sur la ligne de Colgate à San-Francisco.



Un tuyau monstre

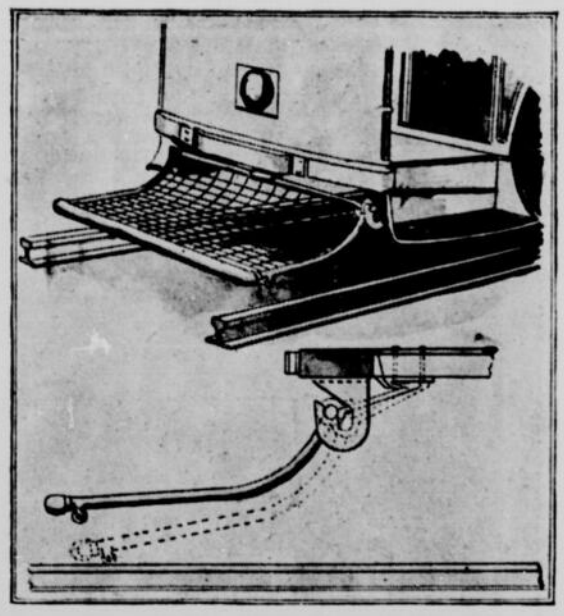
Quand au plus grand diamètre de conduite que l'on connaisse maintenant, c'est celui de 18 pieds, donné à la conduite d'une nouvelle Compagnie qui exploite les forces motrices du Niagara.

### NOUVEAU FILET PROTECTEUR

Dans nos grandes villes, les accidents de tramways sont devenus si fréquents, depuis quelques années, qu'il nous semble juste de donner une grande publicité à tout moyen destiné à les prévenir. C'est ce qui nous engage à reproduire ici le modèle d'un nouveau et simple filet protecteur, que nous allons, dans ses détails, expliquer à nos lecteurs.

Ce filet, inventé par un de nos voisins des Etats-Unis, se réclame de certaines particularités qui plaident en sa faveur. Entre autres avantages, il possède celui de pouvoir être très vivement adapté à l'un ou à l'autre extrémité du tramway, selon les besoins; quand, par exemple, le véhicule rebrousse chemin. La barre d'attache du filet protecteur pont nous parlons repose sur deux crochets spéciaux à double crans. Dans sa position de repos, le filet est assez élevé au-dessus des rails; mais, si un obstacle: personne, animal ou objet, vient à le heurter, immédiatement le filet tombe de l'avant sur les rails, tandis que la barre arrière prend place dans le second cran du crochet.

Alors, la personne frappée tombe dans le filet et est hors de danger, puisque le conducteur a tout le



Nouveau filet protecteur sur roulettes

temps d'arrêter le véhicule; surtout, étant donné que l'avant du filet protecteur porte des roulettes, lesquelles, tombant sur les rails, facilitent son glissement sur la voie.

Notre gravure explique très clairement ce dispositif, qui n'est pas sans offrir de réels avantages, dont on profitera, nous l'espérons.

# Les Chevaux de Race

TOUTE l'histoire nous apprend que le cheval, serviteur de l'homme, a dû servir son tyran jusque dans ses plaisirs. Aux jeux olympiques de la Grèce, dans les arènes de l'ancienne Rome, dans les tournois du moyen-âge, dans les courses de taureaux en Espagne, sur les champs de course, dans les cirques et ailleurs encore, nous voyons le cheval jouer le rôle d'acteur. Il y a depuis quelque temps une tendance à ne plus regarder le sport seulement comme un jeu, mais aussi à le faire servir à des fins plus pratiques. Les courses surtout, au trot ou à longue distance, ont exercé une influence favorable sur l'élevage des chevaux légers et résistants.

* * *

Les courses sous leur forme actuelle ont été inventées en Angleterre, où nous les trouvons déjà au moyen-âge, le plus souvent avec des obstacles conformément au steeple-chase actuel (courses au clocher). On se dirigeait vers un certain but le long d'un chemin déterminé, où il fallait surmonter tous les obstacles qui se rencontraient. Le prix consistait généralement en une cloche de bois ornée de fleurs; plus tard ce fut une cloche en argent.

Les courses ayant été organisées légalement sous le règne de Jacques 1er, ce prince est regardé comme le créateur de ce sport.

Les courses n'acquirent cependant leur plein développement que sous Charles II, qui importa des juments arabes appelées juments royales. On importa en même temps des étalons d'Orient, et il en résulta le pur-sang anglais, avec lequel commence véritablement l'histoire des courses (vers 1700). Un des chevaux de course les plus célèbres était ECLIPSE, descendant en droite ligne mâle de l'étal n chabintu acheté par le marchand Darley, dans les environs d'Alep, et qui avait aussi par sa mère du sang oriental dans les veines. Eclipse, né en 1764, était de couleur grise, haut et long. L'histoire nous raconte qu'il n'a jamais été vaincu, et n'a jamais eu besoin de l'éperon ni du fouet.

Il existe plusieurs sortes de courses pour lesquelles il y a des règlements déterminés, et dont nous allons nommer les principales.

Un match est une simple course entre deux chevaux, ou il s'engage parfois de fortes sommes ; c'est ainsi qu'en 1799 HAMBLETONIAN et DIAMOND coururent pour une somme de 3,000 guinées (1 guinée: $5.00 environ) à Newmarket.

Un sweepstake est une course à laquelle plusieurs peuvent prendre part et où le prix est formé par les enjeux.

La King's ou Queen'splate est un prix donné par le roi ou la reine, consistant autrefois en un objet d'art, plus tard en une bourse contenant 100 guinées.

Le Derby est une course entre étalons de trois ans, également à Epsom, tandis que le Saint-Léger est un prix pour tous les chevaux âgés de trois ans, qui se rencontrent sur la piste de Doncaster.

Un handicap est couru par différents participants, mais le poids que portent les chevaux varie d'après la manière dont ils se sont comportés dans d'autres courses. Si le handicapeur, c'est-à-dire celui qui répartit les charges, s'y prend bien, les chances de tous les chevaux doivent être égales, ce qui veut dire qu'en théorie tous arriveraient au but en même temps. Le cheval sur lequel la main du handicapeur pèse le plus lourdement, porte le topweight, celui qui est le moins chargé porte le featherweight. Quand les charges sont connues le matin de la course, celui qui n'en est pas content peut se retirer sans payer d'amende. Les enjeux peuvent être confisqués.

M. Cyrille Laurin, le principal eleveur de chevaux "pur sang" au Canada.

Le pari est inséparable du champ de course, et souvent une cause d'escroquerie. Il arrive fréquemment que ceux qui ont parié sur un cheval emploient tous les moyens pour rendre inoffensif un concurrent redoutable. Le récit suivant est caractéristique :

Le duc de Queensbury, excellent cavalier lui-même, reçut de son jockey, qui devait faire courir le même jour un de ses chevaux, la nouvelle qu'il avait reçu une offre d'argent considérable de gens qui avaient parié sur un autre cheval, s'il voulait retenir son trotteur et se laisser battre.

Acceptez l'argent, lui dit le duc, et venez demain avec le cheval sur la piste. C'est ce que fit le jockey, et peu avant le signal du départ, le duc dit tout à coup: "Il fait si beau aujourd'hui, que je veux monter moi-même mon cheval." Il se défit de son manteau et se montra en un costume de jockey, qui était caché sous ses autres habits. Il remporta la victoire, et fut ainsi la cause de la perte de nombreux paris téméraires, tandis que les trompeurs étaient eux-mêmes victimes de leur supercherie.

On paie quelquefois des sommes énormes pour de bons chevaux de course, ce qui ne doit pas étonner, puisqu'un cheval peut gagner des centaines de mille dollars, et même des millions. C'est ainsi qu'au mois de mars 1900, le célèbre coureur âgé de quatre ans, FLYING FOX, qui avait gagné le Derby l'année précédente, fut acheté pour $200,000, dans une vente publique des chevaux du duc de Westminster, par l'éleveur de pur-sang Edmond Blanc. C'était le plus haut prix qu'on eût donné jusqu'alors pour un cheval. A l'âge de deux ans, cet étalon avait couru trois fois et remporté deux fois le prix; à trois ans, six fois, toujours vainqueurs, sur des distances de 1,000 à 3,000 verges. Il a rapporté dans ces onze courses plus de $200,000 à son propriétaire. Pour son demi-frère, FRONTIER, le gouvernement français a payé $30,000. FLYING FOX fut mis, en France, à la disposition des éleveurs à raison de $2,000 par jument. Le même duc de Westminster vendit en 1889, à prix réduit, pour la bagatelle de $24,000, un étalon, ORMONDE, grand-père de FLYING FOX, qui avait un défaut d'haleine. Acheté pour la République Argentine, ce cheval se revendit plus tard en Amérique pour la somme de $84,000.

Cela prouve qu'on s'occupe des courses et de l'élevage des pur-sang autre part qu'en Angleterre, en France surtout, quoi qu'il n'y ait guère de pays en Europe qui y soit resté indifférent.

Aux Etats-Unis, c'est dans l'Etat du Kentucky que se trouvent les plus beaux haras. La région du "blue grass", entourée de montagnes qui abritent les plus experts des contrebandiers et les alambics clandestins les plus perfectionnés, est réputée la meilleure.

Les éleveurs trouvent là un climat propice à l'élevage et un paturage unique. Le dressage des chevaux y est confié généralement à d'anciens cowboys aguerris au Texas, le pays des "bronchos" par excellence.

Au Canada, quelques importations heureuses ont acclimaté les races porcheronnes, très résistantes au froid et d'une force peu commune.

Les chevaux de courses ont trouvé aussi des éleveurs habiles qui, se basant sur l'expérience et la façon de faire de leurs confrères du Kentucky, ont développé un type à peu près identique à ceux que l'on voit si souvent gagner les courses sur les principaux hippodromes américains.

Vue de la cour de la ferme de M. Laurin à la Petite Côte, près de Montreal

A la Petite-Côte, près de Montréal, M. Cyrille Laurin a créé de toutes pièces une écurie de réputation presqu'universelle.

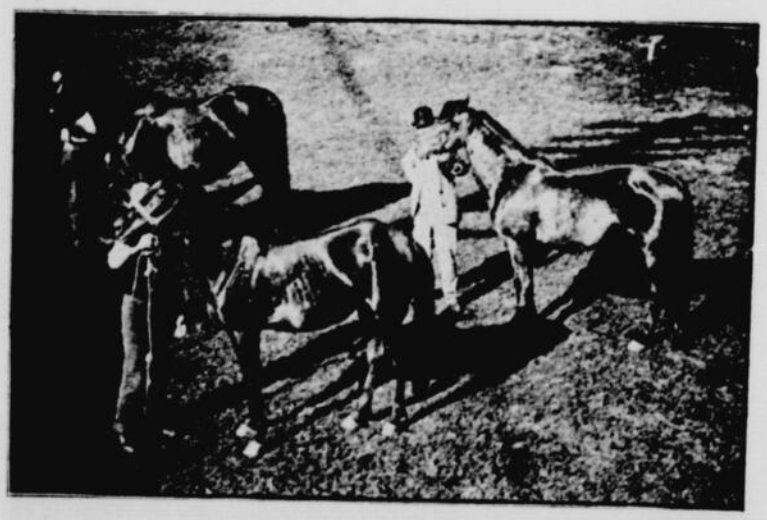
Notre compatriote a vu souvent ses efforts et sa persévérance récompensés. Le record de son fameux cheval Gazette, courant le mille anglais au trot en 2.07½ (Arion, le champion actuel du monde, qui s'est vendu $125,000, est à 2.07¾) lui a valu les félicitations de toute la presse hippique.

L'écurie de M. Laurin contient de nombreux spécimens de race qui promettent beaucoup, si l'on tient compte de leurs "performances" remarquables.

Nos photographies donnent une excellente idée de la ferme d'élevage de M. Laurin; ferme qui très certainement mérite d'être vue.

Il y a actuellement dans les écuries de cet établissement 42 juments de race dont les records du mille varient de 2.13¼ à 2.25¼.

Il est presque futile d'ajouter que "l'oeil du maître" surveille toute cette installation hippique unique au Canada.



Victalla par Phallas 2.23¾ Abbreviator 2.25¼ Naughty Clara 2.20¼

Quelques uns des types de chevaux élevés par M. Laurin

# EVANGÉLINE

PAR H. W. LONGFELLOW

U vois ici la forêt des vieux âges. Sous leur barbe de mousse, de vert tout vêtus, et dans l'ombre du soir, ne se laisse plus reconnaître, pins et cignes au lent murmure sont là comme les Druides d'autrefois aux discours prophétiques et sombres, comme les blancs ménestrels, dont la longue toison couvre la poitrine.

L'Océan prochain, de sa voix caverneuse, parle plus retentissant encore, du fond de ses trous, de ses roches; et sa chanson désespérée répond aux lamentations des bois.

Voici la forêt d'autrefois; mais les coeurs, où sont-ils, qui, sous sa voûte bondissaient tels que le chevreuil terrifié par les accents du chasseur, dans les taillis? Ce village au toit de chaume, abri des fermiers d'Acadie, qu'est-il devenu? Vies humaines qui glissaient, ainsi que les rivières dont s'arrose la campagne, que la terre assombrit de ses ombres, mais où le ciel réfléchit une image. Il ne reste que ruine de ces fermes riantes; à jamais disparus les fermiers. La poussière et les feuilles ne sont pas autrement dispersées, quand l'octobre aux vents terribles les saisit, les emporte haut dans son tourbillon, et puis en asperge l'Océan. La tradition seule nous parle encore du beau village de Grand-Pré.

Vous dont la foi réside dans la tendresse résignée, à la patiente espérance, vous qui sentez le charme et la puissance d'un dévouement de femme, prêtez l'oreille à la légende douloureuse que se chantent les pins dans la forêt; écoutez une histoire d'amour dans l'Acadie, asile de bonheur.

Il existait dans une fertile vallée du pays acadien, sur les bords du bassin de Minas, le petit village de Grand-Pré, lointain, paisible, écarté. Le village avait tiré ce nom de vastes prairies s'étendant vers l'Est, et qui fournissaient la pâture à d'innombrables troupeaux. Des digues élevées par la main des hommes au prix du labeur sans trêve, tenaient en respect les tumultueuses vagues; mais, à des époques régulières, les barrières s'ouvraient, et la mer, bienvenue, cette fois s'épanchait librement sur les prairies.

Des champs de lin au Sud et à l'Ouest, ainsi que des vergers et d'autres champs de blé sans nulle clôture, couvraient l'étendue de la plaine; tandis qu'au loin, vers le Nord, s'élevait le Blomidon avec les forêts séculaires. Tout en haut, sur les montagnes, les brumes marines ont dressé leurs tentes; et sans jamais, au reste, descendre de leur poste, les brouillards issus de la vaste Atlantique plongeaient sur la vallée prospère. C'est là, qu'au sein de métairies, se montrait l'acadien village. Les maisons étaient solidement bâties; le chêne et le châtaignier en formaient la charpente, selon la mode des paysans de Normandie dans leurs constructions, du temps où régnaient les Henris.

Les toits à lucarnes étaient de chaume, tandis que l'entrée principale était abritée et défendue contre le soleil par des pignons dont l'ombre dépassait le soubassement des maisons.

L'été, dans le calme du soir, quand le soleil couchant éclairait de sa dernière flamme les rues du village, dorant les girouettes sur les toits, c'est que femmes mariées et jeunes filles, en bonnets d'une blancheur de neige, et dans leurs jupes rouge, bleue et verte, étaient assises; et les quenouilles filaient le lin, jaune comme l'or, attendu par les métiers jaseurs qui mêlaient, à l'intérieur, le bruit de leurs navettes à la chanson des voix virginales et au grondement des rouets.

On voyait alors, descendant la rue avec solennité, le curé de la paroisse, et les enfants suspendre leurs jeux pour venir baiser la main qu'il étendait en signe de bénédiction sur leurs têtes. Il passait parmi eux, vénérable, accueilli dans sa marche lente par d'affectueuses paroles de bienvenue des femmes et des jeunes filles, touts debout à son approche.

C'est l'heure où les travailleurs des champs regagnaient la maison; le soleil plongeait, plein de sérérité, dans sa retraite, et c'était le tour du crépuscule. Alors tombait du beffroi l'appel de deux angelus. Pareils à des nuages d'encens s'élevant vers le ciel, la bleuâtre fumée de cent foyers, demeure de coeurs paisibles et contents, montait en pâles colonnes sur les toits du village. Dans l'amour, dans l'amour de Dieu et de l'Humanité, ainsi vivaient ces paysans de la simple Acadie. La peur, outil de règne des tyrans, et l'envie, tare des républiques, étaient également inconnues de ces gens, dont la porte ignorait aussi les verrous et la fenêtre les barreaux. Ainsi que le coeur des maîtres était ouvert le seuil des logis, de sorte qu'ici la richesse n'avait rien et la pauvreté était entourée d'abondance.

Plus près du bassin de Minas, et pour ainsi dire en dehors du village, étaient les beaux arpents de Bénédict Bellefontaine, le plus riche fermier de Grand-Pré, qui vivait sur son bien, ayant auprès de lui, pour gouverner la maison, sa fille, l'aimable Evangéline, dont était fière la contrée. A soixante-dix ans, l'homme était robuste et imposant de stature, cordial et respirant la santé, vrai chêne couvert de neige étincelante; ses cheveux étaient aussi blancs que l'une, et sa joue brune comme la feuille de l'autre. Quant à cette vierge de dix-sept ans, la voir était une fête des yeux, son oeil noir rappelait la cerise qui croît sur l'épine au bord du chemin; mais sous l'ombre noir aussi de ses tresses, quelle douceur dans l'éclat de ces yeux noirs! Son souffle égalait en douceur celui des tendres génisses paissant dans les pâturages. A l'époque brûlante des moissons, quand elle portait aux travailleurs des bouteilles d'ale domestique, pour les rafraîchir, à midi, en vérité, cette vierge était charmante.

Mais plus belle encore, Evangéline, les matins de dimanche, alors que la cloche, de sa tourelle, aspergeait l'air de notes pieuses, tandis que le prêtre, avec l'hysope, aspergeait l'assistance et répandait les bénédictions sur elle. A ce moment, Evangéline descendait la longue rue, le missel à la main et le rosaire; vêtue du bonnet normand, de la jupe bleue ,avec ces boucles d'oreilles, au temps jadis apportées de France, et depuis lors, suivant le cours de nombreuses générations, transmises de la mère à l'enfant, comme un meuble de famille. Mais, quand, après la confusion, elle regagnait sa demeure avec la sérénité de la bénédiction divine dans son âme, alors une lumière céleste, une beauté plus idéale encore entourait son être et resplendissait sur son visage. Quand elle était passée, on eût dit la fin d'une musique délicieuse.

Sur le flanc d'une colline commandant la mer, s'élevait la maison du fermier, fortement construite en solives de chêne; près de la porte croîssait un sycomore plein d'ombrage, autour duquel s'enlaçait un chèvrefeuille. Sous le porche, grossièrement taillé, étaient des sièges; un sentier conduisait à travers le riche verger et s'allait perdre dans les prairies. Le sycomore abritait des ruches que surplombait un auvent — placé au-dessus d'un tronc pour les pauvres, ou de la sainte image de Marie, — tel que les voyageurs en trouvent le long des routes dans les pays lointains. Le puits avec son seau moussu retenu par une attache de fer, était plus loin, en descendant, sur le penchant de la colline, et près du puits les chevaux avaient leur auge.

Du côté du Nord, protégeant la maison contre les orages, étaient les granges et la basse-cour. C'est là qu'on voyait les chariotrs aux larges roues, les charrues du vieux temps et les herses encore.



Là se voyait aussi l'enclos pour les moutons; aux mêmes lieux enfin, se pavanait l'important dindon, parmi son sérail emplumé; tandis que, de la même note qui, dans les âges lointains fit tressaillir Pierre à l'heure de son repentir, le coq chantait.

Comparables elles seules à un village, les granges regorgeaient de foin. Un toit de chaume, dépassant de beaucoup le pigeon, recouvrait chacune d'elles; et sous l'abri des gouttières, un escalier menait au grenier à blé, plein de senteurs. Le colombier, avec ses hôtes tout d'innocence et de douceur, au perpétuel roucoulement d'amour, était aussi dans ces parages; cependant que plus haut, tout en haut, au caprice des vents qui changent, les girouettes tapageuses et sans nombre annonçaient avec fracas les changements.

Ainsi vivait, sur son joyeux domaine, en paix avec le ciel et avec la terre, le fermier de Grand-Pré. La maison était dirigée par Evangéline. Plus d'un jeune homme, tandis qu'il s'agenouillait dans l'église, son livre de messe ouvert devant les yeux, la contemplait de tous ses regards, comme l'objet de son culte le plus dévot. On enviait le bonheur de celui qui pouvait seulement toucher sa main ou le bord de sa robe.

Secondé par l'obscurité, plus d'un prétendant vint jusqu'à sa porte, et quand, ayant frappé, il entendait le son du pas d'Evangéline, le malheureux se demandait qui battait le plus fort: son propre coeur ou le fer du marteau. Mais c'est à la joyeuse fête du saint patron du village que ces amoureux, devenus plus hardis, profitaient de la danse pour presser la main de la jeune fille et glisser dans son oreille de vifs propos d'amour, qu'on eût dit faire partie d'une musique. Cependant, parmi tous ces visiteurs, seul, le jeune Gabriel était le bienvenu, Gabriel Lajeunesse, fils de Basile, le forgeron, un des hommes principaux du village et considéré de tous. On sait que l'industrie du forgeron, depuis l'origine des temps, fut à travers tous les siècles et chez toutes les nations, tenue en générale estime. Basile et Bénédict étaient deux amis; dès leurs plus tendres années, les enfants des deux maisons avaient grandi comme frère et soeur; dans le même livre ils avaient appris leurs lettres, ainsi que les hymnes de l'église et le plain-chant, grâce aux le-

çons du père Félicien, à la fois le curé et le maître d'école du village. Cependant, aussitôt l'hymne chantée et la quotidienne leçon finie, ils se précipitaient à l'atelier de Basile, le forgeron. Arrivés à la porte, ils s'arrêtaient, regardant, d'un oeil émerveillé, Basile prendre comme un jouet le sabot du cheval, dans son tablier de cuir, et planter le clou à la vraie place; tandis que tout près de lui, le rond de fer d'une roue de charrette apparaissait comme une couleuvre de feu, circulairement enroulée dans les cendres.

Souvent aussi par les soirs d'automne, tandis qu'au dehors le forgeron semblait éblouissant de lumière dans les ténèbres croissantes, à travers chaque fente et crevasse, ils surveillaient, réchauffés par la forge à l'intérieur, le travail du soufflet... et quand il avait fini de haleter, et que les étincelles mouraient dans les cendres, les deux enfants gaiement se mettaient à rire, disant que c'étaient des religieuses allant à la chapelle. Durant l'hiver, il n'était pas rare non plus de les voir glisser sur la prairie, en traîneau, aussi rapide que l'aile de l'aigle bondissant sur le flanc de la colline.

Ils escaladaient de même volontiers les nids pleins d'oiseaux posés sur les solives des granges; leur oeil ardent tâchait de découvrir cette pierre merveilleuse que l'hirondelle va chercher sur le rivage de la mer, pour guérir ses petits privés de la vue. C'était du bonheur pour celui qui dénichait cette pierre dans le logis de l'hirondelle.

Quelques années s'enfuirent ainsi avec vitesse ; ils avaient tous deux cessé d'être des enfants. Lui était devenu un fier jeune homme; son visage, pareil à celui du matin, réjouissait la terre de sa clarté, et sa pensée se transformait bientôt en action. Elle, à présent, était une femme qu'animait le coeur d'une femme et les féminins espoirs. On l'appelait: "Soleil de Sainte-Eulalie", car, dans la croyance des fermiers, c'était ce soleil-là qui chargeait de pommes les vergers. De même celle-ci remplirait de joie et d'abondance la maison de son époux, en la remplissant de tendresse et d'enfants aux joues roses.

Nous voici dans la saison revenue où s'augmentaient le froid et la longueur des nuits, où le soleil nous quittant entre dans le signe du Scorpion. Des baies désolées du Nord, dans leurs chaînes de glace, aux rives des îles tropicales, les oiseaux de passage s'envolaient à travers un ciel de plomb. On avait rentré les moissons, et la forêt voyait la lutte farouche de ses arbres avec les aquilons de septembre, pareille à la lutte ancienne de Jacob avec l'Ange. Tous les signes annonçaient un hiver sans fin et rigoureux. Guidées par l'instinct prophétique de la nécessité future, les abeilles avaient emmagasiné le miel jusqu'à débordement des ruches; l'épaisse fourrure des renards faisait déclarer aux chasseurs indiens que l'hiver serait dur. Ainsi se présenta l'automne. Vint ensuite cette période charmante que, dans leur piété, les paysans de l'Acadie appellent l'été de la Toussaint. Une lumière de rêve et de magie emplissait l'air, et la jeune fraîcheur du paysage donnait l'idée qu'il sortait tout neuf des mains du Créateur.

La terre semblait avoir la paix pour souveraine, tandis qu'à son coeur sans repos l'Océan éprouvait une douceur passagère. Tous les bruits se fondaient en une seule harmonie. Les cris des enfants en récréation, dans la basse cour, le clairon des coqs, le frôlement des ailes dans l'air ensommeillé, et les pigeons gémissant... tout s'était assourdi et murmurait tout bas, comme l'amour; à travers les vapeurs d'or qui l'entourent, le grand soleil regardait le monde avec un amoureux regard; tandis que chaque arbre de l'étincelante forêt, drapé dans ses vêtements de brun, d'écarlate et de jaune et tout éclatant de rosée en perles, resplendissait à l'égal de ce platane que le Persan décore de manteaux et de bijoux.

Maintenant c'était le règne du repos, de la tendresse et de la tranquillité qui commençait. Le jour s'en était allé avec ses fatigues et sa chaleur; la venue du crépuscule ramenait au ciel l'étoile du soir et les troupeaux au logis. Elles revenaient, ces bêtes, remuant le sol de leurs pieds, le cou de l'une reposant sur l'autre, respirant, de leurs naseaux, largement ouverts, la fraîcheur du soir.

En tête des autres, la belle génisse favorite d'Evangéline, ornée de la clochette, fière de l'éclatante blancheur de son poil et du ruban qui flottait à son cou, s'avançait d'un pas lent et tranquille, comme si elle eût eu le sentiment de l'humaine tendresse qui la protégeait. Venait ensuite le berger, ramenant, le bord de la mer, leur pâturage préféré, ses troupeaux bêlants. A leur suite, pénétré de son importance, ne regardant pas à la peine, et superbe dans la fière conscience de son instinct, le chien de garde allait de droite à gauche avec l'air d'un maître et seigneur, remuant noblement sa queue touffue et faisant courir les traînards. Pour ce troupeau, c'était un chef pendant le sommeil du berger, et un protecteur, quand, la nuit venue, sous les silencieuses étoiles, on entendait le hurlement des loups dans les bois. Comme la lune se levait, les chariots attardés revenaient des marais, chargés de foin salé dont l'odeur remplissait l'air. Puis c'était le hennissement joyeux des chevaux, crinières et fanons humides de rosée; haut perchées sur leur dos, les

Evangeline versait à boire aux moissonneurs.

massives selles de bois, peintes en couleurs éclatantes, avec leur parure de glands écarlates; ils promenaient assoupis leur file splendide, pareils à des roses trémières penchant sous le poids des fleurs. En même temps, les vaches, pleines de patience, restaient debout, abandonnant leurs mamelles aux doigts de la laitière, tandis que les ruisselets de blanche mousse s'engouffraient dans les seaux, qui le répétaient, avec un rythme fort et régulier. La basse-cour retentissait du mugissement des bestiaux et des éclats de rire répercutés par les échos des granges. Un instant encore, et tout ce fracas s'éteignit dans le silence. Les serrures des portes des granges furent pesamment closes, avec un bruit rauque dont résonnèrent les barreaux de bois, et pour quelque temps on n'entendit plus rien.

A l'intérieur de la maison, dans la chaleur d'un vaste foyer, le fermier, paresseusement assis dans son fauteuil, se délectait à voir les flammes et les guirlandes de fumée lutter entre elles comme des ennemis dans une ville en proie au feu. Sur la muraille, derrière lui, remuante et railleuse, avec une gesticulation fantastique, se projetait sa propre ombre énorme, pour bientôt s'évanouir dans les

Evangeline et son père installés ainsi l'un près de l'autre, on entendit marcher

ténèbres. Sur le dossier de son fauteuil, des figures grossièrement taillées en plein chêne riaient dans la vacillante lumière; et comme le soleil se réflète dans les boucliers des armées, les assiettes d'étain du dressoir arrêtaient et réfléchissaient la flamme du foyer. Le vieil homme fredonnait des airs de chanson et des noëls, tels que, ses pères avant lui, aux jours d'autrefois, dans leur pays d'origine, en confiaient à leurs vergers de Normandie, ou bien à leurs jolies vignes de Bourgogne.

La douce Evangéline, assise tout près de son père, préparait du lin pour le métier qu'on voyait dans un coin, derrière elle. Pour l'instant sa pédale se taisait et son active navette était au repos; tandis que la roue de son bourdon, toujours le même, comme celui de la cornemuse, se prêtait à la chanson du vieillard, reliant entre eux les fragments divers.

Et, de même qu'à l'église, quand, par intervalles s'arrête le chant du choeur, on perçoit le bruit des pas dans les nefs ou les paroles de l'officiant à l'autel; de même ici, chaque fois que le vieillard suspendait sa chanson, le tic-tac régulier de l'horloge arrivait à l'oreille.

Evangéline et son père, installés ainsi l'un près de l'autre, on entendit marcher; le loquet de bois résonna sous la main qui l'avait levé tout à coup; la porte recula sur ses gonds. Aux souliers à gros clous, Bénédict avait deviné que le visiteur était Bazile le forgeron; mais c'est aux battements de son coeur qu'Evangeline devine qui était avec lui.

—Bienvenue! s'écria le fermier, comme les arrivants faisaient halte sur le seuil; bienvenue! ami Basile. Viens donc t'asseoir à ta place ordinaire, sur le siège tout au coin de la cheminée, où ton absence fait toujours un vide; prends, sur la planche, au-dessus de ta tête, ta pipe et le pot à tabac. Tu n'est vraiment toi-même que lorsqu'on voit ta cordiale et riante figure rayonner à travers les spirales de fumée de la pipe ou de la forge, épanouie et ronde comme la lune du temps des moissons, à travers le brouillard des marécages.

Basile le forgeron, s'asseyant à l'aise à sa place accoutumée, au coin du feu, et souriant d'un air satisfait, répondit en ces termes:

—On ne te voit jamais sans ta plaisanterie et ta chanson, Bénédict Bellefontaine, et même quand les autres sont assaillis des sombres sentiments du malheur et ne voient que désastres et perspectives, tu es toujours, toi, de la plus joyeuse humeur. On dirait, à te voir si heureux, que tu ramasses chaque jour un fer à cheval.

Et après une pause d'un moment, occupé à prendre la pipe qu'Evangéline lui apportait toute allumée de ses mains avec un charbon du foyer, Basile reprit à voix lente:

—Voici quatre jours passés que les vaisseaux anglais sont à l'ancre, à l'embouchure du Gaspereau, leurs canons pointés contre nous. On ignore ce que peut être leur projet; mais tous les hommes ont reçu l'ordre de se trouver demain à l'église, où l'ordonnance de Sa Majesté sera proclamée comme loi du pays. Hélas! en attendant, tous les coeurs ici sont traversés d'inquiétantes pensées et de terreur.

—Peut-être, répliqua le fermier, c'est un objet plus agréable qui les amène en amis, vers nous, ces vaisseaux. Peut-être les pluies intempestives et les chaleurs, plus malvenues encore, ont-elles gâté leurs récoltes et rêvent-ils de nourrir leurs bestiaux et leurs familles avec le surplus de nos granges bondées.

—Ce n'est pas ce que pensent les gens dans le village, répondit vivement le forgeron, secouant la tête d'un air de doute. Puis, après un profond soupir, il continua: On n'a point oublié Louisbourg, ni Beauséjour, ni Port-Royal. Beaucoup de fugitifs déjà ont gagné la forêt ou sont à guetter sur la lisière, attendant, pleins d'angoisse, les choses incertaines de demain. On nous a enlevé nos bras et les outils de guerre de toute sorte, ne nous laissant que le marteau du forgeron et la faulx du chauffeur.

Joyeux toujours, le fermier riposta avec un gai sourire:

—Nous sommes mieux en sécurité, ainsi désarmés, parmi nos troupeaux et nos champs de blé, mieux protégés par ces digues qu'assiège l'Océan, que ne l'étaient nos pères dans leurs forts, assaillis, eux, par les boulets ennemis. Arrière donc la crainte, mon camarade, et que pas l'ombre d'un soucis n'approche maintenant de cette maison et de ce foyer, car ce soir est le soir du contrat. La maison et la grange sont des bâtiments solides. Les vaillants gars du village les ont bâties en conscience et fortement, et après avoir remué la terre, approvisionné la range de fourrure et la maison de nourriture pour une longue année. Dans un instant, René Leblanc sera ici avec ses paperasses et son écritoire. N'allons-nous pas alors rire un peu et nous égayer de la félicité de nos enfants?

Pendant ce discours, Evangéline, qui se tenait légèrement à l'écart, près de la croisée, la main dans la main de son fiancé, rougit aux dernières paroles de son père, et juste comme elles venaient d'être prononcées, entre le digne notaire.

(A suivre)

# Valse Oubliée

MUSIQUE DE F. M. WILLEBOR

Andante (♩= 126)

*f* *cantabile molto il basso*

*sf*

*p*

*sf*

*p* *cresc*

*f*

*p*

*sf*

Ped.

Tranquillamente assai (♩= 126)

*rit*

(istesso tempo)

Ped.

**pp**

*cresc.*

1ª 2ª

Tempo I. (♩=♩)

**pp**

*f*

*f*

*cf*

*p*

*f*

*pp*

Tranquillamente assai

Ped.

Ped.

*pp*

*cresc.*

*mf*

*pp*

Ped.

Encora meno vivo

*pp*

*cresc.*

*pp*

*mf*

*sf*

*dimin.*

*pp*

Ped.

Ped.

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

I

## LE RETOUR DES HARDIS CORSAIRES

Depuis quatre jours la ville de Saint-Malo s'abandonnait à une joyeuse effervescence. Les habitants comptaient les heures qui se devaient écouler avant que les officiers et les matelots du "Neptune" pussent descendre à terre.

Le bâtiment ayant été signalé dans le port, parents, amis, négociants, fonctionnaires, tenenrs de trvernes, hôtesses de mariniers commencèrent à se poser des questions multiples.

Le "Neptune" amenait à sa remorque un beau navire anglais capturé dans le voisinage des Indes; il pouvait contenir de l'ivoire, des épices rares, des orfèvreries précieuses. Quel mouvement la vente de cette cargaison jetterait dans les négociations commerciales! Avec quelle joie les parents, les amis accepteraient un souvenir de cette campagne glorieuse. Vive Dieu! il n'y avait que les corsaires malouins pour se montrer si habiles et si braves!

Saint-Malo était alors la tête de la Bretagne : sentinelle vigilante, ceinte de son armure de pierre, inattaquable dans sa cuirasse de granit, reine des mers à la puissance prépondérante, faisant de chacun de ses matelots l'égal d'un capitaine, remuant les millions comme on faisait des écus dans les autres villes, brillante guerrière, folle parfois, aventureuse jusqu'à la témérité. Ah! la grande et bonne ville! et combien ses fils avaient raison de l'aimer !

Il n'aurait pas fallu, par exemple, lui vanter les douceurs de la paix, et tenter d'en faire une cité tranquillement endormie au hurlement de ses vagues. Sans la guerre, Saint-Malo eut été ruinée. Elle vivait dans la bataille comme la salamandre au sein des flammes. Elle ne récoltait ni blé, ni vin, ne tondait pas de moutons, ne tissait point de toile; elle dédaignait les manufactures, et tirait tout de son vaste empire: la mer. Là elle régnait, redoutant une seule ennemie avec laquelle elle se msurait, altière et le plus souvent victorieuse, fidèle à sa haine héréditaire contre les léopards. Plus de cent caboteurs de la cité corsaire sillonnaient incessamment les mers, portant à leur bord les produits de la Bretagne et de la Normandie, les échangeant contre les raretés des Indes, les porcelaines merveilleuses, les tissus lamés d'argent, les épices, l'ivoire, les armes de prix. Ses terreneuviens réalisaient des pêches miraculeuses. Tout enfant de Saint-Malo avait le droit, s'il possédait un coeur intrépide et un bras vaillant, de compter sur la gloire et sur la fortune. On y vivait pour la course et par la course. L'arrivée d'une prise constituait un événement. On ne parlait plus d'autre chose.

Aussi, à peine l'apparition du "Neptune" eut-elle été signalée que la population fut en mouvement. A mesure qu'il approchait, traînant dans son sillage le bâtiment anglais, l'enthousiasme grandissait parmi la foule. Encore une victoire à ajouter à celles des Malouins! Encore un nom de vaillant corsaire à joindre à tant de noms célèbres.

Parmi ceux qui se pressaient sur les quais se trouvaient aussi des femmes anxieuses, des mères tremblantes. Le mari, le fils revenait-il? Les dangers des batailles sont terribles! Sans doute ces âmes tendres avaient promis plus d'un pèlerinage à Saint-Jouan, mais Dieu les avait-il exaucées? Les enfants s'agitaient dans leurs bras ou couraient en avant. Le père! le père!

Mais hélas! on ne verrait point encore le matelot. Ne fallait-il point que l'amirauté remplît son devoir ?

Quand on vit sortir les officiers chargés de monter à bord de la prise, afin de s'assurer que les scellés avaient été apposés, puis recevoir les documents et les papiers du bord, on les salua d'un formidable cri de joie.

La nuit arracha difficilement les curieux à la contemplation des navires. Pendant trois jours encore on ne songea plus à autre chose. Le quatrième, l'impatience et l'allégresse se changèrent en délire.

De tous côtés on voyait arriver des charrettes pavoisées garnies de branches d'arbres et de bouquets. Les sons des violons s'entendaient dans les guinguettes. De la porte de chaque cabaret s'ouvrant sur le quai arrivaient par bouffées des odeurs de cuisines grasses. On apercevait de grands feux flambants devant lesquels tournaient trois rangs de broches chargées de poulets, de canards, de dindons, le tout placé sous la surveillance d'un petit garçon s'agitant au milieu de l'odorante fumée, prenant la sauce dans la lèchefrite, et la faisant retomber sur les poulets blancs et les chapons rebondis. Les filles, les bras nus jusqu'au coude, pétrissaient des pâtisseries, et riaient à l'avance de la gaieté des convives attendus. Les ménétriers arboraient des rubans à leur chapeau.

Des groupes d'hommes graves, armateurs et négociants, se dirigèrent à leur tour vers le pont, avides d'avoir des renseignements sur les bénéfices réalisés.

Deux jeunes gens de belle mine que saluaient les plus riches habitants de Saint-Malo, se rendaient en se tenant le bras dans la direction du "Neptune". C'étaient MM. Louis et Jean de la Barbinais, pressés de revoir leur frère, capitaine du navire amarré au quai, et qui avait l'honneur et la chance de ramener un vaisseau anglais à Saint-Malo.

La joie éclatait sur leurs visages, une joie franche, vraiment fraternelle. Chacun d'eux prenait sa part du bonheur de Pierre de la Barbinais. Ces jeunes gens ne tardèrent point à être rejoints par un vieillard d'aspect étrange plus encore qu'effrayant. Les enfants l'appelaient par dérision le capitaine Carcasse, oubliant que ses infirmités rappelaient soit une rencontre glorieuse, soit un terrible abordage où il avait joué le premier rôle.

Le capitaine Carcasse comptait soixante ans, mais on lui en eût donné bien davantage. Chacun des coups reçus avait laissé une balafre sur son visage, une cicatrice sur son corps. Grand et sec, le teint bistré, le regard brillant encore sous des sourcils fendus de coups de sabre, il semblait le type absolu de ces géants de la mer, effroi des nations voisines, dont le nom se rattachait aux pages héroïques de l'histoire de sa ville natale; pour ses contemporains il était une célébrité; pour les enfants, il tenait déjà du personnage légendaire.

Ils ne croyaient point l'offenser en l'appelant le "capitaine Carcasse". De fait, le brave marin ne pouvait se vanter de garder un seul membre intact. Les baïonnettes avaient troué sa poitrine; les sabres et yatagans tailladé ses bras. Un coup de crosse de mousquet endommagea si fortement sa mâchoire droite qu'il gardait sur la face une sorte de sourire perpétuel et féroce. Sa jambe gauche, trouée de deux balles, se roidissait comme une jambe de bois; et le capitaine s'étonnait souvent de l'avoir encore à son service, tant le chirurgien qui le soignait au temps où il reçut cette blessure, lui répéta de fois qu'une amputation était imminente. Une lance de sauvage lui avait fait au côté une déchirure profonde; dans les chairs de l'épaule gauche on comptait trois trous de biscaïens. Deux doigts lui manquaient à une main. Vraiment oui, c'était une vieille carcasse! semblable à un navire las de la course, vingt fois dématé, battu par l'orage, mais robuste encore, et ne plaisantant pas, mordieu! quand on parlait des faits de guerre auxquels il avait assisté.

Jérôme Albris, premier-né d'une nombreuse famille, aima la mer dès qu'il fut capable de sentir un attrait, de manifester une préférence. Il refusa l'instruction classique rêvée par son père, et s'embarqua un beau matin pour revenir quatre mois après, mal guéri d'une première blessure, mais comblé d'éloges par son capitaine. De ce moment on cessa de s'opposer à sa vocation. Il multiplia les prodiges, dépensa gaiement les milliers de livres ramassées sur toutes les côtes et dans toutes les mers, et, parvenu à la vieillesse, riche de souvenirs, il ne connaissait point de plus douce jouissance que de voir arriver les grands vaisseaux, de se mêler à la foule avide de revoir les absents, de s'asseoir à une table où il était certain d'entendre raconter avec une simplicité antique des faits d'armes glorieux.

Il tirait bien, par ci, par là, l'oreille d'un enfant lui jetant au milieu d'un éclat de rire ce nom de "capitaine vieille Carcasse", mais il finissait toujours par joindre à cette manifestation de mécontentement le don de quelques pièces de monnaie, et les enfants, ôtant leurs bonnets, criaient à pleins poumons :

—Vive le capitaine Carcasse!

Sur le pont des armateurs, qu'il contribua à enrichir, les marins ayant servi sous ses ordres, les officiers, les chirurgiens qu'il avait eus à son bord, le saluaient avec une courtoisie mêlée de déférence.

On écoutait ses récits, on les provoquait même, et Jérôme Albris, le "capitaine Carcasse", retrouvait de véritables moments de bonheur.

—Eh bien! fit-il en s'approchant des deux frères la Barbinais, vous voilà heureux, jeunes gens! Pierre revient! Et comment rentre-t-il dans la cité des Corsaires, en y amenant un avire anglais! Moi qui ai connu ces joies-là, je sais ce qu'elles valent. S'il aimait l'argent, je pourrais lui prédire à l'avance un gros gain d'or sur sa prise. Chaque canon sera payé cinq cents livres par l'Etat, sans parler du navire. Et qui sait s'il ne renferme pas parmi ses marchandises les lingots d'or et d'argent que Saint-Malo expédie par charretées à l'hôtel des Monnaies de Paris. M. Colbert sera content! En voilà un qui aime la Course, et honore notre ville! Grâce à lui nous avons notre Compagnie des Indes! Son rêve est de la voir prendre un essor plus rapide, et donner des résultats plus fructueux encore. M. Colbert peut se rassurer, les Malouins, qui furent les premiers navigateurs assez intelligents pour fonder des comptoirs à Calicut, Surate, Macao et Pondichéry, ne demandaient qu'à étendre et à voir fructifier leurs conquêtes. Moi qui vous parle, j'ai conduit vingt navires au Chili et au Pérou. La guere ne m'arrêtait point, mordieu! J'aimais l'odeur de la poudre et le bruit du canon! Ma suprême joie était de donner ordre de jeter les grappins d'abordage, et, je n'aurais permis à personne de sauter le premier sur le pont du navire ennemi! Cela me rajeunit de voir un pareil mouvement dans les rues, d'entendre cette musique endiablée, et d'assister à ce retour de matelots grisés de gloire, le coeur chaviré de joie, prêts à courir des bordées en grand, et à semer l'or gonflant leurs poches!

—Capitaine Albris, demanda Jean de la Barbinais, voulez-vous nous faire le plaisir de dîner avec nous ?

—Merci, mes enfants; ce soir je serais de trop au milieu de vos effusions de famille. Ne dites pas non, je me souviens... Mais demain, j'accepterai une place à votre table. Pierre me racontera la prise du bâtiment anglais! Oh! le brave enfant! Il y a vingt ans, je le disais déjà à votre mère: Celui-là fera honneur à Saint-Malo! Vous le voyez, je ne me suis pas trompé.

En ce moment les officiers de l'amirauté traversèrent la passerelle, allant du navire au quai; leur présence fut saluée par de grans cris. Un moment après, un groupe de matelots étrangers formant l'équipage de la prise, parut à son tour. Ces hommes avaient la tête basse, et la contenance humiliée. Quelques-uns un bandeau sur le front, le bras en écharpe ou s'aidant de béquilles, jetaient un morne regard sur les habitants de la cité corsaire.

Mais les vrais braves sont incapables d'une cruauté inutile. Nul ne songea à lancer une insulte à ceux qui, après s'être battus, avaient dû céder à l'entraînante valeur des Malouins. On vit même des matelots du "Neptune" prendre par le bras un marin ennemi, et l'entraîner, soit du côté des cabarets, dont les clartés illuminaient la rue, soit vers les charrettes pavoisées dans lesquelles les corsaires comptaient faire triomphalement le tour de la ville.

Il régnait dans cette foule, composée d'éléments divers, une exubérence de vie, un paroxysme de joie impossibles à peindre. Ivresse de mères retrouvant sains et saufs les fils pour lesquels elles avaient prié; bruyant bonheur des soeurs et des frères s'accrochant aux bras du marin, et lui faisant promettre de conter ses aventures à la veillée; tendresse timide des fiancées, en revoyant celui qui devait les conduire à l'autel; félicité fière des jeunes femmes, poussant les petits dans les bras du père, et lui persuadant qu'il devait prendre le chemin de la maison, au lieu de se diriger vers le cabaret de l'Ancre-d'Or, tenu par la mère Cachalot, une fière femme, veuve d'un Terreneuvien, qui, sur la fin de sa vie, s'était fait baleinier.

Il faut avouer qu'en dépit de la satisfaction qu'éprouvaient les matelots du " Neptune " à retrouver les objets de leur affection, quelque chose les poussait à l'Ancre-d'Or. Ils éprouvaient en retrouvant le plancher des vaches une sorte de folie et de vertige; mieux valait mille fois entraîner chez la cabaretière mères, femmes, fiancées, que de rentrer dans les petits logis de Saint-Malo. N'avait-on pas couru assez de dangers, amassé assez d'argent, et subi durant tant de mois la dure discipline du bord, pour avoir le droit de chanter, de boire, de crier, de danser au son d'une musique endiablée?

Vive Dieu! les ménétriers jouaient déjà.

Ah! c'est qu'ils connaissaient les habitudes des corsaires, et savaient qu'une fois à terre, le vrai Mathurin Salé éprouve l'impérieux besoin de courir des bordées d'un autre genre.

Les airs du pays sonnaient comme des fanfares, à l'angle des rues, les enfants dansaient; les coiffures des jeunes filles se pavoisaient de rubans. Pas une fête n'égalait à Saint-Malo celle d'un retour de corsaires vainqueurs.

Après la musique, les marins, la parenté et les amis, venaient les curieux, certains qu'on remplirait et viderait des pichets à leur santé. La gloire semblait fraternelle dans cete bienheureuse journée. L'argent ne tenait pas au fond des poches, tous les doigts brûlaient de le jeter à tort et à travers en ripailles, en bals, en cadeaux. La Course avait duré près de cinq mois, ne fallait-il pas un dédommagement à ces braves? Jamais ils ne le rêvèrent si fastueux et si complet.

Quelques-uns donnaient le ton, et menaient le branle de cette foule en délire. C'étaient les principaux matelots du " Neptune ", ceux dont les exploits, la gaieté, les aventures faisaient le plus honneur à l'équipage.

D'abord Malo-le-Brave qui, pour sa part, avait abattu trois têtes de Turcs, et portait, les jours d'abordage, les sabres des mécréants. Sorte d'athlète au teint de bronze, à la chevelure crépue comme celle d'un nègre, à la voix formidable, il était la gloire du gaillard d'avant. Il eût assommé un boeuf d'un coup de poing, et soulevé une barrique à bras tendus. Une reine des côtes africaines lui ayant demandé de régner sur ses peuples, il refusa, déclarant que la côte d'Ivoire toute entière ne valait pas le pont du " Neptune " et un hamac au fond de sa coque. Ce détail, connu de tout l'équipage, ne contribua pas peu à sa popularité. Aussi, quand il déclara prendre sous sa protection un gringalet de fifre, appelé Yvonnet, chacun s'empressa de respecter l'orphelin, qui jouait des airs à faire pleurer, et charmait les longues heures du quart des matelots. Aussi il fallait voir la tendresse et le respect d'Yvonnet pour le magnanime colosse. Il se fût battu contre un requin sur un signe de Malo-le-Brave. Et cependant, le pauvret n'avait pas choisi son état. Demeuré seul et sans autre appui qu'un oncle avare, il s'éveilla un matin dans la cale d'un navire en marche. Son oncle Fléchard l'avait tout simplement embarqué sans lui demander son consentement. Il comptait alors onze ans. C'était un être chétif, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, aux mains délicates, peu faites pour saisir les amarres et nouer les durs filins. On le battit pour lui apprendre la manoeuvre, on le battit pour lui faire aimer son état; rien n'y fit; il demeura rebelle à l'instruction du bord, et déclara qu'il souhaitait une seule chose, mourir sous les coups du chat à neuf queues qu'on levait incessamment sur lui.

Une nuit que Malo-le-Brave, l'assommeur de Turcs, était de quart, il entendit tout à coup s'élever à quelques pas un air si plaintif et si tendre qu'il lui sembla respirer un bouquet d'ajoncs d'or et sentir passer sur sa joue une brise du pays natal.

Yvonnet, qui ne pleurait plus quand on le battait, confiait ses douleurs à son instrument, et improvisait pour les étoiles.

Cette musique dura longtemps, jusqu'à ce que le patira du bord manquât de souffle, et que les matelots de l'autre quart vinssent remplacer leurs camarades.

Alors Malo passa près d'Yvonnet.

—Tu as donc un grand chagrin, garçon?

—Je ne sais pas si c'est du chagrin; mais cela me poigne le coeur et me donne envie de mourir. A quoi suis-je bon? A rien, paraît-il. Suis-je comme les autres? Non! Chacun de vous a décidé de sa carrière, tandis qu'un mauvais parent me jeta à fond de cale comme un ballot. Je sais bien que je manque de force pour devenir un marin fini... Cependant, je ne me sens ni méchant ni lâche. On aurait dû m'éprouver davantage avant de me condamner.

—Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là, Yvonnet.

—Vous qui êtes grand, qui êtes fort, vous pourriez me protâger contre les autres; qui sait si je ne vous ferais pas honneur?

—Toi?

—Tout comme un autre. Essayez-en! cela ne vous coûtera pas cher.

—M'obéiras-tu, à moi?

—Quand j'en aurai la force.

—C'est bon! j'essaierai.

Le lendemain Malo déclara qu'il entendait qu'à l'avenir on se montrât plus doux pour Yvonnet. Et comme une grande risée s'éleva à cette parole, il ajouta que quiconque s'attaquerait à l'enfant le blesserait, et que ses poings restaient au service de qui voudrait tenter une bataille en règle, soit au fouet, soit à la lutte ordinaire. On prit cette bravade pour une plaisanterie; mais Malo ne riait pas. Il appuya sa décision d'un tel coup de poing appuyé sur la mâchoire d'un entêté que celui-ci cracha trois dents, mais endommagea fortement un des yeux de Malo-le-Brave.

—Tu vois, dit celui-ci en montrant son visage à Yvonnet, ce que j'ai reçu pour toi! Songe à payer ta dette.

—Je m'acquitterai, parrain, répondit l'enfant.

Il venait de trouver ce terme affectueux pour exprimer à son protecteur une éternelle reconnaissance.

Trois jours plus tard, un bâtiment anglais est signalé! Les préparatifs de combat se font en hâte, le branle-bas résonne, on monte les grappins. Les matelots sont à leurs pièces. Malo porte à sa ceinture les trois sabres des Turcs. Les deux navires se poursuivant s'approchent, les grappins s'abattent, l'action s'engage; tout à coup, le son d'un fifre s'élève, jouant un air belliqueux, lançant ses notes grêles avec une incroyable crânerie.

C'était Yvonnet, qui, l'instrument aux lèvres, se jetait dans la bagarre à la suite de son parrain, remplissant sa mission instinctive, parlant de la patrie dans la voix frêle de son instrument. On eût dit un gnôme à le voir bondir au milieu de cette mêlée épouvantable. Parfois le son du fifre cessait de se faire entendre. Yvonnet traînait sur le pont un matelot blessé, le mettait à l'abri des projectiles, et reprenait sa chanson. Tandis qu'il remplissait avec un sang-froid merveilleux une de ces missions de dévouement, il lui arriva de perdre de vue Malo-le-Brave. Où était-il? Que devenait-il? A tout prix il s'agissait de le retrouver. Yvonnet se jeta sur le pont du bâtiment anglais, fouillant les groupes de ses yeux bleus, qui, à cete heure, lançaient des flammes. Tout à coup il aperçoit Malo entouré par cinq matelots anglais, et luttant avec une énergie desespérée. Le plus larges des cimeterres tourbillonnait dans sa main, coupant, taillant du fil, tandis que la poignée du second lui servait de massue. Cependant, si robuste qu'il fut, si grande que fût son habileté, il aurait succombé sous le nombre, quand un incident qui semblait puéril lui rendit un redoublement de force, le fifre d'Yvonnet résonnait de plus en plus près. Tout à coup, le mousse fit passer son instrument dans sa main gauche, arracha de la ceinture de son parrain le troisième sabre à lame de damas, et s'aplatissant sur le pont, s'en servant comme d'une lame de faulx tranchant l'herbe des prés, il fit aux jambes des matelots anglais de si cruelles blessures, que ceux-ci tombèrent sur le pont, perdant leur sang à flots et mâchant un dernier blasphème.

—Je disais bien, parrain, que je paierais ma dette! s'écria Yvonnet. Vous avez tué trois Turcs, j'ai sabré cinq Anglais!

Il se baissa et ramassa deux longs pistolets, qu'il passa à sa ceinture, puis tranquillement il reprit son instrument et courut jouer les airs nationaux à l'endroit où on se battait avec le plus d'acharnement.

La bataille gagnée, le capitaine complimenta les matelots, et demanda au second:

—Mais qui donc vous animait tous pendant la bataille avec son enragée musique?

—Moi, capitaine, répondit Yvonnet.

—Toi, le poltron, le pareseux, le chien du bord.

—Il a tué cinq Anglais en les fauchant, et garde les armes de deux d'entre eux. J'avoue tout simplement qu'il m'a sauvé la vie, ajouta Malo.

—Que souhaites-tu pour ta récompense?

—Nommez-moi fifre du bord, capitaine.

—Avec part de matelot, ajouta celui-ci.

Depuis ce moment, Yvonnet devint populaire, et Malo put être fier de son filleul.

A la suite de l'hercule du " Neptune " et du musicien, venait Milanic, si long, si maigre, qu'on aurait juré qu'il mangeait à la fin de chaque carême. Dieu sait cependant qu'il dévorait à belles dents, et buvait comme un trou de sable; Milanic était le meilleur pointeur de toute la marine de Saint-Malo. Mais jamais il ne se vantait de ses traits d'adresse ou d'audace. Sombre d'humeur, on eut dit qu'il gardait au dedans de lui-même un secret douloureux.

Jean-la-Grenade, gai comme un oiseau, hâbleur, bon vivant, semblait l'éclat de rire sans fin, et formait avec Milanic l'opposition la plus complète.

Chose étrange, ils étaient matelots: c'est-à-dire qu'entre eux existait cette fraternité de bord que rien n'égale et ne remplace. Milanic se serait jeté froidement au milieu d'un danger mortel pour défendre la vie de son ami. Jean-la-Grenade aurait bondi avec une tempête de cris et de coups contre les assaillants de son camarade. On les estimait, on les aimait tous deux. Ce qui appartenait à Jean était le bien de Milanic; celui-ci laissait sa bourse ouverte à la Grenade. Nul n'aurait goûté un plaisir complet sans son ami. Chez les marins, ces affections-là sont sacrées. Celui qui n'aurait pas de matelot serait frappé d'une sorte de mépris. On le jugerait indigne de dévouement.

Et cependant, au milieu de la bande joyeuse des corsaires, on en voyait un, Poigne-d'Acier, dont le visage gardait l'empreinte d'une douleur profonde. A la dernière affaire, durant l'abordage du navire anglais, son compagnon était mort. Ivon, son ami d'enfance, Ivon, dont la mère était proche voisine de la sienne, avec qui vingt fois il avait [illegible] de glorieuses batailles, Ivon était tombé, coupé en deux par un boulet; et Poigne-d'Acier en portait le deuil, sinon sur ses habits, du moins au fond de son coeur.

Galauban, le contremaître, dont le dévouement au capitaine était devenu légendaire, manifestait une joie non moins bruyante que ses camarades. Après la première soirée qu'il comptait passer chez la veuve Cachalot, au cabaret de l'Ancre-d'Or, il ne manquerait point de courir chez celle qu'il appelait sa " bonne femme de mère ", une pauvre créature à demi-aveugle, qui l'attendait en priant pour lui, et faisait chaque année un pèlerinage à Sainte-Anne.

Derrière ces marins, les premiers, les plus populaires du " Neptune ", s'avançaient les autres, bras dessus, bras dessous, chantant, adressant des appels aux amis, de la voix et du geste, offrant à tous une part du vin, des broches de canards et de poulets de la mère Cachalot.

Oh! la bonne et franche joie populaire! La foule battait des mains en voyant ces vainqueurs bons enfants. L'entrain de leur allure leur créait des amis nouveaux.

Toute la nuit, dans la cité des Corsaires, on entendrait heurter des gobelets, remplir et vider des brocs; toute la nuit les Mathurins Salés chanteraient à pleine gorge des chansons de circonstance improvisées par Galauban et accompagnées par le fifre d'Yvonnet.

Tandis que les matelots se rendaient dans les auberges, qui à pied, qui dans des charrettes garnies de feuillages, les officiers quittaient à leur tour le " Neptune ".

M. de Miloir, lieutenant du vaisseau, et M. Le Fer, chirurgien, parurent les premiers. Chacun d'eux se rendait dans la maison paternelle, et hâtait les dernières formalités.

Le capitaine, Pierre Porçon de la Barbinais, les accompagnait.

En les voyant paraître, deux femmes vêtues de deuil firent un mouvement pour aller à leur rencontre. L'une paraissait âgée de trente-cinq ans à peine, quoique ses cheveux fussent entièrement blancs; l'autre, toute jeune, mais pâle, sérieuse. On eût dit que cette délicate jeune fille grandissait dans une atmosphère de douleur. Ses yeux noirs semblaient gonflés de larmes; un pli douloureux marquait ses lèvres d'un rose pâle. Mince et grande, elle pliait sous le poids d'un précoce chagrin.

Depuis l'entrée du " Neptune " dans le port, ces deux femmes étaient chaque jour venues sur le quai, comme si elles attendaient une nouvelle et gardaient une espérance.

En passant devant elles, le chirurgien et le lieutenant saluèrent avec respect. Pierre de la Barbinais ne les aperçut pas tout de suite. Louis et Jean, ses frères, venaient de se jeter dans ses bras...

Les trois jeunes gens allaient suivre leur route, quand la femme en deuil s'avança de quelques pas.

—Messieurs! messieurs! demanda-t-elle en joignant les mains, n'apportez-vous point de nouvelles du " Phénix "?

M. Le Fer s'inclina gravement.

—Hélas! non, madame! répondit-il.

La femme en deuil serra plus fortement le bras de sa fille, et sa main s'appuya sur un monceau de ballots :

—Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle, c'est donc fini! fini!

La jeune fille la fit doucement asseoir sur des sacs de coton, et lui prodigua ses soins. Mais, tandis qu'elle s'efforçait de la consoler, de grosses larmes roulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer.

—Qui sont ces deux femmes? demanda le capitaine la Barbinais à ses frères.

(A suivre)

# St-Calixte ou Plessisville de Somerset

L'ORIGINE de Plessis-Ville, dans le comté de Mégantic, ne remonte pas à une époque très éloignée.

Vers l'an 1840, tandis que Monsieur Charles Cormier — mort sénateur depuis — quittait Montréal pour aller défricher les Savanes de Sommerset, Jean-Baptiste, François, Charles et Antoine Vallée, accompagnés des MMrs Elie et Hilaire Chalifour, munis de tout le matériel de colon, abandonnaient, en petite charrette, le village de Beauport, et se dirigeaient par longues étapes vers le sud, où ils formèrent le premier noyau du village qu'à grands traits nous décrivons ici.

S'imagine-t-on les difficultés qu'eurent à surmonter les courageux colons, les efforts, les travaux, les sacrifices qu'il leur fallut faire pour changer forêts, broussailles, savanes, en terres productives, en jardins, en vergers...?

Après avoir mis bravement la main à la cognée et s'être construit, au moyen de troncs d'arbres, un abri temporaire des plus primitifs, ces courageux pionniers eurent bientôt la satisfaction d'emmagasiner leur première récolte. Le sol, vierge et fécondé par les cendres des feux de défrichement, offrait un rendement de 80 minots par arpent.

Sur les bords de la Rivière-Blanche, arrosant ces lieux, nul moulin à farine; le seul qui existât alors se trouvait à Gentilly, village éloigné de 18 lieues de Sommerset. Il ne fallait pas songer à se servir d'un véhicule quelconque, les chemins faisant absolument défaut: donc, chacun chargeait son épaule d'un sac (poche) de blé, et en route pour le moulin de Gentilly !

Quel courage! quelle énergie! Aussi, n'est-il pas étonnant que tous ces braves Canadiens se soient créé une situation des plus enviables.

La petite colonie ne possédait encore ni église, ni presbytère, ni curé, et ces bons chrétiens, fidèles observateurs des lois de l'Eglise, ne pouvant, à leur grand regret, assister au Saint-Sacrifice de la Messe, eurent l'idée d'élever une grande croix, au pied de laquelle ils s'assemblaient, les dimanches, pour réciter le chapelet en commun, consacrant le reste de la journée à divers jeux, et la veillée à raconter des histoires plus ou moins véridiques, mais très canadiennes.

Enfin, un prêtre missionnaire, M. Fournier, vint, à leur grande joie, célébrer le Saint-Sacrifice une fois par mois, dans la modeste demeure de l'un ou de l'autre colon.

Quelques nouveaux venus joignirent leurs efforts à ceux des Cormier, des Vallée, des Chalifour, lorsqu'au printemps de l'année 1850, un cyclone d'une violence inouïe s'abattit sur la petite colonie, qu'il détruisit presque de fond en comble. Les granges, les cabanes — surtout celle de Jean-Baptiste Vallée — furent démolies, renversées rasées avec force, et nombre d'érables déracinés furent emportés au loin comme des fétus.

Le souvenir de terreur laissé par le cyclone dans l'esprit des colons ne s'effaça jamais complètement de leur mémoire, à telle enseigne que l'un d'eux, Eli Chalifour, se rapprochait instinctivement de la cave lorsque, par la suite, un vent quelque peu violent menaçait de s'élever.

Loin de se décourager, nos vaillants colons s'empressèrent de réparer de leur mieux les dégâts causés par le cyclone; les uns aidant les autres, bientôt maisons, granges, écuries sont reconstruites, plus élégantes, plus solides; et la charrue ne tarde pas à tracer de profonds sillons sur l'emplacement des érables déracinés et tordus.

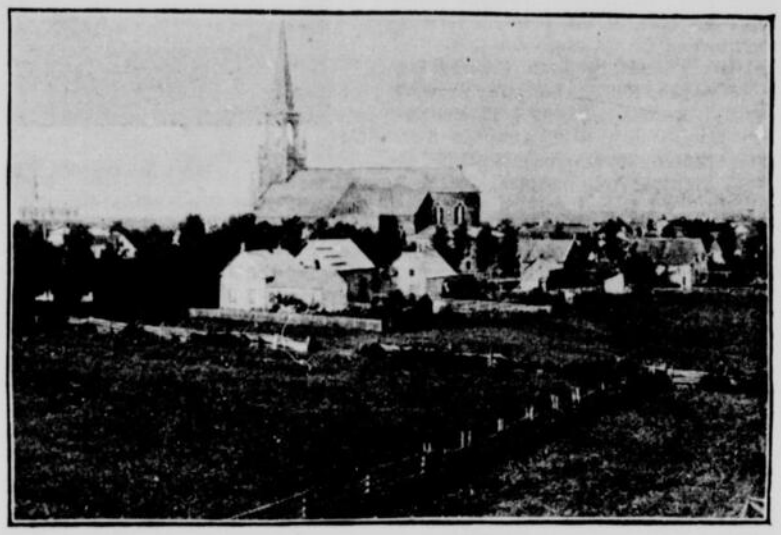
Depuis quelque temps déjà, un moulin activé par les eaux de la Rivière Blanche fournissaient aux colons la farine nécessaire. C'est dans ce moulin que le digne et infortuné prêtre, M. Bélanger, premier curé de Sommerset, célébrait le Saint-Sacrifice, en attendant que ses ouailles, dont le nombre s'était accru, eussent construit la modeste chapelle qui devait leur servir d'église durant plusieurs années. Cette chapelle fut érigée sous le vocable de Saint-Calixte de Sommerset, et le village désigné sous le nom de Plessis-Ville de Sommerset.

C'est en remplissant les devoirs de son ministère que le digne et saint prêtre, M. Bélanger, trouva la mort, au milieu d'une tempête affreuse. Des deux colons qui l'accompagnaient, le notaire Cormier survécut. C'est avec un grand serrement de coeur et les larmes aux yeux que les bons vieux de Plessis-Ville racontent aujourd'hui encore la mort tragique de leur premier et vénéré pasteur.

Peu de paroisses ont été, dès leur début, plus éprouvées que Plessis-Ville.

Après le cyclone, c'est l'incendie qui, le 16 mai 1886, se déclare à la fonderie sise à quelques arpents de l'église, se communique à la vieille église, nouvellement restaurée, puis au village, qui est complètement rasé par les flammes; le couvent des Soeurs échappe seul à la conflagration. Le village comptait alors plus de 20 familles.

Jean Vallée, fils, alors maire du village, organise avec son père les secours, met une pompe à bras en fonction, fait mourir à la tâche un magnifique cheval, mais inutilement, hélas ! les flammes, activées par un vent violent, eurent bientôt tout dévoré.



Vue generale de Plessis-Ville.

Des cendres du village détruit, et sous la direction du maire Jean Vallée, surgit un nouveau village tout à fait moderne: c'est le coeur du village de Plessis-Ville actuel.

Une nouvelle église, plus vaste, fut reconstruite; les décorations intérieures étaient à peine terminées et les orgues à peine installées, qu'un autre incendie,— février 1900, — la réduisit en cendres.

L'église actuelle, élevée sur le plan agrandi de l'église incendiée, mesure environ 80 pieds de largeur sur 120 à 130.

Par suite du rapide développement de Plessis-Ville, il devint nécessaire d'ériger une nouvelle paroisse, qui prit le nom de Sainte-Julie de Sommerset. Actuellement, il est question de construire une nouvelle église à Kindgsay-french-village.

MM. Trudel et Matte furent les curés de Plessis-Ville. Le curé actuel, est monsieur Vaillancourt ; maire, monsieur Honoré Grenier, qui depuis l'an dernier, remplace M. E. Thibodeau.

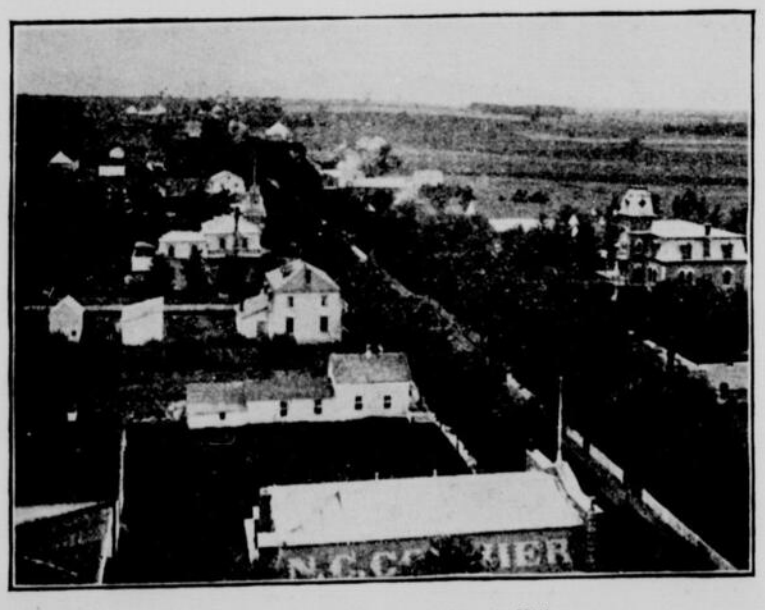
Outre son Hôtel-de-Ville, situé au centre de la ville et renfermant le bureau de poste ; outre sa banque, la Banque Nationale, construite en 1901, Plessis-Ville possède un magnifique couvent dirigé par les Soeurs-Grises de Québec.

M. François-Théodore Lavoie, aujourd'hui député fédéral, et enfant de la place, fut longtemps gérant de la fonderie connue aujourd'hui sous le nom de Fonderie Lavoie-Guay.

A la gare du Grand-Tronc des voitures attendent les voyageurs pour Saint-Ferdinand d'Halifax, Sainte-Sophie, etc.

Plessis-Ville possède une fanfare fondée par M. Jean Vallée ; quelques industries y prospèrent, entre autres, un bon moulin à farine sur la Rivière Blanche, laquelle traverse le village et féconde la campagne.

AUGUSTE POMMIER.



Un des coins pittoresques de Plessis-Ville.

Une rue ombreuse à Plessis-Ville.

# La vie aux champs

DANS un mouvement oratoire qui est passé à la postérité, Sully, le dévoué ministre du bon roi Henri, disait à nos ancêtres de la mère-patrie : "Le labourage et le pastourage, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou."

Qui donc alors, aurait supposé, que trois siècles plus tard, avec une légère variante, ces paroles conviendraient au Canada ? Que, cet aphorisme d'économie rurale se réaliserait sur la majeure partie de l'immense étendue de la Nouvelle-France ? Car, de l'Atlantique au Pacifique, il est maintenant évident que ce pays est appelé à devenir un des principaux greniers du monde.

Les lecteurs ruraux de l'Album Universel ne seront donc pas trop surpris si, à l'occasion et à la bonne franquette, je les entretiens ici des choses nouvelles et utiles qui peuvent les intéresser.

## LE TELEPHONE A LA FERME

La vie aux champs étant des plus laborieuses, il n'est que juste de songer parfois à l'adoucir un peu, à éviter autant que possible la dépense des forces musculaires de l'homme et des animaux domestiques. Donc, si vous le voulez bien, je vais vous dire quelques mots concernant l'emploi intelligent du téléphone, tel que compris par les fermiers de certains districts des Etats-Unis. Très pratiques et très progressifs, nos voisins tirent tout ce qu'ils peuvent de cette grande invention. Qu'on en juge, et, si possible, qu'on les imite chez nous, tout le monde y trouvera son avantage.

Ayant de vastes champs à cultiver, les Yankees, pour qui: "le temps est de l'argent", se trouvaient fort ennuyés d'avoir à retourner chez eux, ou d'y envoyer un aide quand il leur fallait donner des ordres, ou communiquer de vive voix avec les gens de la ferme. D'autre part, les maisons du voisinage étant fort dispersées, comme on a accoutumé de les voir en ces pays, où les territoires sont vastes, nos braves gens décidèrent de faire à frais communs l'installation d'un système téléphonique. Avec les Américains, chose dite est chose faite; on voit donc aujourd'hui nombre de maisons rurales américaines, totalement reliées entre elles par un réseau téléphonique. Mais, cet état de choses ne résolvait la question qu'à demi. Aussi, ces mêmes fermiers firent-ils établir sur des voitures des dévidoirs de fils conducteurs, avec, au bout, un récepteur et un transmetteur. De la sorte, d'un point quelconque de leurs terres, ils peuvent communiquer avec les leurs à toute heure du jour. Très pratique cette idée, n'est-ce pas ?

## LA GLACE ET LES BARRIQUES

Dans nos pays, le froid a des rigueurs qui se manifestent par des phénomènes

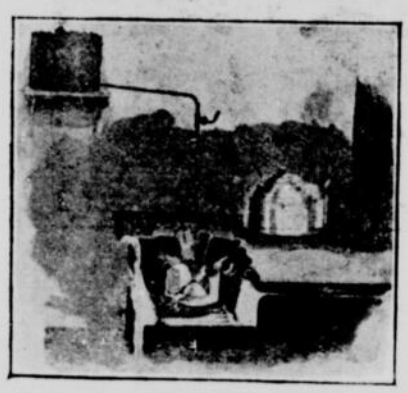
La glace et les récipients

physiques parfois onéreux. C'est ainsi que l'eau, augmentant de volume par la congélation, fait assez souvent éclater les récipients où on la laisse, sans avoir, au préalable, pris des précautions. Les barriques sont surtout sujettes à se rompre sous la pression de l'eau congelée. Or, dans le cas d'une barrique au trois-quarts pleine d'eau et laissée au froid, on pourra éviter tout accident en suspendant un morceau de bois, ainsi que le montre notre gravure. La glace, en vertu d'une loi physique connue, forme un cône dont le sommet se déplace en montant le long de la planche. Les parois de la barrique ne courent dès lors aucun danger.

## BRULEUR DE PETROLE

Bien que nos "habitants" brûlent principalement du bois, il est peu de fermes où l'on n'use pas de pétrole.

A ce titre, l'appareil dont l'image est donnée ci-dessous, me semble pouvoir rendre de réels services, surtout à la campagne. Essentiellement, il se compose d'un brûleur à pétrole ordinaire capable de donner une flamme très chaude. Grâce à sa simplicité, d'un coup d'oeil on comprendra le fonctionnement de tout ce système, que l'on emploie conjointement à un poêle de cuisine ordinaire.



Un nouveaux bruleur de pétrole

Cependant, il est à remarquer que poêle et brûleur ne sont nullement attachés l'un à l'autre, et que le petit appareil dont nous parlons peut être enlevé à volonté. Pour se servir de ce brûleur (voir gravure), goutte à goutte, par un tube, on fait tomber le pétrole sur le cône inférieur du brûleur, où il se vaporise et s'enflamme.

Quant aux courants d'air nécessaire à la combustion et à l'élimination de ses produits, ils sont fournis par les conduits ordinaires du poêle.

## POMMES SANS PEPINS, SANS COEUR ET SANS FLEURS

Depuis quelque temps, il est fait un certain bruit au sujet d'une nouvelle pomme dont les qualités remarquables sont celles que signale le titre ci-dessus. La chose peut paraître extraordinaire, elle n'en est pas moins vraie. Du reste, l'étonnement diminue quand on se souvient des fameuses oranges sans pépins, du Brésil. Même, c'est ce fruit qui a donné l'idée à un fermier du Colorado, Etats-Unis, de chercher à obtenir une pomme sans pépins. A la suite d'un long et intelligent labeur, cet horticulteur a atteint le but convoité et il l'a même dépassé. En effet, il possède en ce moment plus de deux mille pommiers qui portent des fruits sans pépins et sans coeur, et qui, en outre, ne fleurissent pas comme on l'entend généralement.

Les avantages du beau résultat obtenu sont tels, que l'on prétend que, dans quelques années, la pomme à pépins aura presque totalement disparu. La nouvelle pomme, qu'on compare à la fameuse orange "Navelle", est, paraît-il, de beaucoup supérieure à l'ancienne, comme goût et comme chair.

Il est à remarquer que la disparition du coeur de la pomme donne un gain en poids de 25 pour cent, sur des pommes d'un égal volume et telles que nous en avons actuellement. Que, si l'on se demande encore comment la nouvelle pomme se reproduit, un mot résoudra l'énigme: la greffe.

Désormais, il est donc permis d'entrevoir une révolution dans les produits du verger.

Le Canada ne saurait rester en retard à ce sujet, lui qui produit les meilleures pommes du monde.

## MACHINE A TRAIRE LES VACHES

Dans quelques-unes de nos fermes canadiennes et dans beaucoup d'autres des Etats-Unis, on emploie actuellement une "machine à traite les vaches", dont nous allons dire quelques mots.

Cette machine consiste en une pompe

Une pomme sans pépins et sans coeur — un pommier sans fleurs.

aspirant l'air d'un réservoir élevé, lequel communique d'une part avec une cuve à eau, dont l'eau, en s'élevant, régularise la pression dans la canalisation, et d'autre part, avec des tuyaux de fer qui font le tour de l'étable. (Voir gravure ci-dessous).

En face de chaque animal part un branchement souple qui aboutit à un récipient à lait fermé par un couvercle en verre. Le récipient est relié aux quatre tétines de la vache à traire.

Un enfant, à l'aide de cette pompe, peut traire six vaches à la fois. Le pittoresque cher aux peintres d'antan y perd, mais l'hygiène y gagne; car ce système peut être en son ensemble facilement et rapidement lavé à l'eau chaude, et désinfecté.

Evidemment sous notre climat canadien, en hiver, le système de canalisation dont je parle, pourra offrir des difficultés; mais à notre époque rien n'est impossible dans le monde de la matière.

## LA POULE

Voici le moment où les poules commencent à pondre, quelques mots sur le poulailler ne seront peut-être pas de trop ici.

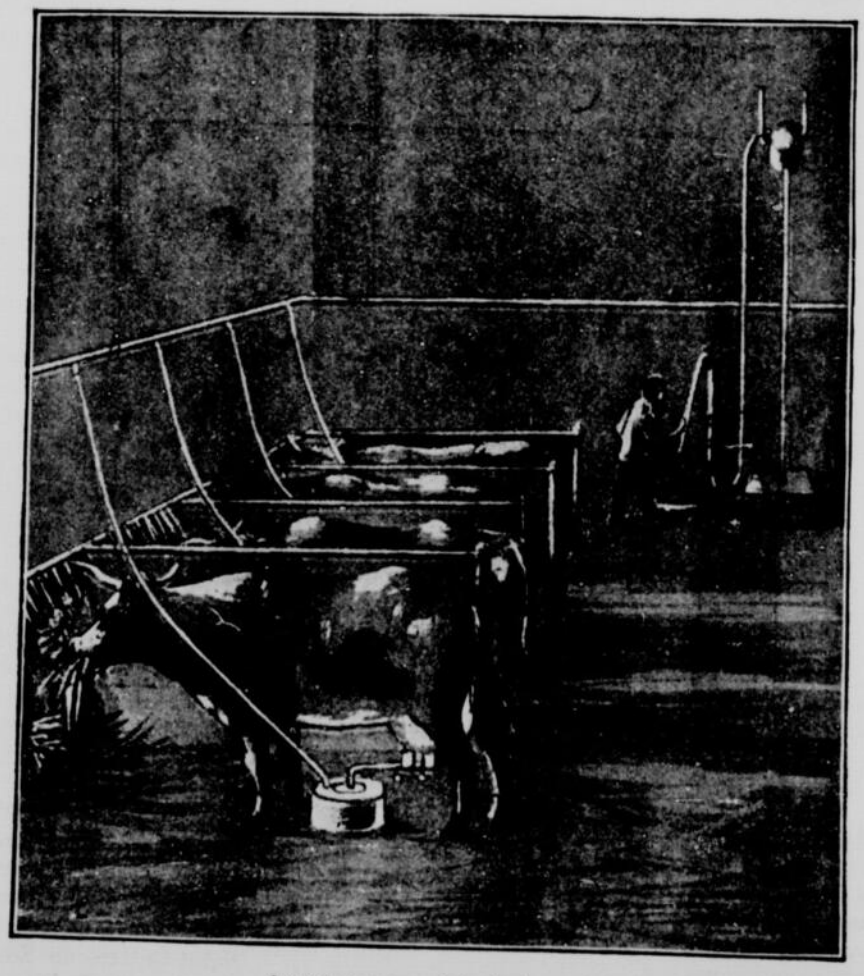
Les "volailles" ont besoin d'espace ; sur différents plans. La disposition en elles se plaisent à l'abri des buissons et échelle est une cause de disputes, de bousdes arbres. Il est avantageux de les lais- culades parfois suivies de chutes dangereuser vaguer à travers champs, lorsque l'état ses, car le gradin le plus élevé est l'objet de de la récolte le permet; elles détruisent toutes les convoitises.

des masses d'insectes nuisibles. Dans tous les cas, il faut qu'elles trouvent, en tout temps, de l'eau propre pour s'abreuver et un refuge couvert en cas de pluie. Le poulailler doit être bien aéré, sec et divisé en compartiments, de façon à ce que les dindons et les oies ne puissent nuire aux poules et aux canards. Quinze à vingt poules exigent un local de 9 pieds carrés.

Une température douce, pas trop froide en hiver ni trop chaude en été, convient particulièrement. Un grillage à mailles serrées est indispensable à chaque ouverture du poulailler pour empêcher l'entrée des bêtes malfaisantes.

Les murs du poulailler doivent être soigneusement crépis et blanchis à la chaux de temps en temps. Un sol carrelé facilite le nettoyage. On le recouvre de cendres, de terre légère très sèche, et on enlève la fiente tous les huit ou dix jours. Un bon lavage avec la solution de chlorure de chaux à 1 pour 100 (hypochlorite) sera pratiqué chaque mois.

On a préconisé, dans les petites basses-cours, le poulailler démontable, dont les parois sont en grillage. Ces poulaillers ont l'inconvénient d'être froids l'hiver, et ne peuvent être utilisés qu'à l'intérieur des bâtiments. Le mobilier du poulailler consiste en "juchoirs" ou "perchoirs" et en "nids" pour la ponte. Les meilleurs perchoirs sont formés de traverses en sapin de 3 × 1½ pouces posées sur des appuis mobiles placés à différentes hauteurs et



Ingénieux moyen de traire les vaches

TELLUS.

# A nos Petits Amis

L'Album Universel a bien voulu me charger du soin de rédiger cette page.

J'ai accepté avec d'autant plus de plaisir que, mes jeunes amis, j'ai toujours eu un faible pour vous. Jamais délicieuses fillettes, bébés roses ou gentils garçonnets touchant à l'adolescence, ne m'ont été indifférents.

C'est vous dire qu'après un bonjour du meilleur coeur, il me semble vous voir en groupe autour de moi, tandis que je viens vous définir le petit programme dont vous allez bénéficier.

J'ai l'intime conviction que bientôt nous serons dans les meilleurs termes du monde; car, voyez-vous, je vous connais de longtemps, mes jeunes amis: Votre coeur ne résiste pas à qui sait vous intéresser, vous amuser, vous faire réfléchir quelquefois, le plus souvent vous faire rire, et toujours, toujours vous aimer.

Est-ce à dire que l'on ne vous grondera jamais? Mon Dieu, non! ce serait arrêter le rire sur vos lèvres roses; et le rire à votre âge, le bon rire franc, perlé, éclatant, canadien en un mot, vous est aussi nécessaire que l'espace aux oiseaux et l'onde aux poissons. Un enfant qui ne rit pas, c'est comme qui dirait une fleur fanée.

Chasseur infatigable, avec le chien d'arrêt, la patience, le chien courant, le travail, par monts, par vaux, d'ici, de là, je saurai surprendre et mettre pour vous dans mon hâvre-sac, le lièvre de la nouvelle, la perdrix du récit, le moineau du jeu, l'écureuil du divertissement; en un mot, le chevreuil de la gaîté, l'orignal de la joie, pourchassant loin, bien loin le singe vilain des larmes et le gros ours des chagrins.

Volontiers je redeviens enfant pour me mêler à vos jeux et participer à vos courses, à vos éclats de rire..., trop fier, trop heureux si, pour ma part, je contribue à faire que l'Album Universel soit chaque semaine attendu avec impatience, comme l'ami, l'enfant de la famille, de la maison.

Vos papas, vos mamans, chers amis, ne manqueront pas de trouver dans cette revue essentiellement canadienne, et spécialement créée pour eux, pour vous, ample matière à lire avec intérêt et dont les illustrations artistiques parfaites feront sûrement les délices des grands et des petits.

"Amuser les enfants, — a dit quelque part un écrivain, — est une tâche très délicate. D'abord, il faut les bien connaître: et se souvenir qu'en somme, ce sont de "petits hommes". Surtout, pas de piège, pas de contrainte déguisée, pas de dissimulation.

Pour eux, il faut disposer d'une gaieté naturelle et saine, d'une imagination mesurée dans sa fantaisie, d'une observation pénétrante, enfin, d'un tact sûr." J'ajoute: il faut les aimer.

De toutes ces précieuses qualités, il en est une que je revendique tout particulièrement (et dont découlent toutes les autres), c'est la dernière. Oh! pour celle-là, chers petits amis, comptez sur moi.

P. G.

### Maître Malin et le Père La Réplique

Maître Malin. — Je suppose que tu as seulement un canard et une marmite, dans une île déserte; comment mettrais-tu la poule au pot?

Le Père La Réplique. — Je ferai peur à mon canard, mais grand'peur, là! et quand il aura la chair de... poule, le tour sera fait!

Maître Malin. — Très bien; mais voyons, puisque tu es cuisinier, quand ta "vieille" va au marché, comment ferais-tu la soupe avec un vaisseau?

Le Père La Réplique. — Oh! pour cela, il faut un procédé particulier; retiens-le bien, voici: on prend le navire quand il échoue!

Maître Malin. — Quand il est chou! ça y est, parfait, épatant...

Le Père La Réplique. — Mais à mon tour, maître: Pourrais-tu faire aboyer un chat?

Maître Malin. — Très facilement, mon cher; mets une tasse de lait devant un chat, s'il a soif, il la boira.

Le Père La Réplique. — Il aboiera! C'est trop fort, il sait tout! Il faut cependant que je voie si tu es au bout de ton esprit. Voyons, j'ai semé des pommes de terre dans mon jardin, sais-tu ce qui est venu?

Maître Malin. — Voilà une belle question! il est venu des pommes de terre...

Le Père La Réplique. — Point du tout; il est venu des cochons qui les ont mangées.

Maître Malin. — Tu m'as mis dedans, malin, à mon tour; sais-tu une bonne manière d'attraper les pies?

Le Père La Réplique. — Il y a plusieurs manières: les lacets, la glu...

Maître Malin. — Vieux moyens, mon cher; je mets, moi, un fromage dans mon jardin, un fromage à la pie. L'oiseau vient et mange le fromage; le lendemain, nouveau fromage, nouveau régal; la pie s'y habitue; le troisième jour, je ne mets rien! la pie vient, croyant trouver un fromage; serviteur, elle est "attrapée"... comme toi.

Le Père La Réplique s'arrache les cheveux qui lui restent, de désespoir de n'avoir pas deviné.

### Pour une tranche de jambon

Un fils d'Isaac, mordu par la faim, entre dans un restaurant. L'occasion, quelque diable aussi le poussant, il fait les yeux doux à un superbe jambon qui trône dans un plat.

Sa religion lui défendant de manger du porc, le pauvre Juif se demande s'il ne va pas provoquer la colère de Jehovah; mais il se rassure en faisant le raisonnement suivant: Le Seigneur est bien trop occupé à nourrir les passereaux et à veiller sur les cheveux de nos têtes — le malheureux était chauve — pour s'apercevoir de ce que je vais manger. Et il prend une bonne tranche de jambon.

A son entrée dans le restaurant, le temps était clair; à sa sortie, le ciel était couvert de nuages: un ouragan terrible passait sur la ville, enlevant les toits et déracinant les arbres. Saisi de frayeur, le fils d'Isaac rebrousse chemin et rentre au restaurant.

"Avez-vous déjà vu tant de fracas pour une misérable tranche de jambon?" demande-t-il au garçon, amusé.

### TELLE MERE, TEL FILS.

Vincent faisait depuis longtemps le désespoir de son maître, malgré les supplications, les avertissements et les menaces réitérés de celui-ci. Le bon instituteur, croyant que c'était le seul moyen efficace de corriger le gamin, décida d'inscrire ses fredaines sur le bulletin mensuel de conduite qu'il adressait aux parents de chaque élève.

Le père de Vincent vit donc, en marge du bulletin de son fils, cette note:

"Vincent parle beaucoup trop."

Par le retour du courrier, l'instituteur, stupéfait, reçut du père de son élève un billet ainsi conçu:

"Que diriez-vous donc, monsieur l'instituteur, si vous entendiez sa mère?"

## Le Conte de la Barbe-Bleue

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue: cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît devant lui.

Elles n'en voulaient point toutes deux.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voulait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait pas ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations; on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin, tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fît venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne si elle voulait; que partout elle fît bonne chère. "Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celles de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent; celles de mes cassettes, où sont mes pierreries; et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet du bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, je vous le défends de telle sorte, que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère." Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné; et lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur.

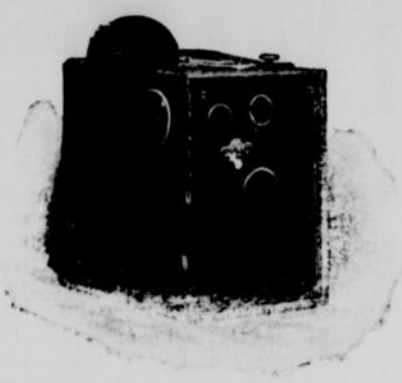
Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sophas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues; elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement du bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter: elle prit donc la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes, attachées le long des murs: c'étaient toutes les femmes que Barbe-Bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

(A suivre)


Cameras PREMO



Photographie simplifiée

Appareils idéals pour Amateurs

Dans toutes les dimensions.

PRIX DEPUIS

$5.00 a $50.00

The D. H. Hogg Co

662 et 662½ rue Craig

MONTREAL

Gram-o-phone BERLINER

(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. ¶ Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co. of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

# ART ET CHIFFONS

## VETEMENTS EN BRODERIE

En ce moment où les broderies à la main jouissent d'une si grande vogue pour les vêtements extérieurs, tous les points de fantaisie qui jusqu'à présent ornaient la lingerie, agrémenteront avantageusement les robes lavables.

Les broderies à la main très fines ne sont pas à la portée de toutes, mais celles qui sont faites à la machine ont été tellement perfectionnées qu'il est parfois difficile de distinguer les unes des autres. Les volants en broderie peuvent s'obtenir en plusieurs largeurs; il en est d'assez hauts pour faire une jupe de dame. Quantité de patrons sont adaptés à l'emploi de ces volants de la hauteur voulue en combinaison avec du tissu tout uni, tel que le mousseline, la mousseline, la batiste ou n'importe quelle autre étoffe servant de fond à la broderie.

Une grande nouveauté de la saison est le volant en forme brodé; il s'obtient en plusieurs largeurs. Une bordure de broderie peut servir, ou bien le volant peut être fait de tissus tout uni et bordé de broderie ou de dentelle.

Notre seconde gravure représente un modèle de cache-corset très original.

Le corsage même est fait avec de la bordure, à laquelle on ajoute un empiècement qui prête plus de cachet à l'ensemble. On peut omettre cet empiècement, toutefois, si on le désire; cependant, le cache-corset se trouve ainsi avoir le désavantage de ne pouvoir suffisamment protéger le buste. Du volant de broderie de la hauteur voulue a été employé pour ce vêtement. Le modèle choisi diffère du cache-corset ordinaire, en ce que le bord inférieur est retenu par de l'engrelure qui est de la grandeur de la taille. Le bas de la bordure de broderie est taillé en biais de manière à s'allonger sur le devant, et se trouve alors froncé au milieu du dos, à la taille et sur le devant.

La manière ordinaire de finir la ceinture est de passer le ruban par l'engrelure et de coulisser ensuite le modèle à la grandeur de taille voulue. Mais ce moyen a le grand désavantage de former une sorte de bourrelet sous le corsage, qui est tout à fait disgracieux. Pour éviter toute épaisseur superflue du tissu à la taille, le bord inférieur, au lieu d'être paré, est rabattu sur une couture à l'endroit du tissu et froncé le long du bord du pli; une autre rangée pas froncée, et de l'engrelure de dentelle est disposée dessus et cousue à plat pour dissimuler le bord ras. Le bord inférieur est rentré et ourlé, également vers l'endroit; puis il est ourlé avec des points très fins à l'intérieur du bord supérieur de la broderie. Cette dernière peut être laissée sous le bras, pour être retournée et servir de protection, ou bien elle peut être découpée en courbe, et l'emmanchure peut être bordée d'une dentelle froncée.

2. — Cache-corset en broderie.

## COMMENT ON CHIFFRE LE LINGE

Les expositions de blanc ont été pour beaucoup l'invite à faire emplette du linge nécessaire pour les besoins personnels et aussi pour les besoins de la maison.

Même les objets qui ont été achetés confectionnés ne peuvent être mis en service sans quelque préparation.

Les boutons, par exemple, ne sont pas solidement fixés; les tresses, les coulisses sont cousues de façon sommaire; il est de toute utilité de les consolider afin qu'ils ne lâchent point quand on s'en servira.

Il faut aussi que l'on couse des attaches aux essuie-mains, aux torchons, aux serviettes d'office, mais ce qu'il importe aussi, c'est de ne pas mettre en circulation le moindre objet sans qu'il soit marqué.

Quand on confie le linge à des blanchisseurs, c'est une question d'ordre qui ne doit jamais être négligée; les lisières chiffrées ne s'égarent point, ou tout au moins elles retrouvent facilement leur possesseur, tandis qu'il ne peut en être de même quand on a omis d'y mettre une marque.

On fait des petites marques tissées qui rendent de grands services, car il suffit de les coudre ou de les piquer; mais nous trouvons infiniment préférable de chiffrer directement le linge.

Le linge de maison ou d'office, comme les torchons et les tabliers de cuisine, se marquent tout simplement en lettres ordinaires au coton rouge, au point à la croix, quand les fils sont gros; c'est vivement fait, mais pour toute autre chose nous trouvons que cela manque d'élégance.

On fait au point à la croix des chiffres plus ou moins compliqués: lettres anglaises, majuscules, gothiques, etc... C'est un ouvrage assez compliqué quand on travaille sur un tissu damassé, et cependant, avec de la patience et des bons yeux, on y parvient, mais on simplifie la chose en mettant sur le linge une fine étamine sur laquelle les points se font aisément, et il suffit ensuite de retirer l'étamine en l'effilant ou en coupant les fils pour avoir de jolis chiffres. Ceci se fait sur nappes, serviettes, draps, taies d'oreiller, etc.

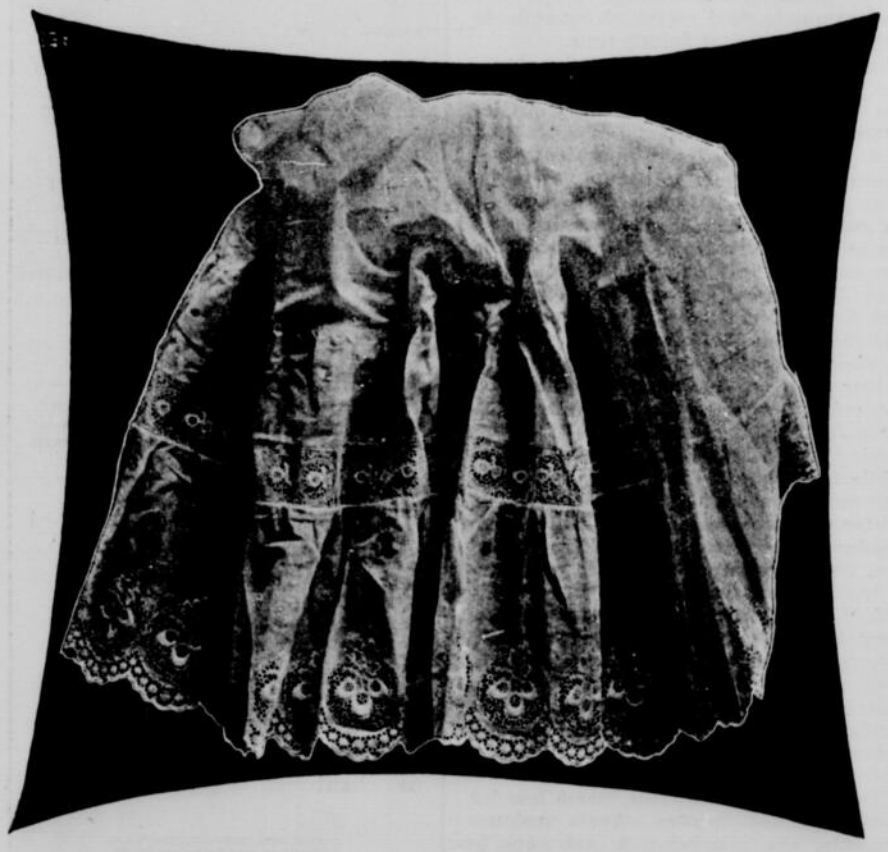
Mais ce qui est certainement le plus beau, c'est de broder le linge. On se figure que la broderie au plumetis est très difficile. Erreur, avec un peu d'habitude, en s'exerçant à l'avance, on arrive à broder bien vite.

Cependant, nous conseillerons, si l'on n'est pas habile ouvrière, de choisir d'abord des lettres simples, sans crochets ni fioritures, toujours ennuyeux pour les débutantes. Ensuite, la pratique aidant, on arrivera à de bons résultats.

Nous ne voulons point faire ici aujourd'hui un cours de broderie; ce sera, si vous le voulez bien, le sujet d'une prochaine causerie.

Cependant, il importe que nous vous apprenions que l'on aime beaucoup en ce moment les chiffres de fantaisie, beaucoup plus faciles à faire que le plumetis.

Un simple cordonnet ou un point lancé suit les contours, tandis qu'au milieu on fait du sablé, un point de chaînette ou tout ce que l'on veut. Ce genre est joli, vivement fait et point banal.



1. — Volant de broderie posé en forme sur un jupon de dame. — Modèle de la maison Dupuis Frères. — Cliché Laprés et Lavergne.

## CONSEILS D'UNE COQUETTE

Une excellente poudre à dent peut être obtenue en pulvérisant des os de sèche, que l'on parfume à sa guise.

• • •

Se rincer la figure avec de l'eau fraîche dans laquelle on a jeté quelques gouttes d'eau de Cologne, est excellent pour donner du teint et de la couleur à la peau.

• • •

Un mélange composé de quatre onces d'eau de rose et d'un tiers d'once de teinture de benjoin, appliqué sur la figure, donne au teint une délicate apparence rosée.


**L'Ivrognerie Secretement Guerie**

Guérit son mari.

**Echantillon Gratuit** et circulaire contenant détails, témoignages, et prix, envoyés dans une enveloppe cachetée. Correspondance religieusement confidentielle. Incluez un timbre pour la réponse.

Addressez: **The Samaria Remedy Co., 23 Jordan St., Toronto, Can.**

**Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.**

**VICTIME des POISONS**

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir.

Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMEDE DIFFERENT POUR CHAQUE MALADIE).

**Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté**

**136 RUE SAINT-DENIS**

MONTREAL

**"LA DIGESTIVE"**

Guérit pour toujours la DYSPEPSIE

EN VENTE PARTOUT

**CATARRHOL**

Est le seul remède qui guérissent positivement le

CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différant de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

**En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.**

ADRESSEZ:

**COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA**
**Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal**

**"ANTIKOR - LAURENCE"**

**Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**PERE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX**

**GRATIS** un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.

**KOENIG MED. CO.,**
**100 Rue Lake, CHICAGO.**

En vente chez les pharmaciens : $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

**EDMOND J. MASSICOTTE,**

**Artiste-Dessinateur, (Se étage)**
**1650 rue Notre-Dame, Montréal —**
Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc

# La vie au foyer

IL ne faudrait pas croire que la façon de dresser un couvert importe peu. Certes, dans l'intimité, la table familiale ne se parera pas de la même façon que lorsque l'on convie des étrangers à venir partager votre repas.

Et cependant, nous voudrions engager les jeunes maîtresses de maison à y apporter toujours du soin; pour les leurs, elles ne devront point trouver que tout est bien.

Naturellement, la position et le genre de vie du ménage nécessiteront des modifications; il n'est donc pas possible d'ériger des règles immuables; mais ce qu'il est toujours facile d'observer, c'est que l'ordre et la propreté sont de toutes conditions.

Pourquoi expliquer comment doit être mis le couvert? toutes, vous le savez, mesdames. Ce que nous voudrions voir avec vous aujourd'hui, c'est l'arrangement nouveau, non pas la façon de poser assiettes, verres et couteaux et tout ce qui est d'utilité immédiate, mais plutôt le choix de ces mille riens futiles et charmants qui concourent à l'ornementation de la table et lui donnent ce cachet, pourquoi ne pas dire le vrai mot... ce chic que nous voulons trouver à tout ce qui nous entoure.

Ainsi, chaque fois que l'on a des invités, il est de première nécessité de couvrir la table d'une nappe bien blanche; c'est un luxe que toutes peuvent avoir.

Au milieu de la table, on posait, et on pose encore le chemin de table, qui peut être tout ce que l'on veut: depuis le simple rectangle allongé, simplement encadré d'un ourlet à jours bordé d'une dentelle, jusqu'au chemin de table très travaillé, très ornementé, ajouré, incrusté, brodé; en un mot, de vraies merveilles.

Volontiers maintenant on remplace le chemin de table par des milieux ou centres de table généralement ronds et aussi garnis ou travaillés qu'on peut le désirer.

Assortis au chemin de table ou au centre de table, sont les dessous de bouteille ou plutôt les dessous de carafes qui se glissent sous le petit plateau de verre; ces dessous ne sont pas toujours semblables au chemin de table, cela est du reste facultatif.

A côté de ces dessous, on peut encore en placer une foule d'autres. Sous les raviers on met des petites serviettes de formes spéciale; sous les coupes à gâteaux, sous les jattes à fruits, également des ronds brodés, festonnés ou cernés de dentelle.

La table la mieux servie, couverte des plus beaux cristaux et de la plus étincelante argenterie, nous semblerait bien sévère si la note féminine n'y était ajoutée par ces accessoires qui sont devenus indispensables.

Il est sans doute superflu d'ajouter que les fleurs égaient toujours délicieusement.

Point n'est besoin, si l'on redoute les dépenses, d'une riche corbeille ou d'un surtout de fleurs rares; un bouquet de tulipes suffit.

En été, les fleurs les plus simples peuvent être employées de charmante façon: des roses, des fleurs des champs donnent des effets ravissants.

### PETITE MARMITE

Le potage qu'on appelle "petite marmite" parce qu'on le sert effectivement dans de petits plats en forme de marmite, ressemble un peu au pot-au-feu français. Voici comment on le confectionne:

Pour faire deux pintes de soupe, ayez deux livres de noix de veau, deux livres de poitrine de boeuf, un poulet, un os de moëlle de boeuf, de cinq ou six pouces, fendu dans sa longueur, une carotte (deux ou trois, si elles sont petites,) un navet, deux oignons et trois ou quatre branches de céleri. Nettoyez la viande, coupez le boeuf et le veau en petits morceaux; laissez le poulet entier ou partagez-le en deux. Faites fondre la moëlle dans une poêle à frire, et jetez-y vos morceaux de boeuf et de veau. Ajoutez trois pintes d'eau froide, laissez chauffer jusqu'à ébullition, alors mettez le poulet et laissez-le cuire doucement jusqu'à ce qu'il soit tendre. Dans un autre récipient, faites cuire en même temps vos légumes, que vous aurez eu soin de couper en morceaux d'égale dimension. Ajoutez-les à vos viandes avec deux cuillerées de sel. Retirez ensuite le poulet; coupez-en une partie en morceaux, que vous mettrez dans chacune des petites marmites. Faites de même pour le boeuf et le veau. Enlevez la graisse du bouillon avec une cuiller, et mettez votre marmite à refroidir dans l'eau. Battez les blancs de deux oeufs avec leurs coquilles pilées, et quand le potage est refroidi au point de ne pas cuire les oeufs, versez-y ceux-ci. Agitez tandis que la casserole est de nouveau sur le feu, jusqu'à ébullition. Laissez bouillir trois ou quatre minutes, ensuite retirez encore du feu. Ecumez et coulez. Réchauffez et versez dans les petites marmites avec quelques bouchées des diverses viandes et des légumes.

C'est excellent, et cela constitue un service original et joli, dont nos lectrices peuvent se faire une idée par la table dressée avec les petites marmites que représente notre première gravure.

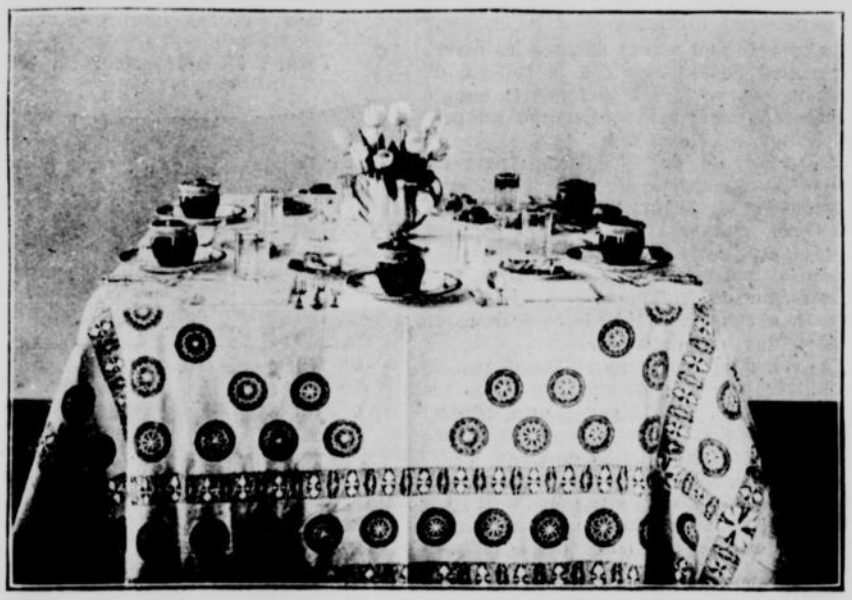


Table dressée avec petites marmites.

### RECETTES ET PROCEDES

**Taches de boue sur la soie.** — Il faut mouiller les taches avec un peu d'eau et couvrir ensuite de crème de tartre en poudre; au bout de quelques minutes, rincer à l'eau claire. Si la soie est de teinte délicate, il faut avoir soin de ne laisser que très peu de temps la crème de tartre en contact avec le tissu; autrement, la couleur serait altérée.

**Pour remettre à neuf le crêpe anglais.** — Epingler le crêpe, envers en dessus, sur la table à repasser recouverte d'une couverture de laine repliée plusieurs fois; poser dessus une mousseline mouillée (une mousseline neuve sera préférable, car elle abandonnera en partie son empois au crêpe, ce qui lui donnera un peu plus d'apprêt) et repasser en appuyant "sans traîner" le fer. Le crêpe est ainsi vraiment remis à neuf.

**Pour nettoyer les objets en cuir.** — Le meilleur moyen à employer pour nettoyer les objets en cuir, sacs, carnets, ceintures, etc., consiste à prendre un ou deux blancs d'oeufs bien battus et à en frotter l'objet à l'aide d'un tampon de flanelle.

Ce qui entre dans le potage "Petite Marmite".

### CORRESPONDANCE

**NOTE.** — Nous répondrons avec plaisir, dans cette colonne, à toutes les demandes de renseignements de ménage, d'économie domestique, d'hygiène et de toilette, qu'il plaira à nos lectrices de nous adresser.

Il suffira de signer ses questions d'un pseudonyme, et les réponses seront données dans la quinzaine qui suivra la réception de la lettre.

**Inquiète.** — Pour enlever cette tache de fruit sur votre blouse blanche, frottez la partie tachée avec un morceau de même étoffe imbibé d'une solution d'acide citrique. Les taches de même nature sur les étoffes de couleur s'enlèvent par le même procédé.

**Yvette.** — Si vous vous servez de poudre de riz, ayez soin de la choisir de très bonne qualité, et ne vous mettez jamais au lit pour la nuit sans vous être lavé la figure à grande eau fraîche. — Les boutons à tête noire peuvent facilement s'extraire: il suffit de les presser fortement entre le pouce et l'index. Pas de cicatrice.

**Madame X.** — Voici la recette que vous demandez pour le pudding à la neige: Faites dissoudre quatre feuilles de gélatine blanche dans une tasse d'eau; ajoutez-y ¾ de tasse de sucre et 3 blancs d'oeufs, essence au goût, et fouettez jusqu'à consistance.

**Rose.** — On peut obtenir une colle liquide ordinaire assez forte et durable, à peu de frais: il suffit de faire dissoudre dans du fort vinaigre un morceau de colle forte solide. 2 parties de vinaigre pour 1 de colle.

**Tanagra.** — Les peintures à l'huile se nettoient à l'aide d'une éponge fine imbibée d'eau tiède. Pas de savon qui détériore les couleurs.

**Petite Blonde.** — La poudre de riz qu'on fabrique soi-même en faisant macérer du riz bien blanc dans de l'eau, l'écrasant très fin et laissant sécher au soleil, est très pure, plus inoffensive assurément que la poudre qui est dans le commerce, mais elle n'adhère pas aussi bien à la peau.

**Coquette.** — L'eau oxygénée a pour propriété de blondir les cheveux; mais elle les rend cassants et durs.

**Mère de famille.** — Donnez beaucoup d'exercice à vos bambins et beaucoup d'air pur. La vie sédentaire et renfermée ne vaut rien pour ces petits turbulents. Puisque les organes sont tous en bon état et que le médecin ne constate que de la faiblesse, c'est assurément le grand air qui sera le meilleur fortifiant.

**A. B. C.** — En mettant seulement quelques gouttes de pétrole dans l'eau dont vous lavez vos vitres de fenêtres, et en évitant de les savonner, vous les obtiendrez très brillantes en toute saison.

**Alpha.** — On obtient un empois brillant en ajoutant à l'amidon un peu de cire vierge et une pincée de sel de cuisine. — Les gants de chevreau glacé-blancs se nettoient en les lavant dans la gazoline. Certaines couleurs également, comme le gris, le beige et généralement toutes les teintes neutres.

COLETTE.

1950
Novi-Modi

UN DE NOS MODÈLES
DU PRINTEMPS 1905

COSTUMES-
TAILLEUR
MANTEAUX
JUPES Dans les genres les plus nouveaux

Aucune autre maison du Canada ne peut rivaliser avec les dernières créations de NOVI-MODI.

Novi-Modi Costume Co., Ltd.
2364 Ste-Catherine
MONTREAL

# Comment préparer une jolie layette

PEU de mères sont assez fortunées pour ne pas regarder au prix lorsqu'il s'agit de confectionner la layette du premier bébé. Moins encore en est-il, espérons-le, qui achètent tout prêts, ces gentils petits objets.

C'est un travail si doux à accomplir, si minutieusement tendre à élaborer, et dans lequel la jeune mère doit mettre tant de son coeur. Elle voudrait que toutes ces menues choses fussent élégantes et confortables, et en même temps, il lui faut bien souvent songer qu'elles devront aussi être peu coûteuses.

Il ne faut pas préparer trop de vêtements; il vaut mieux choisir des tissus appropriés et de bonne qualité. L'enfant profitera si vite qu'il n'aura souvent pas le temps d'user le tout.

On peut commencer par préparer une malle où l'on déposera, à mesure qu'il sera terminé, chaque objet du trousseau. Une cretonne à fleurs, drapée ou froncée, autour d'une caisse d'épicerie, sera d'un effet pittoresque et joli. L'intérieur est doublé de percale et capitonné de ouate où l'on aura eu soin de jeter abondamment de la poudre d'iris ou de violette. Des traverses de ruban servent à tenir en place les divers objets de la layette.

1.—Manteau en étamine blanche, garni de volants brodés à la main et doublé de petite soie.

Avant de commencer le travail de lingerie, on pourra acheter les petites camisoles et les bas. Que le bébé naisse en juin ou en décembre, ces objets sont toujours les mêmes. Trois camisoles en tricot, soie et laine, et trois paires de chaussettes en cachemire suffisent. Les camisoles en laine sont généralement trop chaudes; il vaut mieux tenir l'enfant au chaud au moyen de ses vêtements de dessus et de ses couvertures.

Les articles en tricot, de même que les flanelles, rétrécissent toujours au blanchissage, si l'on n'a soin de les laver à l'eau tiède et de les faire sécher parfaitement étendus. Pour cela, on peut aisément, avec quelques morceaux de bois, se fabriquer de petits séchoirs très commodes.

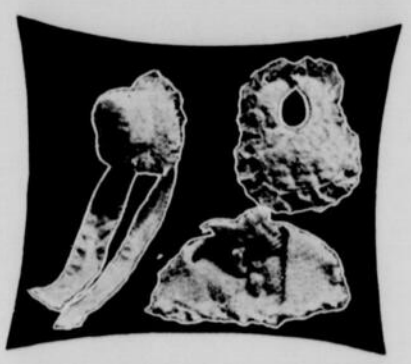
Les langes et les maillots se font en forte flanellette blanche. La flanellette est préférable pour cela à tous les autres tissus. Elle est aussi soyeuse que la flanelle, aussi chaude, et se lave beaucoup plus facilement. Les brassières se font également en flanellette ainsi que les vêtements de nuit.

Pendant les trois ou quatre premières semaines de la vie du bébé, les vêtements de nuit sont ordinairement les mêmes que ceux du jour; il faut éviter de changer l'enfant trop souvent.

Les jupons seront en flanelle et au nombre de trois; ils sont montés sur de petits corsages en batiste ou en linon. Il faut aussi un ou deux jupons de linon.

Voici un tableau approximatif du prix de cette première partie du trousseau d'un bébé, c'est-à-dire des objets de corps qui seront enfermés dans la caisse que nous avons décrite :

| | |
|---|---|
| Langes et maillots, flanellette | $1.20 |
| Vêtements de nuit | 90 |
| Camisoles | 1.50 |
| Chaussettes, 3 paires à 25 cts | 75 |
| Jupons et brassières | 2.70 |
| Total | $7.05 |



2.—Gilet de tricot, bavoir et petite capeline de soie brodée.

La corbeille où seront déposés les divers accessoires devant servir à la toilette de l'enfant, pourra être à la fois très simple et très élégante, sans s'élever à un prix exorbitant, tant s'en faut.

Le panier est en osier ordinaire, rembourré d'un matelas de linon blanc, orné de ganses et de petits noeuds de satin bleu. Dans ces ganses sont disposés peignes, brosses, etc. Dans un angle de la corbeille, quelques petits coussins à épingles, très simples, mais si commodes. Au fond, une boîte à savon en celluloïde, une boîte de poudre, une houppette, etc.

Les robes de bébé peuvent être à peu de frais très gentilles et élégantes. On les orne de petits plis d'étroites broderies ou de Valenciennes. Nous ne conseillons pas d'en confectionner plus de cinq.

Qu'elles soient assez amples pour que l'enfant puisse, sans y être gêné, les porter jusqu'à l'époque où on le mettra en robe courte: vers le troisième mois, ordinairement.

3.—Jupon de linon orné d'un entre-deux de broderie et de bandes de petits plis.—Petit châle de tête brodé à la main.

Le manteau représenté par notre gravure est en étamine blanche, doublé de petite soie avec volants de même tissu, brodés à la main.

Tel quel il a coûté $7.75. Le petit bonnet, de même tissu que le manteau recouvert de soie brodée, est de bon goût et revient à presque rien. Il faut encore deux ou trois petits gilets en cachemire ou en tricot; de petits châles de tête et des bavoirs.

Le berceau peut être choisi parmi les plus jolis et les plus commodes. Il sera élégant et peu dispendieux si on le fait d'un grand panier posé sur des supports de bois peint, et surmonté d'une baguette de fer, où l'on attachera les rideaux de la façon la plus gracieuse possible. Ce berceau est préférable aux anciens, en ce qu'il évite le balancement, cause de tant de cris chez l'enfant, et souvent de dérangements d'estomac assez graves.

Enfin, une commodité très appréciée et facile à se procurer, c'est le cabinet-pharmacie, où l'on dépose les bouteilles, le lait et les sirops et médicaments dont l'enfant peut avoir besoin. A l'aide d'une caisse d'épicerie ordinaire, on peut construire un cabinet-pharmacie très présentable et même presque élégant.

Donc, approximativement, la dernière partie du trousseau coûtera :

| | |
|---|---|
| Corbeille "Baby" | $1.50 |
| Lingerie | 3.45 |
| Robes | 4.30 |
| Couvertures | 1.00 |
| Berceau et accessoires | 5.60 |
| Manteau | 7.75 |
| Petits gilets tricotés | 60 |
| Autre gilet | 75 |
| Total | 24.95 |
| Coût de la première partie de la layette | 7.05 |
| Total | $32.00 |

4.—Petite robe de mousseline et broderie. Bandes alternées de petits plis et d'entre-deux de broderie.

Nous ne saurions assez mettre en garde les jeunes mères contre le préjugé si fâcheux qui consiste à croire qu'un nouveau-né doit être enveloppé de flanelles, de langes, et tenu dans des appartements toujours très chauds. Qu'en résulte-t-il ? L'enfant, à sa première sortie, ne peut supporter l'air, il gagne une fluxion de poitrine. Mères prudentes, mères intelligentes, ne faites pas de vos bébés de petites momies; ne les enveloppez pas trop, ne les serrez pas, ne les garrottez pas, ne les étouffez pas !

Laissez l'enfant se développer librement comme une plante: c'est une fleur, une fleur humaine qui a besoin d'air et de liberté. Chez les peuples sauvages, on ne rencontre point d'enfants rachitiques ou mutilés, parce que les petits sauvages sont enfants de la nature et ne connaissent ni maillots ni corsets.

On sait que les chemises-brassières des nouveau-nés se font toujours avec des manches longues; ce n'est que vers six à huit mois, et quand il fait chaud, que l'on remplace la petite chemise montante par une chemise décolletée avec des petites manches courtes. Nous voyons un groupe de ce genre: un des modèles est tout simple avec un feston au bord de l'encolure et des emmanchures; l'autre est plus compliqué et plus coquet; la chemise est taillée de sorte que les parties qui se retournent forment une berthe carrée et des petites épaulettes au bord desquelles on met une mignonne broderie, ainsi qu'aux manches.

Les jolis modèles que représentent nos illustrations nous ont été gracieusement fournis par la maison Dupuis Frères, et ils ont été photographiés chez Laprés et Lavergne.


Le style

est aussi essentiel à l'élégance que l'air à la vie.

La meilleure coupe au monde combinée avec le meilleur tissu ne donnera qu'un résultat déplorable si l'habit manque de style.

Le style, au Semi-ready, c'est une science. C'est le résultat de bien des calculs et de beaucoup de travail—ce n'est pas l'effet du hasard.

Un modèle est d'abord établi, critiqué dans tous ses détails par nos experts, puis modifié jusqu'à ce qu'il soit parfait. Ces modèles servent de base pour tous les autres habits.

Semi-ready Tailoring

231, SAINT-JACQUES
1551, STE-CATHERINE
MONTREAL

# Les Jeux de la rue

LES jeux de billes sont très nombreux et fort en vogue, chez nos petits amis, à cette époque de l'année.

Après avoir mentionné "la Poursuite", qui ne peut se jouer qu'à deux; le "Pot", auquel peuvent prendre part de 3 à 10 joueurs; le "Vingt-et-un", de 2 à 8; "La Bloquette", de 2 à 12; "la Bille à neuf trous", de 2 à 8, nous décrivons tout spécialement "Le Serpent ou le Colimaçon", "Les Villes fortes", "le Cercle", que l'on peut changer en Triangle ou en Carré, sans parler de "la Tapette" ni de "la Pyramide".

Voici les règles spéciales à chacun d'eux:

### Le Serpent ou le Colimaçon

On trace sur le sol un serpent replié sur lui-même, et à la place de l'oeil on creuse un pot.

Les joueurs, dans l'ordre de début, jouent en partant de la queue du serpent. Il faut pour gagner, tout en suivant les détours du serpent, arriver à mettre sa bille dans le pot.

On recommence à la queue du serpent dans trois cas: lorsqu'on sort des lignes qui figurent le reptile; si la bille s'arrête à l'endroit où le serpent est replié sur lui-

Nombre de joueurs: 2 à 6.

même; enfin, si l'on est touché par un adversaire.

On peut jouer deux fois de suite quand on a touché la bille d'un autre joueur.

Le Colimaçon se joue de la même manière, la figure seule diffère.

### Les villes fortes.

On trace sur le sol un grand carré; puis au centre, aux quatre coins et au milieu de chacun des côtés, on creuse des pots qui représentent les villes.

Le trou du milieu, entouré de trois rigoles en guise de fortifications, est "Montréal". Les trous des quatre coins, qui représentent Québec, Trois-Rivières, Ottawa et Toronto, ne sont protégés que par deux rigoles; enfin, les autres trous, qui représentent des petites villes, ne sont entourés que d'une rigole.

On débute par déterminer l'ordre des joueurs.

Pour gagner la partie, il faut être maître de toutes les villes.

Une ville est prise par un joueur lorsqu'il a réussi à mettre sa bille dans le pot qui la représente.

Lorsqu'un joueur possède une ville, il doit la défendre dès qu'elle est assiégée par un autre joueur, et le caler trois fois de la ville assiégée et jouer ensuite un quatrième coup dans une autre direction.

Le joueur qui possède plusieurs villes peut caler trois coups de chacune des villes qui sont assiégées.

Celui qui a été calé peut jouer de l'endroit où il a été envoyé ou bien d'une de ses villes; s'il n'en possède pas, il peut jouer du but.

Celui à qui on a pris une ville peut jouer d'une ville s'il en possède une, sinon il joue du but.

On joue deux fois lorsqu'on prend une

Nombre de joueurs: 5 à 15.

ville ou bien lorsqu'on touche la ville d'un autre joueur.

Lorsqu'il y a beaucoup de joueurs pour prendre part à la partie, ils peuvent s'associer deux à deux, tout en jouant chacun à leur tour.

### Le Triangle, le Carré et le Cercle.

On choisit un terrain aussi uni que possible et on y trace une figure représentant soit un triangle, soit un carré, soit un cercle. Les lignes de cette figure doivent être bien nettes.

Chacun des joueurs dépose dans le trian-

(Nombre de joueurs: 2 à 10)

gle le nombre de billes qui constitue l'enjeu; les billes peuvent être mises en tas au centre du triangle ou bien déposées avec ordre sur les lignes et dans l'intérieur, ensuite les joueurs débutent par déterminer l'ordre dans lequel ils joueront.

A cet effet, une ligne a été tracée à 4 ou 5 mètres du triangle: c'est le "but", et chaque joueur se plaçant à son tour au triangle lance sa bille dans la direction "du but", de façon qu'elle s'arrête le plus près possible de la ligne sans la dépasser.

Celui dont la bille est la plus rapprochée du but est le premier, celui qui vient après est le second, ainsi de suite.

Lorsque, avant de débuter, un des joueurs fait "toquette", cela signifie que si une bille en touche une autre, tout le monde recommence à débuter. En général, on ne fait "toquette" qu'une fois.

Tous les joueurs jouent leur premier coup du but, chacun à son tour, d'après l'ordre de classement du début; les autres coups se jouent de la place exacte où s'est arrêtée la bille au coup précédent. Cependant, "après convention", si la bille est plus éloignée du triangle que le but, on peut jouer du but.

Chacun des joueurs essaie de faire sortir, en les visant, des billes du triangle; s'il y arrive, les billes sont à lui "provisoirement", car, comme on le verra plus loin, il peut être obligé soit de les remet-

Le Cercle.

tre dans le triangle, soit de les donner à un autre joueur.

On n'est pas obligé de chercher chaque fois à faire sortir des billes du triangle; on peut se placer à sa convenance, soit près du triangle, pour viser de plus près au coup suivant, soit tout autrement, pour éviter de se mettre à portée d'un autre joueur et d'"être tué".

Le joueur dont la bille s'arrête dans le triangle est "mort": il doit, s'il possède déjà des billes, les remettre au jeu, et au coup suivant il joue du but.

Si la bille d'un joueur est atteinte par celle d'un adversaire qui n'a pas encore ramassé de billes, le premier va jouer du but.

Si celui dont la bille a été frappée a déjà ramassé des billes dans le triangle, il les donne à son adversaire et va jouer du but.

Mais si celui qui a été touché n'a pas encore de billes, et que l'autre en ait déjà, le premier est "tué", c'est-à-dire qu'il ne joue plus jusqu'à la fin de la partie. Quand un joueur se voit menacé de ce danger, il peut proposer à l'adversaire qui va tirer sur lui de se racheter en lui donnant une bille.

Si une bille est arrêtée par le pied d'un joueur et que le propriétaire de la bille ait crié: "Bon pied", il joue de cet endroit; mais si un autre joueur a crié avant lui: "Mauvais pied", on rend à la bille l'impulsion qu'elle avait lorsqu'elle s'est trouvée arrêtée. La partie prend fin lorsque toutes les billes sont sorties du triangle.

On peut décider, avant le jeu, qu'il y aura poursuite entre tous les joueurs ayant au moins une bille, de manière qu'il n'y ait qu'un gagnant.

Voyez avec quel intérêt ces "jeunes connaisseurs" regardent leur petite amie qui achète une tablette de

**Chocolat Fry**

Ah! c'est qu'il est si bon le

**Chocolat Fry!**

Agents pour le Canada:

D. MASSON & Cie - - - - Montreal

**LE PIANO DE LA CUISINE**

Beauté
Elégance
Solidité

**Poêles en acier**

DE DIFFERENTS MODELES

¶ Ne manquez pas de connaitre au plus tôt la qualité et les avantages supérieurs de nos poêles en acier.

Demandez nos catalogues ou venez voir notre assortiment à nos magasins:

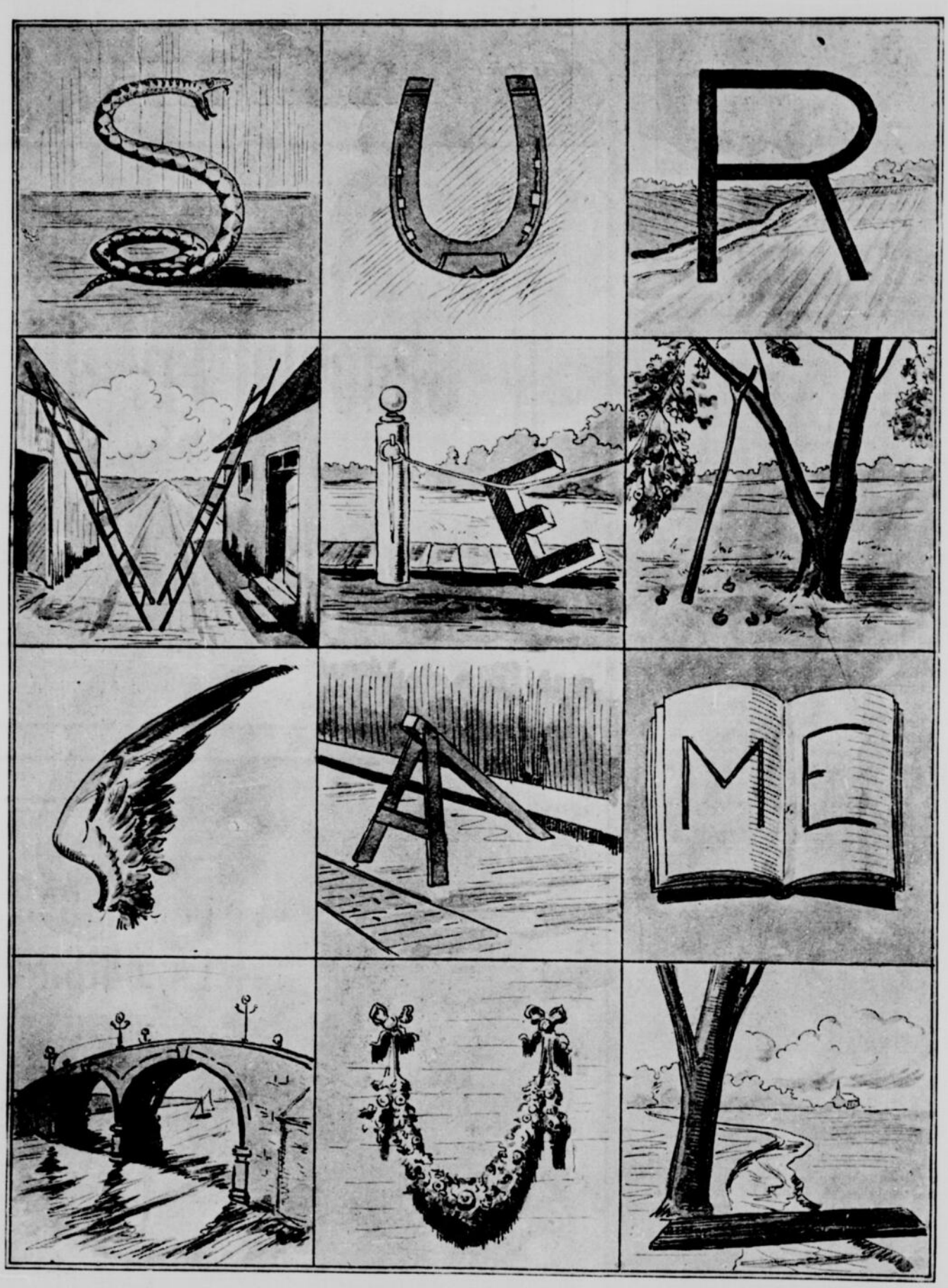
FONDERIE CANADIENNE
No 1544, rue Sainte-Catherine
J. RHEAUME, Propriétaire MONTREAL

# Concours magique de L'Album Universel

Bien magique, en effet, ce concours dont le serpent, les échelles, les arbres, les tunnels, en un mot, les divers objets qui le composent, forment des lettres originales par la manière ingénieuse avec laquelle ils sont disposés.

**Pour votre empressement et votre soin à résoudre cet intéressant concours, nous donnerons vingt magnifiques prix, consistant en gravures d'art de réelle valeur.**

**NOTE AUX CONCURRENTS.** — Les enveloppes devront porter le mot Concours; nous parvenir au plus tard le 16 courant, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.




### Lisez attentivement

En jetant les yeux sur les différentes parties qui constituent ce premier concours de notre nouvel Album, vous vous apercevrez aisément que chaque figure représente une lettre de l'alphabet, lettre fort originale, avouez-le. Il y en a quatorze en tout.

Avec ces quatorze lettres, il s'agit d'écrire deux mots bien connus de nos lecteurs. Le premier est formé de 5 lettres dont la première est un A; le second est formé de 9 lettres dont la dernière est un L.

Dans ce concours, point n'est besoin d'utiliser les ciseaux pour découper les lettres que comporte la gravure; il vous suffit d'écrire sur la carte ci-contre, ou une autre, — le plus lisiblement possible,— et les deux mots demandés ainsi que vos noms et votre adresse.

Envoyez la réponse par la poste, à Concours, Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal.

La solution du concours de cette semaine sera publiée dans un numéro suivant de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Toute question concernant le concours restera sans réponse.

**Semaine prochaine : Concours de célèbres Personnages Canadiens.**

**Formule pour les Solutions**

**CARTE DU CONCOURS No 1**

**de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.**

1er mot. A . . . .

2e mot. . . . . i.

Noms et adresse.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

### Solution du Concours précédent

Le premier prix de ce concours est gagné par Alfred Lespérance, St Charles de Richelieu; le 2ème par Agnès Howell, Illinois; le 3ème par Louise Desjardins, Montréal; le 4ème par Jacques Terron, Québec; le 4ème par Isidore Robinson, Missouri; le 5ème par Joseph Raby, Trois-Rivières.

Nous avons aussi reçu des solutions justes de Mlle Chicoine, Ulric Benoit, Jules Lévesque, Jeanne Ferron, Bertha Monday, Louis Chalifour, Alice Tenneson, Jean Archambault, E. S. Brown, Antoine St Charles, Jeanne Latulipe, Louise Payette, Minnie White, Emily Hall, Etienne Normandin, Omer Langevin, Agapit Chateus, Mme J. Chabot, Joséphine Berthelet, Antoinette Brunelle, Ludovic Letourneau, Emma Fuller, B. Sullivan, Julie Leclerc, Regina Chalifoux, Jacques Normant, Albert Chicoyne, Marie-Anne L'heureux, Ernestine Boivert, Juliette Ladouceur, Henri Letendre, O. Mondou, Albert Souenet, Georges Bertrand, Eva Lemieux, Nazaire Lefebvre, Antoinette Laverdure, Zéphirin Moreau, Joseph Grenier, Elzéar Dubuc et Napoléon Leclerc.


# Ce qu'il faut faire contre la maladie de Cœur

**Je maintiens mon avis avec cette offre remarquable. Je donnerai la pleine valeur d'un dollar de mon remède, pour prouver que j'ai raison.**

Je ne demande pas de renseignements, pas de dépot, pas de garantie. Il n'y a rien a payer, rien a promettre, ni maintenant, ni plus tard — a tous ceux qui souffrent du coeur et qui n'ont pas essayé mon remede — le "RESTAURANT DU DR. SHOOP" je donnerai avec plaisir et gratuitement, non pas un echantillon, mais une grande bouteille valant un dollar. Je suis certain de ce que je fais en vous offrant cela, parce que mon remede n'est pas un remede ordinaire. Il n'essaye pas vainement de stimuler le cœur. Les traitements de ce genre sont plus qu'inutiles, mon remede va tout droit a la source du mal, les nerfs qui gouvernent le cœur. — il les renforcit et les vivifie. C'est la la fin de la maladie de cœur. Car le cœur n'a pas de volonté propre — ses battements sont causés par un nerf minuscule, si petit qu'il est presque invisible a l'œil nu. Cependant ce petit nerf contracte et dilate le cœur dix mille fois par jour. Le cœur est à peu pres de la grandeur de votre poing. Ouvrez et fermer votre poing une dizaine de fois de suite et vous vous rendrez compte du travail immense de ce petit nerfs.

Le nerf du cœur n'est qu'un rameau du grand sympathique, la base du système nerveux. Chaque rameau de ce système est si intimement lié aux autres, que la faiblesse ou l'irregularité de l'un se propage aux autres. Souvent la maladie de cœur provient par sympathie d'une maladie de l'estomac et elle peut être suivie d'une maladie de reins. Car chacun de ces organes est opéré par un rameau de ce système sympathique. Les nerfs intérieurs. Le lien de sympathie qui existe entre les nerfs qui operent les organes vitaux a son utilité évidente. Car ce qui guérira un des rameaux—guerira aussi les autres—ce qui renforcera un des centres nerveux aura son influence salutaire sur les autres.

Il n'y a rien de douteux là dedans — rien qu'un médecin pourrait disputer, mais il appartenait au Dr. Shoop de faire usage de cette connaissance de la rendre pratique. Le RESTAURANT DU DR SHOOP est le resultat de trente années d'expérience, faites dans ce but seulement. Il ne drogue l'organe ni n'endort la douleur, mais il va tout droit au nerf—au nerf interieur—au nerf vital— il le reconstruit, le vivifie et le guérit.

Si vous avez une maladie de cœur et que vous n'ayiez jamais essayé mon remede, écrivez-moi tout simplement et demandez le moi. Je vous enverrai un ordre, sur votre pharmacien qui l'acceptera avec autant de plaisir qu'il accepterait un dollar. Il vous donnera une bouteille d'un dollar, qu'il prendra parmi les bouteilles qu'il vend a tout le monde et il m'enverra le compte. Cette offre est faite seulement pour ceux qui ne connaissent pas mon remede. Ceux qui se sont déja servi du RESTAURANT DU DR. SHOOP n'ont pas besoin de cette preuve. C'est une offre franche et honnête. C'est la preuve suprême de la foi que j'ai en mon remede. Tout ce que je vous demande, c'est d'écrire-d'écrire aujourd'hui.

**Pour avoir une commande gratuite pour une pleine bouteille d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. Dites quel livre il vous faut.**

Livre 1 sur la Dyspepsie
Livre 2 sur le Cœur
Livre 3 sur les Rognons
Livre 4 pour les Femmes
Livre 5 pour les Hommes
Livre 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux se guérissent souvent avec une seule bouteille.

En vente dans quarante mille pharmacies.

# Restaurant du Dr. Shoop

## Certains Sirops

ne se vendent qu'à l'aide du don d'une certaine quantité de timbres verts, ou d'autres primes. Mais les timbres quelque utiles qu'ils soient ne peuvent certainement pas guérir le rhume.

Si vous voulez le guérir prenez le

# SIROP MATHIEU

de Goudron
et d'Huile de Foie de Morue

C'EST UN SPECIFIQUE INFAILLIBLE.

Gros flacon 55c., partout.

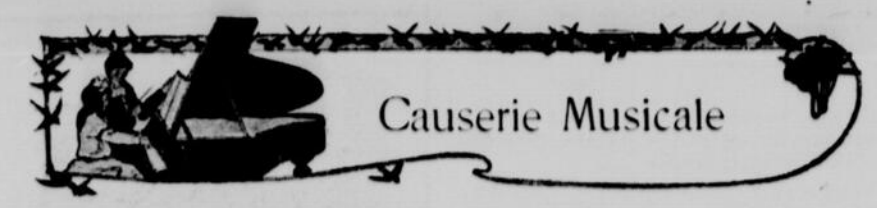
**La Cie J. L. Mathieu,**
Propriétaires, SHERBROOKE, Qué.

Si votre rhume vous donne la fièvre, les

## Poudres Nervines de Mathieu

prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

**L. Chaput, Fils & Cie,**
Dépositaires de Gros, MONTREAL.




### 1o ORIGINE DE LA MUSIQUE

Et d'abord, qu'est-ce que la musique ? La musique est la manifestation de la pensée ou plus exactement du sentiment, au moyen des sons.

La musique est une manifestation de la pensée, comme la peinture, la sculpture, comme les diverses langues humaines. Le sens musical a bien pu être développé, perfectionné par l'homme, mais il a de longtemps existé chez lui, si bien qu'il n'est point douteux que les premiers accents de notre premier père, dans le Paradis terrestre, ont été un hymne de reconnaissance, — mais un hymne chanté, — à la gloire du Très-Haut.

Alors, Adam connaissait les lois de la mélodie, les règles de l'harmonie? Et pourquoi pas? En voulez-vous une preuve ? Voici: Le premier homme, nous dit l'Ecriture Sainte, fut créé par Dieu dans un état parfait de science et d'innocence; or, l'ignorance de la musique n'aurait-elle pas été une imperfection chez Adam? Et puis, lorsqu'un sentiment extraordinaire de joie, par exemple, agite notre âme, ne le traduisons-nous pas, non par de simples paroles, mais par des cris, des chants, des airs plus ou moins rithmés et cadencés, et n'est-ce pas une preuve évidente que le sens musical est inné en nous. Oui, et cela est si vrai que l'on peut affirmer sans crainte que la manifestation par excellence de la pensée et du sentiment, chez tous les hommes, c'est la musique.

Les anciens ne l'ignoraient point, eux qui ont appelé la musique la Langue des dieux.

Les mots d'une langue produisent plus ou moins exactement la pensée humaine, tandis que la musique rend jusqu'aux moindres vibrations de cette pensée, et manifeste exactement au dehors les sentiments, les idées, les souvenirs jusque dans leurs nuances les plus imperceptibles, et cela au moyen du son.

Ce n'est pas du premier coup que l'intelligence humaine est arrivée à donner une forme, à écrire littéralement cette chose insaisissable appelée "son" et qui, outre la gravité et l'acuité, comprend l'intensité, la rapidité ou la lenteur.

Qu'on ne s'imagine donc point que la notation actuelle a existé de tout temps ; qu'elle a toujours été ou est encore partout la même.

Rien peut-être n'a été plus variable. Mais, comme notre but n'est pas de faire ici l'historique même en abrégé de la musique, nous nous contenterons de parler succinctement des deux systèmes de notation auxquels se rattachent tous les autres, le système de notation par lettres alphabétiques et le système par notes.

### NOTATION PAR LETTRES

Dès les temps les plus reculés, si l'on en croit les savants, les peuples de la Chine et de l'Inde ont emprunté leurs signes musicaux aux caractères de leur langue. Les Grecs et les Romains se sont également servi des lettres de leur alphabet dans leur système musical, très simple d'abord, mais qui ne tarda pas à se compliquer, à tel point que, obligés de se servir d'un grand nombre de signes, ils employèrent les lettres de mille manières différentes. Nous aurons une idée des difficultés presque insurmontables que devait présenter la musique des Grecs, en apprenant que les signes employés s'élevaient au nombre moyen de 1,200. Ces signes se plaçaient au-dessus des syllabes à chanter.

Je reviendrai sur ce sujet dans une prochaine causerie.

Laissez-moi vous dire quelques mots sur la manière de se tenir au piano.

### 2o DE LA TENUE

La position à prendre, en face d'un piano, tant au point de vue de l'exécution qu'à celui de la santé, n'est pas chose indifférente comme un vain peuple pourrait le croire.

Une exécution parfaite, impeccable, dépend beaucoup de la manière de se tenir, et la santé du jeune pianiste peut être plus ou moins gravement affectée par une position ou lâche et négligée ou raide et forcée.

Du reste, ce qui n'est point naturel ne saurait être gracieux.

Quelle distance doit-il y avoir entre le tabouret et l'instrument?

Cette distance doit se mesurer à la longueur des bras de l'exécutant: Il faut s'asseoir ni trop loin, ni trop près, ni trop bas, ni trop haut, mais de telle sorte que, les pieds reposant sans raideur sur le parquet ou un tabouret, les mains arrivent à la hauteur du clavier, facilement, naturellement, sans qu'il soit nécessaire de lever ou d'allonger les bras, dont les coudes frôleront les côtes sans les presser.

Après avoir étendu les doigts sur le clavier, on les ramènera de manière à ce que la première phalange, et non l'extrémité, les ongles, porte à plat sur les touches, qu'ils frapperont sans l'aide de l'avant-bras, comme aussi sans le secours des yeux, uniquement occupés à déchiffrer la musique.

La tête, les épaules, droites, sans raideur, ne doivent en aucune façon participer au mouvement des doigts ou du poignet.

Quoi de plus disgracieux, de plus pitoyable même, que de jeunes pianistes paraissant à 10 ou 15 ans voûtés comme des vieillards.

Le poids des épaules portant forcément en partie sur les bras, sur les mains, ne peut que rendre l'exécution sans grâce, pénible, lourde.

Avec de la patience et de l'exercice, les doigts, guidés par la pensée, s'habitueront aisément à tomber franchement sur les notes voulues; que si le regard s'en mêle d'une manière trop directe, la tête, suivant le regard, ira de droite à gauche, de gauche à droite, et l'exécutant fera l'effet d'une girouette tournant au gré de tous les vents.

Il faut donc laisser aux yeux le soin de la lecture de la musique, et aux mains la tâche de son exécution.

J'assistais un soir à une audition de piano donnée par un jeune pianiste d'une certaine renommée.

Les premiers accords, exécutés de main de maître, me promettaient une jouissance musicale de premier ordre, et je me félicitais en mon for intérieur de ce que je considérais volontiers comme une bonne aubaine.

Entraîné peut-être par le feu sacré, sûrement par le jeu des dix doigts, le corps de l'artiste oscille insensiblement, et, dans le fortissimo d'un "allegro con brio", se met à danser une sarabande à rendre jaloux un polichinelle en goguette.

L'appréhension de voir culbuter le musicien énergumène me rendait complètement sourd, et je faillis pousser un cri d'épouvante lorsque, pour mieux rendre sans doute un "sf.", le pianiste bondit sur son tabouret et menaça de prendre son vol vers le plafond.

### Quelques mots sur les notes et le clavier

Les notes, signes caractéristiques de la musique, sont au nombre de sept; elles sont désignées soit par les premières notes de l'alphabet, soit plus ordinairement, chez nous, par do, re, mi, fa, sol, la, si. En répétant la première note, do, à l'octave, on a la gamme ordinaire, ou gamme diatonique : Do, re, mi, fa, sol, la, si, do.

Du do au re, un ton;
Du re au mi, un ton;
Du mi au fa, un demi-ton;
Du fa au sol, un ton;
Du sol au la, un ton;
Du la au si, un ton;
Du si au do, un demi-ton.

Le clavier d'un piano se compose d'une suite ou succession de gammes, partant du son grave, à gauche, pour aller au son aigu, à droite.

La distance d'une note à une autre se nomme intervalle ou degré: chaque intervalle se subdivise et cette subdivision est indiquée clairement sur le clavier par les notes ou touches noires, qui, en montant se nomment dièzes, et bémols en descendant.

La note diésée n'est que la répétition à un demi-ton plus haut de la note précédente à gauche. Exemple: blanche, Do; noire, Do dièze; Re, Re dièze, et ainsi de suite. De même, la note bémol n'est que la répétition, à un demi-ton plus bas, de la note voisine à droite:

Exemple: Blanche, Re; noire, Re bémol; de telle sorte que Do dièze et Re bémol sont identiquement la même note.

Si donc vous partez de la première note de la gamme — majeure (nous en parlerons plus tard, — note placée immédiatement avant les deux touches noires, vous aurez :

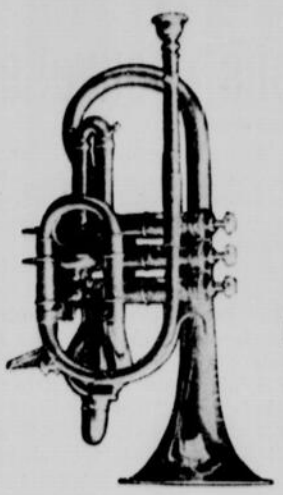
En montant: Do, Do dièze,
Re, Re dièze,
Mi,
Fa, Fa dièze,
Sol, Sol dièze,
La, La dièze,
Si et Do;

En descendant: Do,
Si, Si bémol,
La, La bémol,
Sol, Sol bémol,
Fa,
Mi, Mi bémol,
Re, Re bémol,
Do.

C'est la gamme chromatique qui procède par demi-tons.

GENT. CARIBOUS.


# MUSIQUE



Le Public trouvera aux deux magasins de la maison

## ED. HARDY

— DES —

VIOLONS, GUITARES, MANDOLINES, BANJOS, FLUTES, CLARINETTES, CORNETS, TROMBONES, INSTRUMENTS DE CUIVRE, DE BOIS, ETC., A TRES BON MARCHE.
MUSIQUE EN FEUILLE, choix des plus variés.

Les commandes par la malle sont exécutées avec promptitude.

## ED. HARDY

1686 rue Notre-Dame
1814 rue Ste Catherine
MONTREAL

# A. Scott & Cie

HORLOGERS
BIJOUTIERS
et OPTICIENS

Notre assortiment de BIJOUX, MONTRES, HORLOGES DE FANTAISIE, OBJETS D'ART, ARGENTERIE, COUTELLERIE, LUNETTES, ETC., est des plus complets. - - - - - - -

Nous faisons une spécialité de MONTURES A DIAMANTS.---

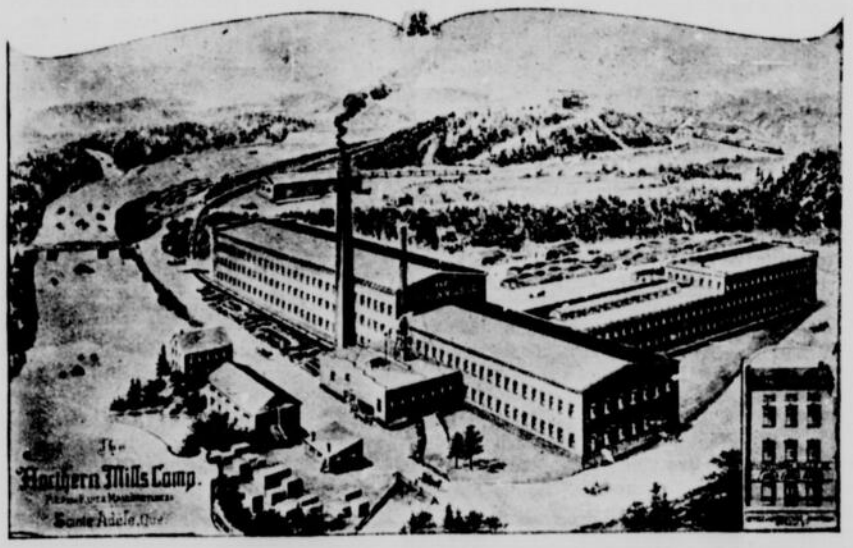
Nous importons nos PIERRES PRECIEUSES directement des mines. - - - - - - - -

L'essai de la vue est fait gratuitement par M. GAUVREAU,---- spécialiste diplomé, attaché a la maison - - - - - - -

## A. SCOTT & CIE

1545 rue Ste Catherine, Montréal

# La Compagnie des Moulins du Nord




.... FABRICANTS DE ....

PAPIERS à IMPRIMER pour LIVRES, BROCHURES, Etc.
PAPIERS à ECRITURE, LITHOGHRAPHIE, Etc. ∴ ∴ ∴
PULPE MECANIQUE

BUREAU ET ENTREPOT :
278 RUE ST-PAUL, MONTREAL

SUCCURSALE :
39 RUE ST-PAUL, QUEBEC

MOULINS :
STE-ADELE STATION, P.Q.

# Récréations nouvelles

C'EST une des distractions favorites des jeunes filles anglaises que de s'amuser à prédire l'avenir. Elles ont imaginé une foule de véritables petits jeux de salon, très appréciés dans les thés "blancs" auxquels ils apportent un élément d'amusement nouveau. Nous allons indiquer ici les principaux à nos lectrices.

### POUR PREDIRE L'AVENIR

Il y a les incrédules et les convaincues, celles qui se passionnent réellement, et croient que leur avenir tient tout entier dans la forme que prend en retombant une écorce de mandarine jetée en l'air, et celles qui n'accepteront jamais que la table tourne, à moins que quelqu'une, plus avertie que les autres, la pousse doucement dans un but de malignité, et pour se moquer de ses amies. Il y a celles qui croient aux esprits, et parlent d'un monde supraterrestre, il y en a d'autres qui n'admettent que l'auto-suggestion.

De grâce, n'allons pas si loin, et ne discutons pas; nous nous perdrions. Voulez-vous, simplement, vous amuser à prédire l'avenir, sans trop y croire; voulez-vous faire tourner d'abord une table, un plateau, quelque chose—rien n'est plus simple. Je vous conseille de commencer par un plateau. Prenez un plateau léger et lisse, posez-le sur une table lisse, et posez ensuite, à plusieurs, l'extrémité des doigts sur les bords du plateau, très, très légèrement. Le plateau tournera doucement d'abord, plus vite ensuite, entraînant autour de la table, dans une course folle, tous ceux et celles dont les mains se touchent.

Prenez une table légère, sur un parquet ciré. Le résultat sera le même. Elle tourne, ou bien se soulève, et frappe la terre, une fois pour "oui", si vous lui demandez, deux fois pour "non", quatre fois pour "quatre", etc., etc. Rien n'est plus simple. Que si vous insistez, pour savoir s'il faut ajouter foi à ses prédictions, je me récuse. Lui avez-vous demandé dans combien d'années vous serez fiancée, et la table a-t-elle frappé trois coups; lui avez-vous demandé si votre fiancé serait blond, et la table vous a-t-elle répondu d'un choc, que certainement il serait blond; eh! bien, le meilleur, croyez-moi, est d'attendre. Après tout, trois ans sont vite écoulés.

Voici mieux: "le petit verre". Le petit verre est un verre à liqueur, qu'on pose sur l'embouchure, sur une surface lisse. Tout autour un alphabet de lettres et de chiffres est disposé en cercle ou en demi-cercle.

On commence. Chacune des assistantes, trois ou quatre au plus, pose sur le petit verre le bout d'un doigt, et l'une d'elles pose une question.

"Serai-je reçue à mes examens? Immédiatement, le petit verre se dirige vers une lettre. Haletante, la postulante attend. C'est O. Il revient, et se dirige vers une autre, c'est U, puis vers une troisième, I. C'est OUI. Je n'affirme pas que ce soit une garantie. Que si ce petit verre répond non, ou encore "Tu es trop bête", ou quelque autre malignité, je n'en prend point la responsabilité. J'affirme seulement que le petit verre forme des phrases très compréhensibles et se montre parfois d'une science psychologique et d'une habileté à prédire l'avenir qui déroute singulièrement. Essayer n'est point l'adopter, c'est s'amuser.

Nous arrivons au plus difficile. Jusqu'ici, il suffit de constater une réponse, après avoir posé une question. Avec le "plomb fondu", les "épingles" et la "mandarine", il va falloir interpréter, deviner, déduire, chercher le sens exact d'une réponse qui se manifeste moins clairement que les procédés précédents.

Le plomb fondu est en grand honneur dans les salons anglais; quelquefois, après le souper, à côté d'une table à thé, on apporte une petite table, où, dans une coupelle placée au-dessus d'un réchaud, quelques gouttelettes de plomb sont maintenues à température de fusion.

A côté, une soucoupe remplie d'eau, et une petite cuiller.

Une jeune femme s'approche, elle pose une question: "Dans combien de mois reviendra mon mari des Indes?" Puis elle prend avec la cuiller un peu de plomb fondu, et la tête légèrement retournée, pour ne pas voir, elle laisse tomber le plomb dans la soucoupe, où il se durcit immédiatement, au contact de l'eau froide, en formes bizarres.

Alors tous et toutes se penchent, anxieusement on considère le dépôt blanc brillant dans l'eau. On lui cherche une forme de lettres, une forme de chiffres, une forme de symbole connu et reconnu comme efficace. Un S fait penser à "souffrant", un M à "malade" ou "mort".

Un chiffre donne une réponse en mois ou années. Il faut savoir trouver dans la moindre parcelle, dans le plus petit recroquevillement de ces gouttelettes solidifiées, le présage de bonheur ou de malheur, qu'ils contiennent pour celles qui croient à la vertu du procédé.

D'autres préfèrent l'emploi des épingles, qui, jetées sur une table de la main gauche, présentent une série de signes, qu'il faut arriver à reconnaître, comme on distingue les étoiles dans le ciel; d'autres encore lancent en arrière par-dessus les épaules, l'écorce souple d'une mandarine, enlevée en ronds, avec d'infinies précautions, et déchiffrent dans la forme prise par cette écorce, en tombant à terre, un signe de bonheur ou de malheur. Et quelle émotion, de penser que toute une vie tient peut-être dans une écorce d'orange.

### LE CUIR REPOUSSE

Le succès du jour, succès réel et mérité, appartient, sans contredit, aux "cuirs artistiques". C'est, en effet, une heureuse idée que celle d'avoir ressuscité, au profit de nos demeures, les merveilles des temps anciens; car, si nous avons créé un "art moderne du cuir", nous n'avons pas inventé "l'art du cuir".

Au moyen-âge, les châteaux étaient déjà décorés de peaux tannées, teintes, ciselées ou gaufrées d'agréable façon. La chambre d'Anne de Bretagne fut tapissée de cuir blanc, semé d'hermine, et Catherine de Médicis paya fort cher Jehan Foucaut, pour orner de cuirs artistiques le château de Pau, qu'elle destinait à son gendre, Henri de Bourbon. Et les reliures anciennes ne comptent-elles pas au nombre des chefs-d'oeuvre? Donc, rien de nouveau sous le soleil!

Mais, si nous n'avons pas inventé l'art du cuir, nous l'avons modifié, car il est maintenant à la portée de toutes les bourses. Ne suffit-il pas, pour exécuter les plus jolis travaux, de quelques instruments (trois ou quatre au plus) mis au service d'un peu de soin et de beaucoup de patience, qualités essentiellement féminines. Les peaux employées le plus souvent sont: le mouton ou basane, pour les ouvrages de petite dimension; le veau, plus solide que le mouton, mais aussi plus difficile à travailler; la vache, qui convient aux tentures, tapis et grands objets; le maroquin de toutes nuances; le mouton blanc, l'agneau, enfin la truie et le cheval, qui servent surtout dans l'ameublement.

Il faut mouiller le cuir pour le travailler; quand il est seulement humide, on décalque le dessin, et l'exécution commence. Les fleurs et les ornements les plus simples doivent être choisis pour tous les genres, que le cuir soit gravé, incisé, ciselé, repoussé, pyrogravé, découpé ou mosaïqué.

Dans le cuir gravé, on appuie fortement le contour du dessin avec une pointe de métal, puis on teinte les fleurs ou les ornements. Les motifs du cuir incisé sont entamés avec une lame coupante, ensuite cette coupure est ouverte avec le "pied de biche", pour permettre d'y passer l'or ou la couleur. Le cuir ciselé donne des dessins en relief, obtenus de deux façons: soit par un martelage destiné à laisser en modelé certaines parties du dessin, soit par des entailles pratiquées dans l'épaisseur de la peau, afin de la gonfler et de lui donner des formes sculpturales. Pour repousser le cuir, on dilate avec le doigt ou un moule, certaines parties du dessin, puis on les remplit de cire à modeler. La pyrogravure consiste à brûler, au moyen d'un thermocautère, la fleur de peau, en suivant les dessins tracés. On peut rehausser cette décoration par des ors et des vernis divers. Découper le cuir, c'est l'ajourer, à l'aide d'instruments tranchants. Ce genre de travail se double de soie ou de velours. Enfin, dans le cuir mosaïqué, on se sert de maroquins de couleurs multiples pour former le dessin. Ces fragments de peau rapportés sont collés fortement et écrasés au moyen d'un rouleau.

## Echanges de Cartes Postales

Presque toutes nos lectrices ont une prédilection pour les cartes postales illustrées de fabrication française.

Nous croyons donc répondre à leur désir en donnant ici une première liste des personnes qui seraient disposées à accepter l'échange.

A toutes ces adresses, il convient naturellement d'ajouter le mot France:

Mlle Madeleine Abauzit, 1, rue Petite-Bourgade, Uzès (Gard).
Mlle Charlotte Daire, 14, rue de Vesoul, St Quentin (Aisne).
Mlle J. Papayanni, 48, Tarla-Bachi, Pera, Constantinople.
Mr Gilbert Brach, 108, boulevard d'Haussmann, Paris (VIIIe).
Cécile Dubuisson, rue Bourdanchon, Issoudun (Indre).
E. Chevalier, 21, rue du Prieuré, à Fives, Lille (Nord).
Marie L. Lamy, rue de l'Hôtel-de-Ville, 8, à Evmontiers (Hte Vienne).
Mlle Martelli, Villa des Marmousets, à Cabourg (Calvados).
Albert Gérard, 4, rue Marceau, à Châlons-sur-Marne.
Mme Bertrand, place Lyonnaise, 36, à Angers (Maine-et-Loire).
Ismaël Tourné, rue République, à Lamagistère (Tarn-et-Garonne).
Mme Savary, 20, rue du Temple, à La Rochelle (Charente Inférieure).
Marguerite Mallat, 27, rue du Jeu-de-Paume, à Valence-sur-Rhône (Drôme).
Henriette Porte, à Couleuvre (Allier).
Marguerite Maillat, 27, rue du Jeu-de-Paume, Valence-sur-Rhône.
Eauchereau, 106, avenue de la Tranchée, à Tours (Indre et Loire).
Eva Stamation, Place de Lesseps, à Port-Saïd (Egypte).
Jeanne Garriguerre, av. de Toulouse, Puisserguier (Herault).
Marguerite de Farguettes, Corcondray, par Saint-Vit (Doubs).
Louis Delpech, de Castelialoux (Lot et Garonne).
Mlle G. de Pioger, Château de la Grée, par Allaire (Morbihan).
Mlle Renée Marot, Sainte-Famille, La Délivrande (Calvados).
Anne Marie Didelot, 82, rue de Lille, Paris.
Suzanne Vilfroy, rue des Francs-Bourgeois, Sedan (Ardennes).
Marie Montfort, rue Neuve, Landivisiau (Finistère).
Jeanne Thomas, rue Neuve, Landivisiau (Finistère).
Marie-Mercédes de Meslé, rue de la Croix, Dinan (Côtes du Nord).
Mlle Madeleine Boucherion, 73, boulevard Thiers, Angoulême.
Mlle Jeanne Deschamps, 149, rue Pellart, Roubaix (Nord).
Mlle Henriette de Lescure, Paray-le-Monial.
Mlle Marie-Elisabeth de Meslé, villa St Marcel, Thiverval, Seine et Oise.
Mlle Gabrielle Bremond, place des Tanneurs, 36, Aix-en-Provence.
Mlle Suzanne Cambon, 12, rue de la République, Montpellier.
Mlle Antoinette d'Augeville, Château-Elyas, St Priest-Lagoure, Hte Vienne.
Mlle Henriette Lary, Le Gord, près Chartres, Eure et Loire.
Mlle M. Beaufet, 112, boulevard Ledru-Rollin, Montpellier.
Mlle Madeleine Lasnier, La Chevrollière d'Ampoigné, Mayenne.
Mlle Marie Gimelle, 2, rue Neuve, Mesnil-le-Roi, Seine et Oise.
Mlle Rose de Corberon, 12, rond-point des Champs-Elisées, Paris.
Mlle Jeanne Ratour, à Baslisnes par Verneuil, Eure.
Mlle Charlotte Ratour, à Baslisnes par Verneuil, Eure.
Mlle B. Pernet, Hamlet-Saint-Jean, par Longuyon, Meurthe et Moselle.
MM. Désiré et Marc Zeller, 2, rue Thiers, Giromagny, Belfort.
Mlle Marg. de Farguettes, Château de Corcondray, St Rit, Doubs.
Mlle Antoinette de Bretagne, Foucquières-lez-Bethume, Pas-de-Calais.
Mlle Marie Lagrange, 10, rue Armand Barbès, Limoges.
Mlle Marie Le Gall, rue Neuve, Landivisiau, Finistère.
Mlle Marie-Rose Guimard, 18, rue des Maçons, Auxerre.
Mlle Marie-Rose Marcy, 13, rue de la Victoire, Marseille.
Mlle Elisabeth Marcy, 13, rue de la Victoire, Marseille.
Mlle Angèle Renaudin, rue Etienne Durand, Rethel, Ardennes.
M. Georges Remaudin, rue Etienne Durand, Rethel, Ardennes.
M. Eugène Picard, Ploërmel, Morbihan.
Mlle Marguerite de Pellegars, Gacé, Orne.
Mlle Marie Josephe Jouisteau, Saint-Laurent-sur-Sèvre, Vendée.
Mlle Marguerite Chartier, Le Plessis Gassot, Seine et Oise.
Mlle Charlotte Ratour, Baslines, Verneuil, Eure.

ED. ARCHAMBEAULT

MARCHAND DE

Pianos,

Orgues

Instruments de Musique

Musique en feuilles, etc., etc.

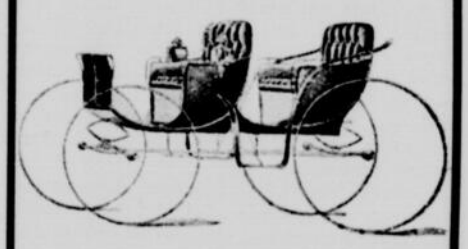
1686 rue Ste-Catherine

(Près de la rue St-Denis)

MONTREAL

.VOITURES.

TUDHOPE



Les célèbres voitures "Tudhope" ne sont surpassées par aucune autre sur le marché. Elles sont solides, confortables, élégantes et d'un beau fini.

Prix à la portée de tous.

Demandez notre catalogue et nos prix.

Georges Bélanger

39 à 43 rue Bonsecours

MONTREAL

# Les propos du docteur

LE croup, effroi des mères, vautour qui plane sans cesse au-dessus de la couche de nos petits, prêt à fondre sur eux et à les terrasser ! En cette saison surtout, où un refroidissement, le moindre vent-coulis peut apporter le mal funeste, il est important d'en bien connaître et les symptômes et la marche, et les méthodes les plus sûres de traitement à employer.

Le plus souvent, le croup succède à une angine couenneuse au cours de laquelle on voit apparaître les phénomènes d'oppression caractéristiques, mais souvent aussi l'angine est si bénigne qu'elle reste inaperçue, et voici alors comment les choses se passent.

### Le croup commence par un rhume.

Le croup commence par un rhume vulgaire. Bientôt la respiration devient moins facile et par moments il y a une véritable oppression, surtout la nuit. Au moment des crises, l'air pénètre dans les poumons en produisant un sifflement tout à fait particulier. L'affection faisant des progrès, la toux, qui était rauque, mais sonore, devient moins bruyante et finit par s'éteindre complètement: de même le cri se voile, et finalement l'enfant a une véritable extinction de voix. Les accès d'oppression se rapprochent de plus en plus et deviennent plus intenses. Le sifflement s'entend de loin, et à chaque inspiration on voit la peau du cou et celle du ventre s'enfoncer profondément. L'enfant "tire", comme disent les médecins.

### Les symptômes de la maladie.

Le petit malade s'assied sur son lit, pâle, les lèvres légèrement bleues, de grosses gouttes de sueur coulent de son front, ses yeux expriment l'anxiété et il paraît près d'étouffer. Entre les accès, l'oppression persiste et le calme ne revient pas. Enfin, cette lutte finit par l'épuiser: l'air n'entre plus dans la poitrine, et la mort termine cette scène pénible après une maladie qui n'a pas duré généralement plus de 3 ou 4 jours.

### Le faux croup.

Un enfant bien portant ou atteint d'un rhume insignifiant se réveille au milieu de la nuit, en proie à une crise d'oppression telle que l'on croit qu'il va succomber immédiatement. Comme dans le cas précédent, il siffle et il tire, mais la voix et la toux, quoique rauques, sont encore sonores: l'accès dure 2 ou 3 heures puis se calme, et l'enfant se rendort: au matin, aucun symptôme morbide ne persiste.

Rien au début ne permet donc aux personnes inexpérimentées de reconnaître la diphtérie. Le croup ressemble à un rhume vulgaire, l'angine couenneuse à un mal de gorge banal. Toutefois, lorsqu'au cours d'une angine on voit survenir des symptômes annonçant que le larynx est pris, c'est-à-dire la toux et l'enrouement, il y a 99 chances sur 100 pour que la diphtérie soit en cause.

### La guérison par le sérum.

Il est donc indispensable d'appeler un médecin aussi tôt que possible. Et alors, s'il reconnaît, ou même s'il soupçonne la diphtérie, il fera immédiatement une injection de sérum. Le sérum, injecté à temps, guérit presque à coup sûr.

Mais supposons le croup arrivé à une période avancée: l'enfant étouffe. Faut-il se croiser les bras Non, certes, car il peut encore être sauvé.

### Opérations chirurgicales

Deux opérations peuvent être pratiquées: la première consiste à introduire dans le gosier un petit tube de métal: on attendra ainsi que le sérum produise son action et dissolve les peaux qui obstruent le larynx: c'est le tubage. L'autre opération, réservée aux cas plus avancés, consiste à fendre le conduit respiratoire au devant du cou et à y introduire une canule, grâce à laquelle, comme dans le cas précédent, les phénomènes de suffocation disparaîtront, laissant à l'injection de sérum le temps de produire son effet. Il est inutile d'ajouter que tout enfant atteint de diphtérie doit être isolé pendant tout le temps de sa maladie et au moins pendant les 8 jours suivant la guérison complète. De plus, il est d'une bonne pratique d'injecter une petite dose de sérum aux autres enfants et même aux personnes qui soignent le malade.

### Les cataplasmes

Les cataplasmes sont employés dans les cas où il faut au malade une action prolongée de chaleur. Ils ont pour but d'entretenir la moiteur et la chaleur sur la peau; parfois, ils sont de nature à calmer immédiatement la partie affectée. On peut les faire d'un nombre de substances, telles que la graine de lin, qui est généralement considérée la meilleure; puis il y a le pain et l'eau, ou bien le pain et le lait. De nombreux légumes, tels que les oignons, les pommes de terre, sont généralement considérés comme étant très efficaces.

Les cataplasmes ne doivent être employés qu'avec discernement. L'on ne doit jamais avoir recours à ces applications pour un malade, sans l'ordre formel du médecin. Aux cataplasmes destinés à stimuler on ajoute une quantité de moutarde.

La manière d'appliquer des cataplasmes demande une certaine habileté. Comme nous l'avons dit plus haut, les substances employées sont nombreuses. Quelles que soient ces dernières, le mélange doit être uni; aucune matière dure n'est admissible. Si l'on emploie le pain et le lait ou du pain et de l'eau, l'eau bouillante devra être versée d'abord dans le bol chaud, ou bien l'eau peut être chauffée dans une casserole. Dans l'un ou l'autre cas, la mie de pain devra être réduite en miettes ou être battue dans l'eau ou le lait avec une fourchette, afin que la pâte soit aussi douce que possible.

N'importe quelle étoffe fine peut servir pour un cataplasme. Les tissus poreux sont généralement choisis de préférence à tout autre. Il y a des mousselines fort adaptées à cet emploi, et si bon marché qu'on peut les jeter ensuite.

Les cataplasmes, cependant, présentent parfois l'inconvénient de sécher et d'adhérer à certaines parties sensibles couvertes de poils courts. On peut remédier à ce désavantage en enduisant la peau préalablement d'huile ou de vaseline; l'on peut aussi empêcher le cataplasme de sécher et de refroidir en le couvrant d'un tissu de gutta-percha et en plaçant par-dessus une couche de ouate, le tout devant être tenu en place par un bandage.

En appliquant un cataplasme, ayez toujours soin de ne l'approcher que graduellement de la surface malade, afin de ne point brûler cette dernière.

### Le miel dans l'alimentation

La plupart des peuples anciens faisaient du miel leur principale nourriture, et leurs auteurs nous affirment que l'usage du miel est un moyen de conserver la santé, et par conséquent de prolonger la vie. Ces affirmations ne nous étonnent plus lorsque nous apprenons par une analyse sérieuse que le "miel est essentiellement digestif, fortifiant et rafraîchissant." Le miel, par les principes qu'il contient, aide à la digestion des aliments que nous prenons, calme les nerfs irrités et facilite le sommeil, qui est le repos du corps et de l'âme. Il pénètre dans la constitution la plus intime du corps, donne au sang l'activité et la chaleur, qui trop souvent lui manquent, et devient à la fin, et presque tout entier, sang lui-même.

### Le miel dans la médecine.

Le miel est dans la médecine d'un usage quotidien. Pris en gargarisme avec un peu de glycérine, le miel guérit les inflammations de la gorge. Dans le traitement des maladies de la voix, il est infaillible, et contre le rhume, la toux et la grippe, il n'est pas de remède plus précieux que lui. Une autorité médicale, le docteur Guérin, n'a pas craint de dire qu'il n'y a pas de médicament plus efficace que le miel, contre les fièvres viscérales, et qu'il devrait être l'aliment privilégié des tempéraments fiévreux. Les vers intestinaux périssent par l'emploi du miel mélangé avec de l'ail. Les vésicatoires formés de chaux vive et de miel soulagent toujours et même guérissent souvent les plus violentes douleurs sciatiques.

### Boissons pour les malades

Tout le monde connaît la préparation de la limonade, de l'orangeade et des grogs ; mais, pour les pauvres malades altérés par la fièvre, il faut varier ces boissons le plus possible, afin de mieux étancher la soif.

Voici un breuvage peu connu, très facile pourtant à se procurer, et qu'ils boivent avec le plus grand plaisir:

Prendre deux ou trois pommes, les couper en morceaux, sans les peler, et les faire bouillir, pendant un quart d'heure environ, dans une pinte d'eau; passer dans une passoire, laisser la température de cette boisson s'abaisser à celle de la chambre du malade, et la lui donner sans la sucrer.

Dr DURAND.


DENTS BLANCHES
EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP.
BENEDICTINS
DE SOULAC
Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.
ELIXIR 50c. POUDRE 35c PATE 35c TUBE 25c.
En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Si votre pharmacien ne les tient pas, écrivez
GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL
BELL TEL. MAIN 4672

CORSINE
DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT
Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTÈME CORSINE.
Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.
Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à
THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

Pas d'os
Pas de
Perte
DANS LE
Bœuf Salé CLARK
Ouvrez la canistre et servez. Pas de cuisson. Pas de trouble. Excellent. Néamoins le coût, à la livre, n'est guère plus que ce que votre boucher vous fait payer pour la viande fraiche avec os et perte, et que vous devez en plus cuire. ESSAYEZ-LE.
C'est du Bœuf Canadien, préparé au Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN
Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *10.00 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - ‡7.25 p.m.
DE LA GARE VIGER
QUEBEC, †8.45 a.m., †2.00 p.m., §3.30 p.m. *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - † 8.45 a.m., †5.00 p.m.
ST-AGATHE, M 9.00 a.m., †5.20 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., †5.20 p.m.
*Quotidien †Quotidien, excepté les dimanches. M Mardi et jeudi. R Mardi seulement. ‡ Dimanche seulement §Quotidien excepté le samedi
A. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

BONS ROMANS
Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir ? Sur reception d'une piastre j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adresses : Dom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

UNION TYPO. 10 ETIQUETTE JACQUES CARTIER

# UNE SAINE VIEILLESSE

## SOUVENT LA PLUS BELLE PARTIE DE LA VIE

### Aide les femmes au retour de l'âge

La Providence a alloué à chacun de nous au moins soixante-dix ans pour accomplir notre mission en cette vie, et c'est généralement de notre faute si nous mourrons prématurément.

**L'épuisement nerveux, provoque la maladie. Cet axiome est absolument vrai.**

Quand tout devient un fardeau et que la moindre marche vous cause une fatigue excessive, que vous transpirez facilement, que votre figure s'empourpre, et que vous vous excitez à la moindre provocation, et que vous n'acceptez aucune contrariété, vous êtes en danger ; vos nerfs sont épuisés, il vous faut vous soigner immédiatement ! Pour reconstituer le système nerveux d'une femme lors du *retour de l'âge* nous ne connaissons pas de meilleur remède que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En voici un exemple.

Mde Mary J. Dabbruzz, 150 Main St., Winnipeg, Man., écrit :

Chère Madame Pinkham :—

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été pour moi une bénédiction pendant cette période délicate connue sous le nom de retour de l'âge. Pendant dix ans elle désorganisa complètement mon système. J'avais des chaleurs, j'étais extrêmement nerveuse, je devenais pâle et débile ; mes menstrues étaient très irrégulières et tout mon sang semblait affluer à la tête. J'avais de fréquentes palpitations de cœur ; de fait, tout mon système était désorganisé.

"Je ne reçu aucun soulagement aux souffrances inhérentes à cette période jusqu'à ce que j'eusse pris du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham ; mais je date le soulagement que j'éprouvai du jour ou j'en pris la première bouteille. Mon état s'améliora graduellement ; la nature repris son cours sans douleur et en un temps normal j'étais complètement rétablie."

Madame Pinkham, de Lynn, Mass., invite toutes les femmes malades et souffrantes à lui écrire pour lui demander son avis. Sa grande expérience est à leur service gratuitement.

# SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

**PRIX 25 CENTS.**

**Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD,"** 3141 rue Notre-Dame, Montréal.


**Pour cuire les haricots.** — Les haricots secs, blancs ou autres, fatiguent souvent l'estomac. Voici la vraie manière de les cuire : Après les avoir triés, les laver à plusieurs eaux fraîches, puis les mettre dans une casserole avec deux pintes d'eau froide ; les faire bouillir et retirer alors la casserole du feu, les couvrir et les laisser reposer environ une heure. On les égoutte alors complètement, puis on remet dans la casserole avec deux pintes d'eau chaude ; on ajoute sel, persil, gousse d'ail (si on l'aime), et on laisse cuire lentement jusqu'à parfaite cuisson. On les assaisonne alors selon le goût.

# Nécrologie

Sous cette rubrique, nous donnerons les noms des personnes mortes à Montréal durant la semaine précédant l'impression de notre revue.

Ce faisant, nous croyons remplir une grande lacune et rendre un réel service à ceux de nos compatriotes qui, absents du pays natal, ignorent la fin de nombreux amis et connaissances.

**Donelley, Rose,** fille de Ths., 19 ans.
**Blais, Albert,** fils de Jos., 17 ans.
**Gauthier, Dame Jos.,** née Gohier, 26 ans.
**Lemay, veuve Eulesippe,** née Lafarge, 40 ans.
**Parenteau, Rosalie,** fille de Chs, 19 ans.
**Neveu, veuve Elie,** née Laferrière, 91 ans.
**Hervieux, J.-Bte,** 73 ans.
**Palmer, Will., Francis,** 92 ans.
**Parent, Dme Pierre,** née Demers, 45 ans.
**Quinn, James,** fils de Will., 20 ans.
**Beaulieu, Wilfrid,** 26 ans.
**Dufault, Charles,** 62 ans.
**Hétu, Félix,** 69 ans.
**Dagenais, Dme Will.,** née Thibodeau, 32 ans.
**Guilbault, Dme Trefflé,** née St Martin, 64 ans.
**Lapointe, Dme Emilien,** née Lauzon, 40 ans.
**Cadieux, Sarah,** fille d'Adrien, 16 ans.
**Sansfaçon, Jean,** 76 ans.
**Brazeau, Dme F.-X.,** née Léonard, 39 ans.
**Monette, Norbert,** 24 ans.
**Benson, veuve Jas.,** née Doherty, 81 ans.
**Beausoleil, Bruno,** 27 ans.
**Bourgouin, Geo.-Avila,** 43 ans.
**Greffe, Dme Calixte,** née Chalut, 79 ans.
**Petit Louis,** 86 ans.
**Polozzi, Guiseppe,** 28 ans.
**Alain, Michel,** 46 ans.
**Boutin, Dme Jos.,** née Bourdon, 25 ans.
**Papillon, veuve J.-B.,** née Thivierge, 78 ans.
**Dufresne, Narcisse-Arsène,** 68 ans.
**Thibault, Edouard,** 50 ans.
**Ross, vve Alex.,** née Desoulières, 84 ans.
**St Jacques, veuve J. O.,** née Leclaire, 58 ans.
**Dillon, Dme Michael,** née Espie, 25 ans.
**Desmarais, Dme L. E.,** née Gauthier, 63 ans.
**Pelletier, Dme J. Henri,** née Blais, 24 ans.
**Lavigne, Dme Ludger,** née Laroche, 41 ans.
**Blanchard, Edmond,** 40 ans.
**Valières, Olivier,** 82 ans.
**Morley, James,** 55 ans.
**Cafferty, Dme Paul,** née Syron, 73 ans.
**Gaffney, Will., James,** 73 ans.
**Pinet, Juliette,** fille de Hector, 27 ans.
**Robillard, Dme Louis,** née Labrecque, 38 ans.
**Brisebois, Frs.-Xavier,** 54 ans.
**Patenaude, Dme Eug.,** née Murphy, 22 ans.
**Cullin, Dme Pat.,** née Clément, 34 ans.
**St Onge, Dme F.-X.,** née Barré, 69 ans.
**Thuot, Agapit,** 73 ans.
**Burke, Dme Daniel,** née O'Toole, 24 ans.
**Pelletier, veuve Louis,** née Archambault, 82 ans.
**Robillard, veuve Pierre,** née Beaudry, 84 ans.
**Couture, Dme Jos.,** née Desjardins, 21 ans.
**Lamontagne, Dme L.J.,** née Lortie, 44 ans.
**Sicard, Rose-Anna,** fille de Adolphe, 18 ans.
**Phaneuf, J.-B.,** 74 ans.
**Lamarche, Dme Olivier,** née Desnoyers, 79 ans.
**Loiseau, veuve Albert,** née Gauthier,
**Jobin, Pierre,** 72 ans.
**Perrault, Jos., Xavier,** 69 ans.
**Dubus, Dme Alfred,** née Saint-Laurent, 43 ans.
**Côté, Dme Georges,** née Ouimet, 68 ans.
**Bourmetti, Madalena,** fille de Francesco, 23 ans.
**Campagna, Dme Pierre,** née Bilodeau, 46 ans.
**Couture, Dme Georges,** née Nolet, 40 ans.
**Gadbois, Olivier,** 39 ans.
**Perrault, Hermine,** 62 ans.
**Abel, Dme Désiré,** née Abel, 42 ans.
**Radiga, Joseph,** 39 ans.
**Duplessis, Ferdinand,** 43 ans.
**Béland, Rose,** fille de Jos., 19 ans.
**Girard, veuve Michel,** née Beaupré, 79 ans.
**Plamondon, Théodore,** 69 ans.
**Perron, Narcisse,** 60 ans.
**Robert, Jos. Cyrille,** 49 ans.
**McCarthy, Estelle,** fille de James, 23 ans.
**DeGrandmaison, Marie-Anna,** 22 ans.
**S'Keith, Dme Will.,** née Mathon, 20 ans.
**Madore, Dme Etienne,** née St Aubin, 30 ans.
**Bourdeau, Moïse,** 48 ans.

# Comment vivre avec $10.00 par semaine

AVEC dix dollars par semaine, peut-on bien vivre? Voici, pour arriver à ce résultat, comment il faut organiser les menus de la semaine.

### SAMEDI

**Déjeuner.**—Rognons d'agneaux brouillés. Pommes de terre. Bananes confites, sauce au citron. Rôties. Café.

**Dîner.** — Consommé aux légumes. Beefsteak, garniture de persil. Soufflé au maïs. Noix au sirop de citron. Biscuits. Café.

**Souper.** — Poisson, sauce à la crème. Petits pains blancs, beurre. Pommes cuites. Crème. Thé.

### DIMANCHE

**Déjeuner.** — Omelette. Pommes de terre écrasées. Gâteaux. Beurre. Café.

**Dîner.** — Soupe.. Amandes salées. Agneau rôti, sauce tomates. Patates frites. Pois verts. Salade de laitue. Fromage à la crème. Glace aux pêches. Pain. Café.

**Souper.** — Tranches froides d'agneau. Sauce Mayonnaise. Pain, beurre, fromage. Conserves de fraises. Thé.

### LUNDI

**Déjeuner.** — Tapioca. Hachis d'agneau. Rôties, beurre. Café.

**Dîner.** — Soupe aux tomates. Côtelettes d'agneau. Sauce Soubise. Pommes de terre en croquettes. Pois verts à la crème. Laitue. Charlotte russe. Café.

**Souper.** — Choux-fleurs à la crème. Petits pains. Beurre. Pêches confites. Thé.

### MARDI

**Déjeuner.** — Riz au lait. Oeufs pochés sur toasts. Petits pains. Beurre. Framboises. Café.

**Dîner.** — Soupe au vermicelle. Langues de veau bouillies, sauce tomates. Oignons farcis. Pain. Pudding au tapioca. Compote d'oranges. Café.

**Souper.** — Tomates au riz. Pain. Beurre. Tartelettes aux framboises. Thé.

### MERCREDI

**Déjeuner.** — Blanc-manger. Panade aux tomates. Pommes de terre fromagées. Pain. Beurre. Café.

**Dîner.** — Purée de maïs aux tomates. Boeuf braisé, sauce piquante. Laitue. Croquettes de riz. Sauce aux pistaches. Gâteaux à la vanille. Café.

**Souper.** — Langue froide. Fraises. Pain. Beurre. Thé.

### JEUDI

**Déjeuner.** — Pommes en compote. Quenelles de veau, sauce blanche. Gâteau au riz. Beurre. Pain. Café.

**Dîner.** — Soupe aux légumes. Beefsteak, sauce au citron. Pois verts. Gâteaux. Pommes. Café.

**Souper.** — Pâtés aux huîtres. Patates frites. Petits pains. Beurre. Pommes. Thé.

### VENDREDI

**Déjeuner.** — Omelette. Crème. Conserves de pêches. Radis. Pain. Beurre. Café.

**Dîner.** — Soupe maigre. Toasts. Saumon rôti. Pommes de terre au persil. Laitue. Petits pains. Crème italienne. Café.

**Souper.** — Saumon en mayonnaise. Laitue. Pain. Beurre. Thé. Pommes glacées. Sauce à la muscade.

### TABLEAU DE LA DEPENSE

Trois douzaines et demie d'oeufs à 22 cts la douzaine: 77 cts. Quatre rognons de mouton, 10 cts. Deux livres et demie de beurre de crémerie à 28 cts: 70 cts. Deux livres de beurre de cuisine à 20 cts: 40 cts. Onze livres de farine à 3 cts la livre: 33 cts. Poudre à pâte, 2 cts. Sel, 1c. Une livre et demie de café à 40 cts la livre: 60 cts. Une mesure de patates, 13 cts. Oignons, 2 cts. Amandes, 15 cts. Lait, une pinte par jour à 6 cts la pinte: 42 cts. Une demi-douzaine de citrons, 8 cts. Une livre de fromage, 12 cts. Une chopine de vinaigre. Un quart de livre de thé, 10 cts. Poivre, épices. Une douzaine d'oranges à 15 cts. Sucre, 30 cts. Essences, etc., 10 cts. Pommes, 20 cts. Quatre livres de boeuf à soupe, 20 cts. Légumes, 10 cts. Beefsteak, 30 cts. Trois boîtes de fraises, 30 cts. Un quartier d'agneau, 50 cts. Petits pois, 10 cts. Six livres de pêches, 25 cts. Tomates, 25 cts. Framboises, 10 cts. Petits pains, 40 cts. Saumon, 15 cts. Choux-fleurs, 10 cts. Vermicelle, 5 cts. Macaroni, 5 cts. Radis, 5 cts. Pistaches, 5 cts. Bananes, 20 cts. Laitue, 15 cts.

Extra. — Crème et lait, 75 cts. Biscuits, 15 cts.

**Le persil est fourni gratuitement par le boucher avec les envois de viande.**

**Total : $9.95.**


# CARDEZ VOTRE ARGENT

Plutôt que de jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau saine et en bon état.

## CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général ; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tâche pas le cuir chevelu ; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

## BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint ; préparée d'avance, elle se vend $2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les tâches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

## POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrête la chûte, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut être préparé pour quelques sous seulement.

## RIDES PRÉCOCES.

J'ai une préparation infaillible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

## TROUVAILLE.

Lotion pour le visage ; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes ; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans l'irriter ; sans danger aucun ; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

## POILS FOLLETS.

Au visage, cou, bras et autres parties du corps ; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

## TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Des pieds et des aisselles ; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiate pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix : 50 cents pour deux ; 75 cents pour quatre ; $1.00 pour les six. (MANDAT OU TIMBRES.) Ces recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

**MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste,**
**TORONTO, ONT. - - CANADA.**



# LE ROBUR

Janvier 1905. M. PEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède eût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Desiry. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESIRY, HOCHELAGA.

En vente partout.

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."



# POILS FOLLETS ENLEVES

**"THORENE"**, le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, $1.00. Adresse :

**The Madam Thora Toilet Co.**
**Toronto, Canada.**



## JEUNES ET VIEUX

Feront usage du BAUME RHUMAL avec succès dans tous les cas de rhume, toux, coqueluche ou bronchite. Ce remède français n'a pas de rival sous le rapport de l'efficacité.